A VENDRE

AUX

MAGASINS DE

THOMAS CARY & Cie.

Au Chien d'Or, Rue Buade,

QUEBEC.

Formulaire de Prières,
Semaine Sainte,
Journée Chrétienne,
Livre de Vie,
Imitation de J.-C.
Cantiques de Mission,
Cantiques de Marseille,
Office Divin,
Conduite de l'Avent,
Parfait Adorateur,
Histoire de l'Eglise,
Epitres et Evangiles,
Conduite de la Pentecôte,
Vie Dévote,
Sacré-cœur de J.-C.

La Réligion Chrétienne,
La Religion de Guénée,
Instruction de Jeunesse,
Vie de St. Jean de la Croix,
Pensez-y-bien,
Office de l'Eglise,
Neuvaine,
Tableau de la Messe,
Testaments, Ancien et Nouveau,
Grand Catéchisme,
Petit do.
Alphabet, double et simple.
Papiers, Plume, Ardoises, &c.

Histoire Sainte, do. Naturelle, do. du Canada,
Livres d'Ecoles, Anglais, Français, Latin et Grecque,
Arithmétiques, Livres de Comptes, Livres Blancs,
Dictionnaires, Anglais-français, Français-latin,
Et, une grande collection de livres de Litérature, Medécine, &c.

☞ Il sera alloué une réduction raisonnable aux commerçans.

L'

HISTOIRE

ABRÉGÉE DE

L'ANCIEN TESTAMENT.

NOUVELLE ÉDITION,

Imprimée sur l'Edition de Paris de 1813.

Revue, Corrigée et Approuvée,

POUR

L'USAGE DES ÉCOLES.

Quebec :

Imprimée par T. CARY & Cie.

CHIEN D'OR,

RUE BUADE.

1832.

APPROBATION.

Nous approuvons la présente Edition de l'Histoire Abrégée de l'Ancien Testament, et en recommandons l'usage dans les Ecoles.

A Québec, le 28 Novembre, 1829.

+ **BERN. CL.** Evêque de Québec.

BS
1093
T2
1832

HISTOIRE
ABRÉGÉE DE
L'Ancien Testament.

I. *Création du Monde.*

L'ECRITURE sainte nous apprend que Dieu a fait de rien le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment. Il les créa en six jours. Au premier, il commanda que la lumière fût faite. Au second jour, il fit le firmament, auquel il donna le nom de Ciel. Au troisième, il sépara la terre d'avec les eaux : il rassembla celles-ci, et leur donna le nom de Mer. Il commanda ensuite que la terre produisît toutes sortes d'herbes et de fruits qui eussent en eux-mêmes leur semence, pour se multiplier et se reproduire chacun selon son espèce. Au quatrième jour, Dieu fit le soleil et la lune, pour régler, par leur mouvement et leur cours, les temps, les années, les mois et les jours ; il fit aussi les étoiles. Au cinquième jour, il produisit les poissons et les oiseaux. Au sixième jour, Dieu commanda à la terre de produire les animaux de toutes sortes d'espèces. Il voulut créer encore, ce même jour l'homme, qui était le dernier et le plus parfait de ces ouvrages et pour lequel il avait fait tout le reste. Il forma son corps du limon de la terre, et il lui créa, en même temps, une âme spirituelle et raisonable, afin qu'il fût capable de connaître et d'aimer son Créateur.

114025

II. *Adam et Eve dans le Paradis terrestre.*

Après que Dieu eut formé l'homme, qu'il nomma Adam, il le mit dans un jardin délicieux, où il y avait toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et dont le fruit était agréable au goût, afin qu'il s'y occupât, et qu'il le gardât. Pour donner lieu au premier homme de lui témoigner sa fidélité, il lui fit un commandement très-juste en soi, et très-facile à exécuter. Il lui permit de manger de fruit de tous les arbres qui étaient dans ce jardin, à la réserve d'un seul, qu'il lui marqua ; ajoutant qu'il mourrait, s'il mangeait du fruit de cet arbre, que Dieu avait nommé l'arbre qui donne la science du bien et du mal. Comme Adam était seul, et qu'il n'avait point de compagnie qui lui fût proportionnée, Dieu lui envoya un sommeil profond, pendant lequel il tira une de ses côtes, dont il forma la femme. Il la mena ensuite à Adam, qui, la voyant, dit : *Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il demeurera attaché à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une même chair.*

Le Fils de Dieu rapporte ces paroles dans l'Evangile, et en conclut, *Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint ;* pour nous faire entendre quelle doit être l'union et l'amour réciproque des personnes que Dieu a jointes par le lien sacré du mariage.

III. *Péché et punition d'Adam.*

Lorsqu'Adam et Eve commençaient à jouir du bonheur de l'état d'innocence où Dieu les avait crées, le démon, qui était déjà tombé du ciel, à cause de son orgueil, résolut de les tenter, et de perdre, en même temps, tous les hommes qui naîtraient d'eux. Il se servit, pour ce sujet, du serpent ; et, par son organe, s'adressant à la femme, il lui dit : *Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger indifféremment de tous les fruits*

de ce jardin? Eve, au lieu de rejeter cette voix empoisonnée, et par-là témoigner à Dieu sa fidélité, repondit à ce séducteur: *Nous avons la liberté de manger de tous les fruits de ce lieu; mais Dieu nous a défendu de toucher au fruit de cet arbre, de peur que nous ne mourions.* Le démon ayant ainsi trouvé entrée dans son esprit, osa l'assurer que cela ne serait point. *Vous ne mourrez pas*, lui dit-il; *mais Dieu sait qu'au même jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et que vous serez comme des Dieux, parce que vous saurez le bien et le mal.* Eve, séduite par ces promesses artificieuses, acheva tout-à-fait de se perdre, en s'arrêtant trop à considérer ce fruit. Elle vit qu'il était agréable à la vue; et ne doutant point qu'il ne fût aussi délicieux au goût, elle en prit, en mangea, et en donna ensuite à son mari, qui en mangea comme elle; aimant mieux, par une étrange lâcheté, désobéir à son Créateur, que de manquer de complaisance pour sa femme. Aussitôt ils commencèrent à ressentir les suites funestes de leur désobéissance, par la révolte de leurs passions; et n'osant paraître devant Dieu, lorsqu'ils entendirent sa voix, au lieu d'en être ravis de joie, comme ils l'avaient fait auparavant, ils s'enfurient et se cachèrent. Dieu appela Adam, et lui reprocha sa désobéissance. Adam s'excusa un rejetant la faute sur sa femme; la femme s'excusa de même sur le serpent. Mais le Seigneur ne recevant point ces excuses, il prononça sa malédiction contre le serpent, et contre le démon qui l'avait fait servir d'instrument à sa malice, en disant: *Tu ramperas contre la terre, et la terre sera ta nourriture; la femme sera ton ennemie avec sa postérité, et elle t'écrasera la tête:* prédiction ques les Interprêtes entendent de la sainte Vierge. Ensuite, Dieu dit à Eve qu'il multiplierait ses peines; qu'elle enfanterait avec douleur, et qu'elle serait soumise à l'homme. Enfin, il dit à Adam, que, puisqu'il avait préféré la voix de sa femme

à la voix de Dieu, la terre lui produirait des épines et des ronces, et qu'il mangerait son pain à la sueur de son visage; qu'il serait assujetti à la mort, et, qu'en mourant, il retournerait en terre, d'où il avait été tiré. Il donna ensuite à Adam et à sa femme des habits de peaux de bêtes; les chassa du paradis terrestre, et mit un ange à la porte de ce lieu, pour en défendre l'entrée.

C'est ainsi que le premier homme, par sa désobéissance, se vit tout d'un coup déchu de la grâce de Dieu, condamné au travail, aux misères, aux maladies et à la mort. Toute sa postérité fut enveloppée dans ce malheur. Le démon ayant rendu Adam son esclave, s'est acquis un droit sur tous les enfans qui descendent de lui. Ainsi, nous naissons tous ennemis de Dieu, et dignes de l'infer; et ce n'est qu'au prix du sang que le fils de Dieu a répandu pour nous sur la croix, et qui nous est appliqué dans le Baptême, que nous sommes rachetés de l'esclavage du démon.

IV. *Abel tué par Caïn.*

Caïn, le premier fils d'Adam, s'occupait à cultiver la terre; et Abel, son frère, fut pasteur de brebis. Caïn offrait à Dieu des fruits de la terre, et Abel lui offrait des prémices de son troupeau, et de ce qu'il avait de plus beau et de plus gras. Dieu, qui voyait la mauvaise disposition du cœur de Caïn, n'eut point d'égard à son sacrifice; et, au contraire, il regarda favorablement Abel et ses présens, parce qu'il connaissait sa foi et la droiture et son cœur. Cette préférence mit Caïn dans une si étrange colère, que son visage en fut abattu. Dieu, qui voulut guérir ce cœur empoisonné par l'envie, lui demanda pourquoi il se laissait ainsi abattre par le chagrin, puisque s'il faisait bien, il en recevrait la récompense, et qui s'il faisait mal, son péché retomberait aussitôt sur lui, parce qu'il avait le pouvoir et la liberté de résister à ses mauvais désirs. Caïn ne

fut pas changé par cette leçon : il continua d'écouter sa passion : et, feignant un jour, de se promener avec Abel, lorsqu'ils furent dans un lieu écarté ; il se jeta sur lui et le tua. Après qu'il eut commis un crime si énorme, Dieu, pour le faire rentrer en lui-même, lui demanda où était son frère. Il répondit avec insolence, qu'il n'en savait rien, qu'il n'en était pas le gardien. Mais Dieu, pour instruire tous les siècles à venir par le châtiment de Caîn lui reprocha le crime qu'il avait commis : il lui dit que le sang de son frère demandait justice : il déclara qu'il serait maudit sur la terre ; que lors-même qu'il l'aurait cultivée avec peine, elle ne lui rendrait point son fruit, et qu'il serait fugitif et vagabond toute sa vie. Le Seigneur mit ensuite un signe sur Caîn, pour empêcher qu'il ne fût tué par le premier qu'il trouverait ; parce qu'un crime si exécrable l'avait rendu odieux. On ne sait pas quel a été ce signe. La plus commune opinion est, que le trouble de son âme paraissait au-dehors par la tristesse et l'abattement de son visage, et que le tremblement continuel de son corps rendait visible l'agitation de son âme toujours déchirée par l'image de son crime et par les remords de sa conscience.

V. *Arche de Noé. Déluge. Arc-en-ciel.*

A mesure que les hommes se multipliaient, l'impiété croissait aussi dans le monde. Adam étant mort âgé de neuf cent trente ans, la malice de ses enfans monta à un tel excès, que Dieu résolut enfin de les exterminer : mais Noé, s'étant conservé dans l'innocence, trouva grâce devant le Seigneur. Dieu lui déclara donc qu'il avait résolu de punir la terre par un déluge universel ; il lui ordonna de se faire une arche, (qui étoit comme une espèce de grand navire,) et il lui marqua toutes les mesures et toutes les proportions qu'elle devait avoir. Noé s'appliqua à la construction de cette arche, et il mit cent ans à la bâtir. C'était un avertissement et un temps que Dieu voulait bien donner encore aux hommes, pour les engager à faire péni-

tence : mais, lorsque ce temps fut fini, Dieu commanda à Noé de remplir l'arche de toutes sortes de nourritures propres pour lui et pour tous les animaux qu'il lui donna ordre d'y faire entrer. Il lui ordonna d'y mettre sept paires de tous les animaux purs, (c'est-à-dire, ceux qu'on pouvait offrir en sacrifice,) et deux paires seulement de tous ceux qui étaient impurs. Noé, après avoir exécuté ces ordres, entra lui-même dans l'arche avec ses trois enfans, Sem, Cham et Japhet, sa femme, et les trois femmes de ses fils. Aussitôt Dieu fit pleuvoir avec violence durant quarante jours et quarante nuits. Les eaux couvrirent toute la face de la terre, et s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Tous les hommes, tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel périrent dans cette inondation, à la réserve de ceux qui se trouvèrent renfermés dans l'arche. Les saints Pères ont remarqué que cette arche était visiblement la figure de l'Eglise, où l'on peut se sauver, et hors de laquelle il n'y a point de salut.

La terre ayant été submergée durant cent cinquante jours, Dieu fit souffler un grand vent qui commença à diminuer les eaux ; et sept mois après le commencement du déluge, l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie. Noé, quatre mois après, ouvrit la fenêtre qu'il avait faite dans l'arche, et laissa aller un corbeau, qui ne se mit pas en peine de rentrer. Mais la colombe que Noé fit sortir sept jours après, n'ayant pu trouver aucun lieu hors de l'arche où son pied pût reposer, y revint ; et, en étant sortie encore sept autres jours après, elle rapporta à Noé, dans son bec, un rameau d'olivier. Noé comprit, par ce rameau verd, que les eaux s'étaient retirées : il découvrit le toit de l'arche, et il vit que toute la face de la terre était desséché : enfin, après en avoir reçu un ordre exprès de Dieu, il sortit de l'arche, lui, sa femme, ses enfans, avec tous les animaux, un an après y être entré.

La première chose que Noé fit en sortant de l'arche, fut d'élever un autel pour offrir à Dieu un sacrifice en reconnaissance de la protection particulière qu'il avait éprouvée. Dieu agréa ce sacrifice ; il bénit Noé et ses enfans, et leur ordonna de peupler le monde. Il leur donna un droit absolu sur les animaux, leur permettant d'en manger, comme il avait donné, avant le déluge, les fruits et les herbes de la terre pour la nourriture des hommes. Il fit une alliance éternelle avec Noé et ses enfans, et voulut que l'arc-en-ciel fût comme le signe de la promesse qu'il leur fit, que les eaux n'inonderaient plus toute la terre. L'arc-en-ciel nous est donc un gage de la bonté de Dieu, et nous devons, en le voyant, bénir celui qui nous attend à pénitence, et qui ne nous punit point dès-à-présent autant que nos péchés le méritent.

VI. *Cham maudit de son père.*

Des trois enfans de Noé, qui avaient été si miraculeusement préservés du déluge, il s'en trouva un qui, ayant mérité la malédiction de son père, s'attira aussi celle de Dieu. Car, lorsque Noé fût sorti de l'arche, il s'exerça à cultiver la terre, et entre' autres choses il planta la vigne : mais, lorsqu'il eut bu du vin, dont il ne connoissait pas encore la force, il fut assoupi, et tomba dans l'ivresse, pendant laquelle il se trouva par hasard découvert d'une manière indécente. Cham, le second de ses fils, l'ayant vu dans un état si digne de compassion, s'en fit un sujet de raillerie ; mais Sem et Japhet, ne pouvant souffrir ce mépris injurieux que Cham faisait de leur père, prirent un manteau sur leurs épaules, et marchant à reculon, ils le jetèrent sur lui pour le couvrir. Noé apprenant à son réveil ce qui s'était passé, condamna l'action de Cham ; il le maudit, et lui prédit que son fils Chanaan serait le serviteur de ses frères. Il bénit au contraire Sem et Japhet, leur promettant une longue et heureuse postérité.

Cette histoire apprend aux enfans à respecter toujours leurs parens, que Dieu leur commande d'honorer, à ne se railler jamais de leurs défauts, et à les cacher même autant qu'il leur est possible.

VII. *Tour de Babel. Confusion des langues.*

Les descendans de Noé se trouvèrent si multipliés en peu d'années, que, ne pouvant plus demeurer ensemble, ils pensèrent à se séparer, pour aller habiter en divers pays : mais, avant cette séparation, ils résolurent de bâtir u ne ville, et de faire une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Leur dessein étoit de satisfaire leur vanité, en rendant leur nom célèbre, et aussi de se préparer une retraite, au cas que Dieu eût voulu punir les hommes par un second déluge. Mais Dieu, se moquant d'une entreprise si ridicule, confondit tellement leur langage, qu'ils ne purent plus s'entendre entre eux. De là est venu la diversité des langues dans les diverses familles descendantes de Noé, et ensuite dans toutes les nations. La tour commencée resta imparfaite, et fut nommée la tour de *Babel*, c'est-à-dire, de *Confusion*. Ainsi Dieu se joua de la vanité des hommes, et il apprit à toute la terre que l'unique voie pour s'élever et monter au ciel, c'est de s'abaisser et s'humilier devant le Tout-puissant, qui, quand il lui plaît, renverse, sans efforts, tous les projets de la puissance et de la sagesse des hommes.

VIII. *Vocation d'Abraham. Loth se sépare de lui.*

Abraham, fils de Tharé, demeurait, avec son père, en la ville de Hur en Chaldée, région idolâtre ; il était le dixième descendant de Noé. Dieu lui dit : *Sortez de votre pays et de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai ; je vous rendrai le père d'un grand peuple ; et en vous, toutes les nations de la terre seront bénies.* Abraham crut, sans hésiter, à la parole de Dieu ; ainsi, il quitta son pays, avec Tharé son père, pour venir à Haram, ville de la Mésopotamie,

où Tharé étant mort, Abraham vint en la terre de Chanaan avec Sara sa femme, et Loth son neveu. Lorsqu'il y fût arrivé, Dieu lui promit de lui donner le pays où il était. Abraham, adorant Dieu avec reconnaissance, lui dressa un autel. Quelque temps après, il arriva une grande famine qui l'obligea d'aller en Egypte ; d'où étant revenu avec sa femme et son neveu, il éprouva bientôt le malheur qui accompagne les richesses : car comme ils étaient tous deux fort riches, il survint des querelles entre les pastéurs de leurs troupeaux. Abraham, fâché de ces querelles, et, prévoyant les suites funestes que ces divisions entre les domestiques pourraient avoir, en passant des serviteurs aux maîtres mêmes, il résolut de les prévenir par une prudente séparation. Loth, ne pensant pas quelle perte c'était pour lui de se séparer d'avec un homme si saint, y consentit trop légèrement ; et, choisissant le pays qui lui sembla le plus beau, il vint demeurer à Sodome ; et, par ce moyen, de la compagnie du plus grand serviteur de Dieu qui fût alors sur la terre, il tomba dans la compagnie des plus scélérats d'entre les hommes.

IX. *Abraham délivre Loth. Sacrifice de Melchisédech.*

Peu de temps après cette séparation, il survint un évènement qui fit bien voir qu'Abraham ne l'avait pas proposée par un refroidissement d'affection pour son neveu. Quatre rois s'étant unis ensemble, et, ayant ravagé tout le pays d'auprès de Sodome, le roi de Sodome et ceux des quatre autres villes voisines se joignirent pour résister à ces princes ; mais ils furent eux-mêmes défaits. Les quatre rois se voyant victorieux, pillèrent Sodome ; et, entre les captifs ils prirent Loth avec tout ce qu'il possédait. Abraham, touché du malheur de son neveu, pensa promptement à le délivrer. Il prit trois-cent-dix-huit serviteurs des plus courageux qu'il eût ; et, mettant son espérance en Dieu, il vint fondre, durant la nuit, sur ces quatre rois, les tailla en pièces, et poursuivit fort loin ceux qui se sauvaient par la fuite. Il retira ainsi Loth de leurs mains, avec

tout ce qu'ils lui avaient pris. Le roi de Sodome vint au-devant de lui, et il voulut laisser à Abraham toutes les richesses que ce patriarche avait retirées des mains des ennemis ; mais Abraham refusa généreusement cette offre, et il protesta qu'il ne voulait tenir ses richesses que de Dieu seul. Ce fut en cette rencontre que Melchisédech, roi de Salem, que l'Ecriture appelle Prêtre du Dieu Très-haut, offrit du pain et du vin ; ce que tous les saints Pères ont regardé comme une admirable figure du sacrifice non sanglant que Jésus-Christ devait établir dans l'Eglise, où son corps et son sang sont offerts sous les espèces du pain et du vin. Ce saint prêtre bénit ensuite Abraham, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui avait livré ses ennemis entre les mains. Abraham, de son côté, lui donna la dîme de tout le butin qu'il venait de faire ; et il nous apprend, par son example, que la dime que nous payons des fruits de la terre, est un hommage qu'on rend à Dieu, de qui nous tenons ces biens, et qu'on les lui rend en la personne des prêtres ses ministres.

X. *Dieu promet un fils à Abraham.*

Dieu, voulant renouveler à Abraham toutes les promesses qu'il lui avait déjà faites, lui apparut, et lui ordonna la circoncision, comme une marque de l'étroite alliance qu'il faisait avec lui. Il lui promit que Sara, quoique déjà fort âgée, aurait un fils qu'il comblerait de toutes les bénédictions ; et, que de lui, sortiraient plusieurs rois et plusieurs peuples. Peu de temps aprés, lorsqu'Abraham était assis durant la chaleur du jour, à l'entrée de sa tente, il aperçut trois hommes mes qui venaient à lui, (c'étaient trois anges qui lui paroissaient sous cette figure ;) et, comme il aimait à exercer la charité envers les étrangers, il alla au-devant d'eux, les salua avec un profond respect, les pria de se reposer, et de lui permettre qu'il lavât leurs pieds, et qu'ensuite il leur servît à

manger. Il courut à sa tente, et dit à Sara qu'elle préparât trois pains cuits sous la cendre ; il alla lui-même à ses troupeaux prendre un jeune veau fort gras et fort tendre, qu'il fit cuire promptement, et qu'il fit servir à ses hôtes. Après qu'ils eurent mangé, ils demandèrent où était Sara. Abraham répondit qu'elle était dans sa tente ; et les anges l'assurèrent que dans un an, lorsqu'ils reviendraient, Sara aurait un fils.

Ce que l'ange avait dit de la part de Dieu, arriva : Sara eut un fils. Abraham lui donna le nom d'Isaac, et il le circoncit le huitième jour. Sara, en le nourrissant elle-même, quoiqu'elle fût la femme d'un homme riche et puissant, apprit à toutes les mères que leur gloire et leur joie devait être de nourrir et d'élever leurs enfans.

XI. *Sodome consumée par le feu du ciel.*

L'ange qui avait parlé à Abraham de la part de Dieu, et qui lui avait promis que Sara aurait un fils, lui dit en le quittant, qu'il allait perdre Sodome, à cause de l'énormité des crimes de ses habitans. Ce saint patriarche conjura Dieu de pardonner à cette ville en faveur des justes qui s'y trouveraient. Eh quoi ! lui, disait-il, perdrez-vous l'innocent avec le coupable, vous qui êtes si bon, et si équitable dans vos jugemens ? S'il y avait cinquante justes dans cette ville, ne lui pardonneriez-vous pas en leur faveur ? Oui, lui dit le Seigneur, je pardonnerai à Sodome, s'il se trouve cinquante justes dans son sein. Mais s'il n'y en avait que quarante, ajouta Abraham ? Eh bien, lui dit Dieu, je pardonnerai en faveur des quarante. Seigneur, dit encore Abraham, ne vous irritez pas, si j'ose vous prier de pardonner à cette ville, quand il n'y aurait que trente justes ? Je le veux bien, lui dit le Seigneur. Je ne suis que cendre et que poussière, repartit Abraham ; mais, mon Dieu, puisque vous daignez m'écouter avec autant de

bonté, j'oserai encore vous demander de pardonner pour vingt justes même pour dix, s'il s'en trouve autant dans cette ville. Je le veux bien, dit encore le Seigneur ; je lui pardonnerai, s'il s'y trouve dix justes. Mais cette ville abominable n'avait pas dix justes dans son sein, qui pussent attirer sur elle des regards de miséricorde. Deux anges vinrent donc à Sodome vers le soir, pour y exécuter les vengeances de Dieu. Loth, qui était assis à la porte de la ville, les prit pour des voyageurs : il alla au-devant d'eux, et les pria d'entrer dans son logis, afin qu'après y avoir passé la nuit, ils pussent le lendemain continuer leur voyage. Les anges firent difficulté de recevoir cette offre, et dirent qu'ils demeureraient dans la place de la ville : mais la charité engagea Loth à leur faire tant d'instances, qu'enfin ils se rendirent à ses prières, et entrèrent dans sa maison. Il les y reçu avec tous les témoignages possibles d'affection, et leur fit un grand festin. Cependant tous les hommes de cette ville, poussés, d'une passion détestable, s'assemblèrent autour de sa maison, voulait faire insulte à ces étrangers. Loth, percé d'une sensible douleur, sortit pour les detourner de leur mauvais dessein : le peuple lui dit de se retirer, lui demandant si, étant étranger parmi eux, il prétendait être leur juge ; et ils voulurent le maltraiter. Mais les anges le prirent par la main, et le firent rentrer dans sa maison ; ils frappèrent ensuite d'aveuglement tous ceux qui étaient au dehors ; de sorte qu'ils ne purent trouver la porte de la maison de Loth. Alors les anges lui déclarèrent que Dieu les avait envoyés pour perdre cette ville, et que s'il y avait quelqu'un de ses proches, il se hâtât de les en faire sortir avec lui. Loth alla en donner avis à ceux qu'il avait destinés pour être ses gendres ; mais ils se raillèrent de ses avertissemens. Le matin étant venu, les anges pressèrent Loth de sortir ; et comme il différait trop, ils le prirent par la main avec sa femme et ses deux filles, et l'ayant

conduit hors de la ville, ils leur ordonnèrent de se sauver au plutôt, surtout de ne point regarder derrière eux. Peu de temps après, Dieu fit tomber une pluie de feu et de souffre qui consuma Sodome, Gomorrhe, deux autres villes, tout le pays d'alentour, avec ceux qui y habitaient, et tout ce qui avait quelque verdeur sur la terre. La femme de Loth, oubliant la défense de l'ange, tomba dans une curiosité qui fut punie à l'heure même ; car ayant regardé derrière elle, elle fut changée en une statue de sel, pour nous apprendre qu'après avoir quitté le vice, et être entré dans le chemin du salut, il est extrêmement dangereux de s'arrêter et de regarder derrière soi. Loth se retira sur une montagne, suivant le premier avis que les anges lui avaient donné, et il demeura dans une caverne. Saint Pierre nous avertit que Dieu a fait de l'embrâsement de ces villes infâmes un exemple pour ceux qui vivaient dans l'impiété ; et que la délivrance du juste Loth nous fait voir que le Seigneur sait délivrer ceux qui le craignent, des maux par lesquels ils sont éprouvés. Dieu a voulu que les marques de cet embrâsement durassent toujours par les restes effroyables qui en son demeurés. *La corruption de ces villes détestables qui périrent par le feu*, dit le Saint-Esprit dans le livre de la sagesse, *est marquée dans l'état même de cette terre, qui fume encore, qui est demeurée toute déserte, et où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent jamais.* Cependant, quelqu'effroyables que soient ces châtimens, ils ne sont qu'une légère image des supplices que les impudiques souffriront éternellement dans l'enfer.

XII. *Abimelec puni de Dieu.*

Abraham ayant été obligé de quitter le lieu où il demeurait, pour venir à Gérare, Abimelec, qui en était roi, fit enlever Sara dans le dessein de l'épouser : mais Dieu punit ce prince, le

menaça même de le faire mourir, et l'avertit que cette femme était mariée. Abimelec représenta à Dieu qu'il avait cru que Sara n'était que la sœur d'Abraham. Dieu lui dit que c'était en effet pour cette raison qu'il l'avait préservé du malheur où il était prêt à tomber en épousant une femme mariée. Abimelec, effrayé des menaces de Dieu, et de l'idée du crime qu'il était si près de commettre appela ses officiers auxquels il déclara ce qu'il venait d'apprendre ; il fit venir aussi Abraham, lui fit de grands présens, et lui remit Sara entre les mains. Abraham pria Dieu pour ce prince, et Dieu guérit aussitôt toutes les plaies dont il l'avait frappé, et avec lui toute sa maison. Dieu fit voir en cette occasion combien il a horreur de l'adultère, et que, comme il est l'auteur du mariage, il punit sévèrement tout ce qui en viole la sainteté.

XIII. *Sacrifice d'Abraham.*

Isaac étant déjà grand, Dieu ordonna à Abraham de prendre ce fils bien-aimé, et de le lui offrir en holocauste sur la montagne de Moria. Dieu agissait de la sorte pour éprouver la fidélité de son serviteur. Abraham, se souvenant qu'il n'avait eu ce fils que par un effet particulier de la bonté de Dieu, n'hésita point à le lui immoler. Il se leva dès le grand matin ; et gardant un grand secret, il prit avec lui Isaac et deux de ses serviteurs ; il coupa du bois pour faire brûler la victime, et alla ensuite au lieu que Dieu lui avait montré. L'ayant apperçu de loin, le troisième jour, il commanda à ses serviteurs d'attendre, jusqu'à ce qu'il eût été sur la montagne adorer Dieu avec son fils. Il prit le bois et le mit sur les épaules d'Isaac, qui, en montant ainsi la montagne, chargé du bois destiné à le consumer, représentait par avance Jésus-Christ, qui, pour obéir à Dieu son père, monterait un jour la montagne du Calvaire, chargé du bois sur lequel il devait accomplir son sacrifice.

Isaac demanda à son père, qui tenait entre ses mains le fer et le feu, où était donc la victime qu'il devait égorger? Abraham répondit que Dieu y pourvoirait; et, étant arrivé au lieu que Dieu lui avait marqué, il y dressa un autel, y mit le bois que son fils avait apporte, lia Isaac, le mit sur le bûcher, et prit une épée; mais comme il étendait le bras pour frapper son fils, Dieu, content de la disposition de son cœur, envoya un ange lui défendre d'achever le sacrifice, et l'assurer qu'il avait reconnu qu'il l'aimait véritablement, puis-qu'il n'avait pas épargné son fils unique pour lui obéir. Abraham ayant apperçu derrière lui un bélier qui s'était embarrassé les cornes dans un buisson, le prit, et l'offrit à Dieu en holocauste au lieu de son fils. L'ange appela Abraham une seconde fois, lui promit que Dieu, pour le récompenser de son obéissance, lui donnerait une nombreuse et florissante postérité, et il ajouta que toutes les nations seraient bénies par celui qui sortirait de sa race; c'est-à-dire, que Jésus-Christ, sauveur de tous les hommes, naîtrait de sa postérité. Dieu ne commande point aux pères et aux mères d'immoler leurs enfans; mais il leur ordonne de se soumettre à sa volonté lorsqu'il les leur retire, ou par la mort, ou en les appelant à un état plus parfait.

XIV. *Mariage d'Isaac.*

Abraham pensant à marier Isaac, ne voulut point qu'il s'alliât avec les filles du pays de Chanaan; c'est pourquoi il ordonna à Eliézer, son intendant, d'aller dans la Mésopotamie, chercher, pour son fils, une femme, qui n'attirât point sur lui l'indignation de Dieu. Eliézer étant près d'arriver, pria Dieu de lui faire connaître celle qu'il avait résolu de donner pour femme à Isaac. A peine avait-il achevé sa prière qu'il apperçut Rebecca fille de Bathuel, qui était venue à une fontaine,

et s'en retournait, portant sur son épaule un vaisseau plein d'eau. Il alla au-devant d'elle lui demander un peu d'eau pour boire : et elle lui en donna de très-bon cœur, et lui en offrit même pour ses chameaux. Eliézer ayant connu à cette marque que c'était là celle que Dieu avait destinée pour être femme de son jeune maître, lui demanda qui elle était, et s'il y avait place chez son père pour s'y pouvoir retirer. Rebecca l'en assura, et se hâta d'aller chez elle donner avis de ce qui venait d'arriver. Laban, son frère, alla trouver Eliézer, et le pria d'entrer chez eux. Eliézer y étant entré, leur dit qu'il était le serviteur d'Abraham ; que Dieu avait rendu son maître extrêmement riche ; et que voulant marier son fils, l'avait envoyé en leur pays, où Dieu lui ayant fait connaître qu'il destinait Rebecca pour être femme d'Isaac, il la leur venait demander. Bathuel et Laban reconnaissant visiblement le doigt de Dieu dans cette affaire, y consentirent. Aussitôt Eliézer fit de riches présens à la fille et à ses parens, et il se hâta de retourner vers Abraham, emmenant avec lui Rebecca. Il trouva, en approchant du logis, Isaac dans la campagne : Rebecca, ayant su d'Eliézer que c'était celui à qui Dieu la destinait pour femme, se couvrit aussitôt la tête de son voile. Eliézer raconta les succès de son voyage à Isaac, qui épousa Rebecca ; et l'amour qu'il eut pour elle, le consola de la douleur qu'il avait encore de la perte de Sara sa mère, qui était morte trois ans auparavant. On voit dans cette histoire un modèle de ce qu'on doit observer pour rendre un mariage saint et heureux ; consulter Dieu par la prière ; se servir de l'avis et de l'entremise des personnes sages et vertueuses ; avoir moins d'attention aux biens, qu'aux mœurs et à l'innocence des personnes que l'on recherche. Les jeunes filles doivent aussi apprendre de Rebecca, qui se couvre de son voile aussitôt qu'elle voit Isaac, combien elles doivent garder la modestie envers celui-là même qui leur est destiné pour

mari, en ne se mettant pas en peine de gagner son cœur par leur beauté et par leurs ornemens, comme Rebecca aurait pu faire, mais par leur sagesse et par la sainteté de leurs mœurs.

XV. *Jacob et Esaü.*

Isaac et Rebecca demeurèrent vingt ans ensemble sans avoir d'enfans. Enfin, Dieu exauça leurs prières ; Rebecca accoucha de deux fils. Le premier fut nommé Esaü, et on donna au second le nom de Jacob. Lorsqu'ils furent grands, il arriva que Jacob ayant préparé des lentilles, Esaü, qui revenait de la chasse, à quoi il s'occupait d'ordinaire, désira de ces lentilles avec une si grande avidité, que pour les avoir il céda à l'heure même son droit d'aînesse à Jacob. Conduite peu sensée, mais cependant beaucoup moins surprenante que celle de plusieurs Chrétiens qu'on voit si souvent préférer sans peine quelque bien fragile ou un plaisir d'un moment à un héritage et à un bonheur éternel.

XVI. *Echelle de Jacob.*

Jacob ayant ainsi acheté le droit d'aînesse, s'assura, plusieurs années après, cet avantage par la bénédiction qu'il reçut de son père Isaac. Esaü en conçut pour lui une haine si envenimée, qu'il résolut de le tuer : c'est pourquoi Rebecca lui conseilla de quitter le pays pour quelque temps ; ce qu'il fit avec le consentement de son père, qui le bénit une seconde fois. Dieu même lui confirma cette bénédiction : car étant venu en un certain lieu, comme il voulait se reposer après le soleil couché, il mit une pierre sous sa tête, et s'étant endormi, il vit en songe une échelle dont le pied était sur la terre, et qui allait jusqu'au ciel ; les anges montaient et descendaient le long de cette échelle : Dieu parut au haut, et lui dit : *Je suis le Dieu d'Abraham et d'Isaac : je vous donnerai et à votre postérité la terre où vous dormez, et tous les peuples du monde*

seront bénis en celui qui sortira de votre race. Il lui promit ensuite d'être son protecteur par-tout où il irait. Jacob s'éveilla ; et étant effrayé de ce qu'il avait vu, il dit, en s'écriant, que ce lieu était terrible, puisque le Seigneur y habitait. Cette vision marquait le soin que Dieu prend de ceux qui le servent ; qu'il est avec eux dans le temps de leur affliction, et que les anges leur sont présens pour offrir à Dieu leurs prières, et pour leur apporter du ciel les grâces et les consolations de Dieu.

XVII. *Retour de Jacob.*

Jacob, assuré de la protection de Dieu, vint en Mésopotamie, chez Laban son oncle, qu'il servit durant vingt années avec beaucoup de fidélité, quoique Laban en eût manqué plusieurs fois à son égard. Mais comme la bénédiction que Dieu répandait visiblement sur ce saint patriarche et sur tout ce qui lui appartenait, excitait de plus en plus la jalousie de Laban, Jacob jugea qu'il était de la prudence de se retirer ; et Dieu lui ayant commandé de retourner dans la terre de sa naissance, il partit secrètement, et emmena avec lui tout ce qui lui appartenait. Laban le poursuivit durant sept jours avec une étrange colère : mais Dieu lui apparut durant la nuit, et lui défendit de rien dire ni faire au préjudice de Jacob son serviteur, qu'il protégeait. Dès que Laban l'eut atteint, il se plaignit de ce qu'il était parti à son insu, et dit qu'il était en état de s'en venger, si Dieu ne lui eût défendu. Jacob lui fit connaitre les raisons qu'il avait eues de tenir son voyage secret, et lui remit ensuite devant les yeux toutes les injustices dont Laban avait usé à son égard ; enfin leurs esprits s'étant adoucis, ils se réconcilièrent, et se séparèrent après s'être promis solennellement une amitié éternelle. Jacob, délivré des mains de Laban, ne songea qu'à se garantir de la colère d'Esaü son frère. Il

commença par lui envoyer de ses gens pour le prier d'agréer son retour : mais ses gens lui ayant rapporté qu'Esaü s'était aussitôt mis en chemin avec quatre cents hommes, il fut saisi d'une extrême frayeur, et eut recours à Dieu. *Seigneur*, lui-dit-il, *qui m'avez dit : Retournez en votre pays, et je vous comblerai de biens : je suis indigne de toutes vos miséricordes, et de la vérité que vous avez gardée dans toutes les promesses que vous avez faites à votre serviteur. J'ai passé ce fleuve du Jourdain, n'ayant qu'un bâton, et je retourne avec ces deux troupes de monde. Délivrez-moi, je vous prie, de la main de mon frère Esaü, parce que je le crains extrêmement.* Après avoir mis son principal appui en Dieu, il usa de toute sa prudence naturelle : il choisit une partie de ses troupeaux, dont il voulait faire présent à Esaü, et les fit marcher devant lui en plusieurs bandes, afin qu'Esaü, les rencontrant les uns après les autres, son esprit s'adoucît peu à peu par la vue de tant de présens, et par la soumission de ceux qui les lui offraient. A la pointe du jour, un ange s'apparut à Jacob, et l'assura de la protection de Dieu, et lui changea son nom de *Jacob* en celui d'*Israël*. Ayant enfin apperçu Esaü, il s'approcha de lui, et le salua sept fois en se prosternant jusqu'à terre. Esaü, adouci par tant de soumission, courut à Jacob, l'embrassa en versant des larmes, vit avec plaisir toute la famille de son frère, et reçut avec civilité les présens qu'il lui avait fait offrir. C'est ainsi que la douceur et la soumission l'emportent sur la fierté et la violence. C'est ainsi que Dieu change, quand il lui plaît, en faveur de ceux qu'il aime, les ennemis les plus déclarés et les cœurs les plus endurcis.

XVIII. *Joseph vendu par ses frères.*

Joseph, l'un des plus jeunes fils de Jacob, conduisait les troupeaux de son père avec ses frères, et il les accusa devant

son père d'un crime énorme. Jacob aimait Joseph plus que ses autres enfans, parce qu'il l'avait eu étant déjà vieux ; et il lui avait donné une belle robe de plusieurs couleurs. Ses frères, piqués de jalousie, le haïssaient, et ne pouvaient lui parler sans aigreur. Il arriva aussi que Joseph rapporta à ses frères des songes qu'il avait eus, qui furent dans leurs cœurs une semence d'une haine encore plus vive. Un jour il leur vint dire : *Il me semblait que je liais avec vous des gerbes dans le champ ; que ma gerbe se levait et se tenait debout ; et que les autres, étant autour de la mienne, se baissaient devant elle, et l'adoraient.* Ses frères lui répondirent : *Est-ce que vous serez notre roi, et que nous serons soumis à votre puissance ?* Il eut encore un autre songe qu'il raconta ainsi à ses frères : *Il me semblait que je voyais le soleil et la lune et onze étoiles qui m'adoraient.* Lorsqu'il rapporta ce songe à son père et à ses frères, son père lui en fit réprimande et lui dit : *Que voudrait dire ce songe que vous avez eu ? Est-ce que nous vous adorerons sur la terre, moi, votre mère et vos frères ?* Ainsi ses frères étaient émus d'envie contre lui ; mais le père considérait tout ceci avec attention, sans en rien témoigner. Dans ces premiers temps Dieu se servait quelquefois des songes pour instruire les hommes et pour leur faire connaître ses volontés : maintenant qu'il a cessé de nous parler en cette manière, et qu'il nous instruit par les saintes Ecritures et par la voix de son Eglise, ce serait ordinairement vouloir se tromper soi-même et tomber dans la superstition, que d'ajouter foi aux songes qui nous arrivent. Les frères de Joseph étant allés à Sichen mener les troupeaux de leur père, Jacob dit à Joseph : *Venez, et je vous enverrai vers vos frères. Je suis tout prêt*, lui dit Joseph. Jacob ajouta : *Vous verrez s'ils se portent bien, et si les troupeaux sont en bon état ; et vous me rapporterez ce qui se passe.* Joseph donc alla vers ses frères. Lorsqu'ils l'eurent aperçu de loin, ils résolurent

de le tuer : aussitôt donc qu'il fut arrivé, ils lui ôtèrent sa robe et ils le jetèrent dans une vieille citerne qui était sans eau. Ils s'assirent ensuite pour manger, et ayant aperçu des marchands Ismaélites, ils le tirèrent de la citerne, et le vendirent à ces marchands, qui le menèrent en Egypte. Ils prirent ensuite la robe de Joseph, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué, ils l'evoyèrent à son père, lui faisant dire par ceux qui la lui portaient : *Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils.* Le père l'ayant reconnu, dit : *C'est la robe de mon fils ; une bête cruelle l'a dévoré :* et ayant déchiré ses vêtemens, il se couvrit d'un cilice et pleura fort long-temps. Il eût sans doute pleuré encore plus amèrement, s'il eût su que le trop grand amour qu'il avait témoigné à Joseph, était la cause de sa perte. Il est bon d'aimer ses enfans, dit saint Ambroise à l'occasion de cette histoire ; il est juste même d'aimer d'avantage ceux qui ont plus de vertu ; mais il est dangereux de faire paraître cette préférence, qui peut nuire à celui même que l'on aime, en excitant contre lui la jalousie des autres. Que les enfans apprennent aussi de cet exemple, combien ils doivent détester l'envie. Quelque faible que ce vice paraisse dans son commencement, il peut avoir des suites très-funestes, si on ne l'arrache au plutôt de son cœur : et quand il n'engagerait point aux dernières extrémités, saint Jean nous avertit qu'il suffit de haïr son frère pour être homicide devant Dieu.

XIX. *Joseph mis en prison.*

Les Ismaélites ayant mené Joseph en Egypte, le vendirent à un des principaux officiers du Roi. Joseph gagna le cœur de son maître par sa prudence et sa fidélité : en sorte que cet officier voyant qu'il se donnait tout entier à son service, se reposa sur lui du soin de toute sa maison. Plusieurs années

après, sa maîtresse conçut pour lui une affection impudique : Joseph résista avec horreur à ses sollicitations, et lui témoigna que la crainte de Dieu et la reconnaissance qu'il devait à son maître, ne lui permettaient pas de commettre un si grand crime. Cette femme l'ayant un jour trouvé seul, l'arrêta par son manteau. Joseph, dans un péril si pressant, laissa son manteau et s'enfuit. Cette femme passa aussitôt de l'amour à la fureur : elle appela les gens de sa maison, fit grand bruit, comme si Joseph l'eût sollicitée au crime ; et lorsque son mari fut de retour, elle lui montra ce manteau qu'elle avait retenu, comme une preuve de sa fidélité, et de l'insolence de son esclave. Le mari entra dans une grande colère, et fit mettre Joseph en prison. Les saints docteurs nous apprennent que, comme Joseph est un parfait modèle de chasteté, il l'est aussi de la manière dont on doit combattre le vice qui lui est contraire. Après avoir parlé à cette femme avec une fermeté et une sagesse qui auraient dû la confondre, il s'enfuit avec précipitation, sachant qu'en une rencontre si dangereuse c'est vaincre que de fuir, et de fuir le plus promptement que l'on peut. C'est la règle que nous devons suivre lorsqu'il s'agit de nous défendre dans les tentations où le démon excite en nous ces pensées qui empoisonnent l'âme dès le moment qu'on s'y arrête. Il faut fuir, à l'exemple de Joseph, et avoir recours à Jésus-Christ, afin qu'il remplisse notre esprit et notre cœur de son amour, de l'espérance de ses promesses, et de la crainte de ses jugemens.

Joseph, dans la prison, fit paraître tant de vertu et de sagesse, que le gouverneur lui donna autorité sur tous les autres prisonniers, et qu'il ne s'y faisait rien que par ses ordres. Lorsque les choses étaient en cet état, deux officiers du roi Pharaon, l'un son grand échanson, et l'autre son grand panetier, l'ayant offensé, et étant mis en prison sous la conduite de Joseph, ils eurent chacun un songe, qu'ils lui racontèrent. Jo-

seph le leur expliqua, et dit au panetier que dans trois jours il serait pendu, et à l'échanson que dans trois jours Pharaon le rétablirait ; ce qui arriva comme il l'avait prédit.

XX. *Joseph élevé en gloire.*

L'échanson, que Joseph avait prié de se souvenir de lui, et à qui il avait fait connoître son innocence, l'oublia tout-à-fait dans son bonheur, jusqu'à ce que, deux ans après, Pharaon, effrayé de deux songes qu'il avait eus, fit venir tous les sages d'Egypte, sans qu'il s'en trouvât un seul qui pût les interpréter. Alors l'échanson se souvenant de Joseph, raconta au roi ce qui lui était arrivé dans la prison. Le roi commanda aussitôt qu'on le fit venir. Joseph, après avoir dit à Pharaon avec beaucoup de modestie que ce n'était pas de lui, mais de Dieu qu'il devait attendre la réponse qu'il souhaitait, ajouta que ces songes marquaient qu'il allait venir sept années d'une fertilité extraordinaire, et qu'elles seraient suivies de sept autres années pendant lesquelles la stérilité serait si grande, qu'elle ferait oublier toute l'abondance qui avait précédée ; qu'ainsi il était de la prudence du roi de faire amasser dans les greniers publics, pendant les sept années d'abondance, la cinquième partie des fruits de la terre, et de les réserver pour les sept années de famine, afin que le pays ne fût pas consumé par la faim. Pharaon admira la sagesse de ce jeune homme, et il crut qu'il n'y avait personne plus capable que lui d'accomplir un si grand dessein. Il lui donna donc une pleine autorité sur toute l'Egypte, le fit monter sur son second char, et commanda qu'un héraut marchât devant Joseph pour obliger tout le monde à fléchir le genou devant lui. Il changea aussi son nom ; il l'appela en langue égyptienne, le Sauveur du monde. C'est ainsi que Dieu tira ce saint homme de l'état d'humiliation où il avait permis

qu'il fût tombé, pour servir de fondement à la grandeur où il le voulait élever ; et c'est ainsi que par un miracle beaucoup plus grand, et dont l'élévation de Joseph n'a été que la figure, ceux qui ont été comme foulés aux pieds des hommes dans la pauvreté ou dans les persécutions, passent tout d'un coup de ces peines, qui n'ont duré qu'un moment, à une éternité de gloire que leurs souffrances leur ont acquise.

XXI. *Joseph se fait connaître à ses frères.*

Joseph ayant ramassé avec soin le blé des sept premières années, une grande famine survint dans tout le monde. Le peuple d'Egypte eut recours à Pharaon ; ce prince les renvoya à Joseph, qui écoutait favorablement leurs demandes, et ne rebutait personne. Jacob ayant appris que l'on vendait du blé en Egypte, envoya ses enfans pour en acheter. Ils vinrent donc trouver Joseph, qu'ils ne reconnurent point. Joseph fit semblant de les regarder comme des espions, et leur parla durement : pour se justifier, ils dirent qu'ils étaient tous fils d'un même père, qui était resté en Chanaan avec le plus jeune de leurs frères. Joseph ordonna qu'ils lui amenassent ce jeune frère, et qu'ils laissassent en prison un d'entr'eux pour servir d'otage. Bien affligés de ce traitement, ils disaient entre eux en leur langue : *C'est avec justice que Dieu nous punit ; nous n'étions pas touchées des larmes de notre frère, lorsque nous voulions le tuer ; et maintenant Dieu venge son sang sur nous.* Joseph, qui les entendait, touché jusqu'au fond du cœur, se retira un moment, parce qu'il ne pouvait retenir ses larmes. Il revint ensuite, et se contentant de retenir Siméon prisonnier, il renvoya les autres, et ordonna qu'on remît leur argent dans leurs sacs. Lorsqu'ils furent revenus chez leur père, Jacob ne put se consoler de la promesse qu'ils avaient faite de mener Benjamin en Egypte : il se souvint de la douleur que lui avait

autrefois causée la perte de Joseph, et il dit résolument d'abord qu'il ne le laisserait point aller. Mais la famine qui croissait de jour en jour, fit enfin résoudre Jacob à laisser partir Benjamin avec ses frères. Ils revinrent donc tous ensemble en Egypte. Joseph ayant vu ses frères, donna ordre qu'on les fit entrer, et qu'on leur préparât un festin. Comme ils craignaient à cause de l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs, ils dirent à l'intendant de Joseph qu'ils rapportaient cet argent : cet officier les consola, et leur amena Siméon leur frère. Cependant ils préparèrent leurs présens ; et lorsque Joseph entra, il les lui offrirent, et le saluèrent en se prosternant jusqu'à terre. Joseph leur parla avec douceur, et leur demanda des nouvelles de leur pére : mais la vue de son jeune frère l'attendrit si fort, qu'après lui avoir souhaité les bénédictions du ciel, il se retira pour pleurer en liberté. Etant rentré peu après, avec un visage ouvert, il se mit à table, et y fit mettre ses frères. Ce jour se passa dans la joie ; et lorsque les frères de Joseph étaient prêts de s'en retourner, il fit remplir leurs sacs de blé, et y fit remettre leur argent, comme la première fois ; mais il commanda qu'on mit sa coupe dans le sac de Benjamin. A peine étaient-ils partis, que l'intendant de la maison courut après eux, se plaignant qu'on avait volé la coupe de son maître. Ils s'excusèrent tous de ce crime, et ils consentirent que celui qui se trouverait coupable de ce vol, demeurât esclave. On visita leurs sacs, et on trouva enfin cette coupe dans le sac de Benjamin. Tous les autres furent alors dans une étrange consternation : ils offrirent de demeurer esclave au lieu de leur jeune frère, dans la crainte où ils étaient que leur père ne mourût de douleur lorsqu'il apprendrait la captivité de Benjamin. Joseph ne pouvant plus se retenir, commanda à tout le monde de sortir. Alors les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri

qui fut entendu des Egyptiens et de toute la maison de Pharaon, et il dit à ses frères : *Je suis Joseph. Mon père vit-il encore ?* Ses frères ne lui pouvaient répondre, tant ils étaient saisis de crainte. Il leur parla donc avec douceur, et leur dit : *Approchez vous de moi ;* et s'étant approchés de lui, il ajouta : *Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu à des marchands qui m'ont amené en Egypte.* Il leur dit ensuite de ne rien craindre et de ne se point affliger ; que Dieu avait permis qu'ils l'eussent traité de la sorte pour les préserver de la famine. Il les embrassa tous en pleurant, et leur ordonna de porter cette nouvelle à leur père, et de se hâter de le faire venir avec toute sa famille dans les chariots que Pharaon, ravi de joie de ce qui était arrivé, leur fit donner avec le blé dont ils avaient besoin, et des vivres pour le chemin.

Joseph, qui rend ainsi à ses frères le bien pour le mal, nous apprend, par son exemple, à pardonner à ceux qui ont voulu nous en faire, et à connaître qu'il arrive souvent que la providence de Dieu se sert, pour procurer notre bien, du mal même qu'on nous a fait, ainsi qu'il est arrivé à Joseph, qui n'eût pas été le maître de l'Egypte s'il n'eût été vendu par ses frères.

XXII. *Jacob va en Egypte.*

Aussitôt que les frères de Joseph furent retournés d'Egypte, et qu'ils eurent dit à Jacob que Joseph son fils vivait, et qu'il était tout-puissant dans ce royaume, ce saint homme se réveilla comme d'un profond sommeil, et ils ne pouvait croire ce qu'il lui disaient. Mais lorsqu'il eut appris plus en particulier la conduite que Dieu avait tenue sur son fils, et qu'il eut vu les chariots et tout ce que Joseph lui envoyait, il résolut de l'aller trouver. Joseph averti que son père approchait, alla au-devant de lui ; et voyant son chariot s'avancer, il mit pied à terre pour l'aller embrasser. Après les témoignages de joie et les larmes

qu'une vue si inespérée causa de part et d'autre, Joseph mena son père à Pharaon pour le saluer ; et comme il souhaitait qu'il demeurassent separés des Egyptiens, il ne rougit point de porter son père et ses frères à déclarer devant le roi qu'ils étaient d'une condition que les Egyptiens avaient en abomination, c'est-à-dire, qu'ils étaient pasteurs de brebis. Ayant donc obtenu du roi la terre de Gessen pour y habiter, ils n'y sentirent aucun mauvais effet de la famine. Jacob vécut paisiblement dans l'Egypte pendant dix-sept ans. Lorsqu'il se vit à l'extrémité, il appela ses enfans, leur donna sa bénédiction, leur prédit ce qui devait arriver de plus considérable à leur postérité. Il mourut âgé de cent quarante sept ans. Joseph fit embaumer son corps ; et après avoir pleuré plusieurs jours, il le conduisit, accompagnés des plus considérables de l'Egypte, jusques dans la terre de Chanaan, où il le fit mettre dans le tombeau de ses pères, comme Jacob l'en avait prié. Joseph retourna aussitôt en Egypte, où il demeura dans la même autorité jusqu'à la fin de sa vie. Il continua d'avoir soin de ses frères et de leurs familles, et il mourut âgé de cent dix ans, en ayant commandé quatre-vingt à toute l'Egypte. L'histoire de Joseph est une admirable figure de la charité de Jésus-Christ, qui, ayant été vendu et livré à la mort pour les hommes, non-seulement leur a pardonné, a prié pour eux, mais a rendu encore le sang même qu'il avait versé, le prix de leur rédemption, et la guérison de leurs plaies.

XXIII. *Les Israélites persécutés.*

Les descendans d'Israël s'étant multipliés extraordinairement en Egypte, et ayant rempli tout le pays où ils demeuraient, il s'éleva un nouveau roi, nommé aussi Pharaon, (c'était un nom commun à tous les rois d'Egypte.) Ce roi, qui ignorait

tous les services que Joseph avait rendus à son pays, craignit que les Israélites ne se rendissent trop puissans ; et pour les affaiblir, il résolut de les accabler de travaux. Il leur faisait faire de la brique, et d'autres ouvrages de terre fort pénibles ; il les faisait travailler à de grands bâtimens, et il avait établi des officiers qui ne leur donnaient point de relâche, et les maltraitaient cruellement. Pharaon, voyant que plus il opprimait les Israélites, plus leur nombre se multipliait, ordonna aux sages-femmes d'étouffer tous les garçons de cette nation au sortir du sein de leur mère. Mais ces femmes, toutes païennes qu'elles étaient, craignirent d'offenser Dieu en exécutant un ordre si barbare, et elles aimèrent mieux s'exposer à la colère du roi. Dieu les en récompensa, et il bénit leurs familles. Cependant Pharaon commanda à tout son peuple de jeter dans le Nil tous les enfans mâles qui naîtraient parmi les Hébreux. Plusieurs périrent de cette manière ; et Moïse, qui naquit en ce temps-là, eût été enveloppé dans le même malheur, si Dieu, qui l'avait choisi pour délivrer son peuple de servitude, n'eût inspiré à sa mère, qui avait fait inutilement tous ses efforts pour le cacher, de le mettre dans une corbeille de jonc enduite de poix, et de l'exposer ainsi sur le bord du fleuve. La fille de Pharaon ayant aperçu, en se promenant, cette corbeille parmi les roseaux, envoya une de ses femmes pour la retirer. On la lui apporta : elle l'ouvrit : et voyant ce petit enfant qui criait, elle en eut compassion, le fit nourrir, et l'adopta ensuite pour son fils.

Que les personnes affligées apprennent de cette histoire à ne jamais désespérer de la providence de Dieu : il sait, quand il lui plaît, et même contre toute apparence, ménager des secours à ceux qui ont recours à lui avec humilité et confiance.

XXIV. *Dieu apparaît à Moïse.*

Moïse devenu grand, renonça à la qualité de fils de la fille de Pharaon, *aimant mieux*, comme dit St. Paul, *être affligé*

avec le peuple de Dieu, que de jouir de la fortune qu'il pouvait espérer. Il alla donc trouver ses frères: mais comme peu de temps après Pharaon résolut de le faire mourir, il s'en fuit au pays de Madian, où s'étant marié, il passa quarante ans à garder les troupeaux de Jéthro, dont il avait épousé la fille. Ayant un jour mené son troupeau dans le fond du désert, Dieu lui apparut sur la montagne d'Horeb, au milieu d'un buisson qui brûlait sans se consumer : il lui dit qu'il avait entendu les cris de son peuple ; qu'il avait résolu de le délivrer de l'oppression où on le tenait en Egypte, et qu'il l'avait choisi pour accomplir ce grand dessein. Moïse s'en excusa et se défendit sur l'incapacité où il était de se charger d'un emploi aussi important ; mais il fallut obéir. Dieu lui donna le pouvoir de faire des miracles, et lui commanda de s'associer son frère Aaron. Ainsi Moïse, ayant pris congé de son beau-père, s'en retourna en Egypte.

XXV. *Endurcissement de Pharaon.*

Pharaon rejeta avec impiété la proposition que Moïse lui fit, de la part de Dieu, de permettre aux Israélites de lui aller sacrifier dans le désert. Il traita ce saint homme et son frère Aaron de séditieux, et fit augmenter considérablement le travail dont le peuple était chargé. Moïse, par ordre de Dieu, retourna vers ce prince ; et pour prouver la mission que Dieu lui avait donnée, il changea en serpent, en la présence du roi, le bâton qu'Aaron tenait en sa main. Les magiciens de Pharaon imitèrent ce prodige par leurs prestiges ; et ils changèrent aussi en serpent les baguettes qu'ils avaient en leurs mains ; mais le serpent, produit par l'ordre de Moïse, dévora ceux que les magiciens avaient fait paraître. Pharaon ne s'étant pas rendu à la vue de ce miracle, Moïse en fit plusieurs autres que les magiciens ne purent imiter. Toutes les eaux du Nil furent changées

en sang, et tous les poissons moururent. Une multitude innombrable de grenouilles couvrit tout le pays, et elles entrèrent jusques dans les chambres et sur le lit du roi. Moïse fit venir encore à diverses fois des mouches, des cousins, des sauterelles, qui incommodèrent terriblement les Egyptiens. Pharaon promit plusieurs fois d'obéir, pour être délivré de ces fléaux ; mais quand Moïse les avait fait cesser, ce prince n'exécutait rien. Moïse fit encore venir une peste sur les animaux ; des ulcères sur les hommes ; une grêle épouvantable mêlée de feux et de tonnerre ; et enfin des ténèbres très-épaisses ; qui durèrent trois jours, pendant lesquelles des éclairs de feu et des fantômes affreux augmentaient la frayeur des Egyptiens. Tout cela ne convertit point ce prince impie et superbe : il savait cependant que les Israélites ne ressentaient aucune de ces plaies. Des magiciens mêmes, dont il avait voulu opposer les enchantemens aux miracles de Moïse, s'étaient en sa présence confessés vaincus par la puissance de Dieu ; et cependant il demeura toujours endurci. Que cet homme nous fasse trembler, et reconnaître avec humilité de quel aveuglement un homme est capable, lorsqu'après avoir abandonné Dieu, Dieu, pour le punir, l'abandonne à sa propre malice et à la corruption de son cœur.

XXVI. *L'agneau pascal.*

Cependant Dieu ordonna à son peuple de prendre un agneau sans tache dans chaque famille, de le tuer vers le soir, de marquer de son sang les poteaux et le haut de la porte de leurs maisons, de le faire rôtir, et de le manger avec du pain sans levain et des laitues amères. Il voulut que les Israélites fissent ce souper en état de voyageurs, debout, à la hâte, ayant des souliers aux pieds et un bâton à la main. Il nomma cette cérémonie *la pâque*, c'est-à-dire *le passage ;* parce que, cette même nuit, Dieu envoya un ange qui mit à mort tous les pre-

miers nés des Egyptiens, depuis le fils aîné de Pharaon jusqu'au fils du dernier des esclaves et jusqu'aux premiers nés des animaux : mais cet ange, passant de maison en maison, ne touchait point à celles qu'on avait marquées du sang de l'agneau, et il passait outre. Cet agneau représentait le Sauveur du monde, qui devait être immolé pour le salut des hommes; de sorte que son sang aurait la vertu de sauver ceux à qui il serait appliqué, et sa chair serait la nourriture des fidèles qui s'en approcheraient avec un cœur préparé et purifié par les amertumes de la pénitence. Les Egyptiens épouvantés de la mort de leurs premiers nés, pressèrent les Israélites de sortir à l'heure même, et leur firent volontiers présent de tout ce qu'ils possédaient de plus précieux.

Dieu, qui avait commandé aux Juifs de manger, tous les ans, l'agneau pascal, en mémoire de leur délivrance, ordonne maintenant à tous les Chrétiens de recevoir, au moins tous les ans, le corps de Jésus-Christ, le véritable agneau sans tache, en reconnaissance de ce qu'il les a délivrés de la tyrannie du démon, dont celle de Pharaon était la figure.

XXVII. *Etat des Israélites dans le désert.*

Pharaon, après avoir congédié les Israélites, s'en repentit bientôt. Il les poursuivit avec une armée, et les joignit sur le bord de la mer rouge. Ils croyaient être perdus, quand Dieu fit ouvrir la mer, en sorte que l'eau se retira des deux côtés, s'arrêta comme un mur à droite et à gauche, et laissa un grande espace au milieu, où les Israélites passèrent à pied sec. Les Egyptiens voulurent les suivre; mais dès que les Israélites furent passés, les eaux se rejoignirent, et toute l'armée de Pharaon fut noyée avec lui. Ainsi, Dieu fit voir qu'il est le maître de toutes créatures, et qu'il punit sévèrement les hommes qui osent lui résister. Pendant le voyage des Israélites, il fit

paraître sa providence et sa bonté sur eux. Il les mena par un grand désert, afin d'éprouver leur fidélité, et de les exercer à la patience ; et, pour leur faire voir qu'ils ne pouvaient subsister que par ses grâces, il leur donna la manne pour nourriture. C'était une espèce de rosée qui tombait du ciel les matins, et qui s'épaississait, en sorte que l'on en faisait des pains d'un goût fort agréable. Chacun en recueillait, le matin, autant qu'il lui en fallait pour se nourrir. Le sixième jour de la semaine on en recueillait une fois plus qu'à l'ordinaire, parce qu'il n'en tombait point le jour du sabbat, jour auquel Dieu voulait qu'on ne s'occupât qu'à le servir. La manne, qui se corrompait d'un jour à l'autre, se conservait néanmoins sans corruption en faveur de ce jour. Quand les Israélites manquèrent d'eau, Moïse rendit douces les eaux d'une fontaine qui étaient amères, et il en fit même sortir d'un rocher avec abondance en deux différentes occasions. Il leur obtint, par ses prières, une victoire considérable sur les Amalécites, en tenant les mains élevées vers le ciel durant le combat. Quand Moïse se lassait de tenir ses mains élevées vers Dieu, les Israélites avaient le dessous ; et ils avaient l'avantage, quand il les élevait vers le ciel ; pour nous apprendre quelle est la force de la prière, et que, sans elle, nous ne pouvons pas espérer de vaincre les ennemis de notre salut.

XXVIII. *Dieu donne sa loi aux Israélites.*

Peu de temps après la sortie de l'Egypte, les Israélites étant arrivés au mont Sinaï, Dieu les y fit séjourner pour leur donner sa loi. Moïse, par ordre de Dieu, les avertit de se purifier et de se préparer pendant deux jours. Le matin du troisième jour, qui était le cinquantième après la pâque, il virent le haut de la montagne tout en feu, et couvert d'un nuage épais, d'où sortaient des éclairs et des tonnerres épouvantables. Ils

entendaient aussi un son de trompettes ; mais ils ne voyaient personne. Alors une voix terrible, sortant de ce nuage prononça ces paroles. *Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point d'autre Dieu que moi. Tu ne feras point d'idoles ; tu ne les adoreras point. Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur ton Dieu. Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. Honore ton père et la mère. Tu ne tueras point. Tu ne commettras point de fornication. Tu ne déroberas point. Tu ne rendras point de faux témoignage. Tu ne désireras point la femme de ton prochain, ni autre chose qui lui appartienne.* Dieu ayant prononcé devant tout le peuple ces dix commandemens, que l'on nomme le Décalogue, il les donna à Moïse gravés sur deux table de pierre. Moïse demeura quarante jours sur la montagne, où il reçut de Dieu beaucoup d'autre lois qui concernaient les cérémonies de la religion, les affaire temporelles, et la police du gouvernement. Cependant les Israélites, s'ennuyant de ne plus voir Moïse, firent une veau d'or semblable à celui que les Egyptiens adoraient, lui dressèrent un autel, et lui offrirent des sacrifices. Moïse descendit de la montagne, et s'était approché du camp, il vit le veau, et la danse que l'on faissait alenteur. Alors, animé d'une sainte colère, et jugeant qu'un peuples si infidèle à Dieu, était indigne de recevoir sa loi il brisa les deux tables qu'il tenait à la main ; et prenant le veau d'or, il le mit dans le feu, et le réduisit en poudre, qu'il jeta dans l'eau pour en faire boire aux Israélites, et leur apprendre combien cette idole était méprisable. Il fit mourir vingt-trois mille de ces idolâtres par la main des enfans de Lévi. Pour engager Dieu à pardonner au reste du peuple, il se mit au rang des coupables ; et par une acte heroïque de charité, il s'offrit à Dieu pour périr avec eux. Puis, il retourna sur la montagne et, après y avoir encore demeuré quarante jours et quarante

nuits, sans boire ni manger, il ne descendit avec deux tables de sa loi semblables aux premières qu'il avait rompues. Des rayons de lumière sortaient de son visage, et le rendaient si éclatant, qu'il fut obligé dans la suite de se couvrir d'un voile quand il voulait parler au peuple.

XXIX. *Le Tabernacle.*

Moïse, selon l'ordre de Dieu, déclara aux Israélites qu'il voulait lui dresser un tabernacle qui serait dans la forme d'une tente magnifique, et comme un temple portatif, où Dieu voulait recevoir leur adoration, et leur faire sentir a sa présence d'une manière plus particulière. Il les exhorta à y contribuer de bon cœur ; et, à peine eut-il fait cette proposition, qu'ils apportèreur ce qu'ils avaient de plus précieux: les femmes mêmes n'épargnèrent point leurs ornemens et leurs bijoux, pour orner la maison de Dieu; et ces dons furent faits avec tant de zèle, qu'il y en eut bientôt plus qu'il n'en fallait; en sorte que Moïse fut obligé de faire publier que personne n'apportât plus rien. Le tabernacle fut construit suivant le modèle que Dieu avait fait voir a Moïse sur la montagne ; tout le dedans était enrichi d'or et de pourpre. On mit l'arche d'alliance dans un endroit qui fut nommé le Saint des saints, et séparé du reste par un voile précieux. Cette arche était un coffre d'un bois incorruptible, revêtu, de toutes parts de lames d'or, et couvert d'un table d'or que l'on appelait le Propitiatoire, au dessus duquel étaient placés deux chérubins. On y renferma les deux tables de la loi, et elle fut nommée pour ce sujet l'arche d'alliance ; parce qu'elle était comme un témoignage sensible de l'alliance que Dieu avait faite avec son peuple. Aussi les Juifs avaient-ils un souverain respect pour cette arche, qui était comme le siége ou le trône de la majesté de Dieu. Dans la partie du tabernacle qui était devant le voile qui cachait l'arche, Moïse placa une table ou il

y avait toujours douze grands pains, que l'on nommait les pains de proposition, parce qu'ils étaient présentés à Dieu, chaque semaine, comme une offrande par laquelle le peuple témoignait sa reconnaissance des biens qu'il recevait de sa bonté. Vis-à-vis de cette table était un chandelier d'or à sept branches; et entre la table et le chandelier était un autel, où l'on brûlait les parfums que Dieu voulait qu'on lui offrit. La table et l'autel étaient d'un bois incorruptible revêtu de lames d'or, et le chandelier était d'or pur. Cette magnificence était convenable à un lieu où Dieu établissait sa demeure au milieu de son peuple; et l'or pur qui y était employé signifiait qu'on ne peut le servir avec trop de pureté et de perfection. Dans le parvis et devant le tabernacle était placé l'autel où l'on offrait les sacrifices. Il y avait plusieurs sortes de ces sacrifices: Dieu les avait établis comme autant de figures du véritable sacrifice que Jésus-Christ devait offrir pour nous sur la croix, et qui se renouvelle tous les jours dans le saint sacrifice de la Messe.

XXX. *Les Prêtres et les Sacrifices.*

Les sacrifices devaient être offerts par Aaron, frère de Moïse, et par ses enfans: Dieu l'avait destiné pour être le souverain pontife des Juifs; et le grand sacerdoce devait être héréditaire dans sa famille. La tribu de Lévi, dont il était, fut aussi destinée seule et entière, pour fournir les ministres du culte qu'on rendait à Dieu dans le tabernacle, et ensuite dans le temple. Nul des autres tribus ne pouvait être admis à ces saintes fonctions, et il eût été puni de mort s'il eût osé les usurper. Dieu prescrivit l'habit que porterait le grand-prêtre: il était magnifique, orné d'or, de broderie et de pierres précieuses. Celui des Lévites était une longue robe de fin lin, avec une ceinture de pourpre. Dieu voulait, par ces habillemens, attirer aux prêtres

et aux Lévites le respect des peuples, et faire souvenir ses ministres de l'éclat que devait avoir leur sainte vie, figurée par la couleur éclatante de leurs vêtemens. Leurs fonctions étaient d'offrir à Dieu les victimes que le peuple présentait ; d'entretenir un feu perpétuel sur l'autel ; de porter, dans les décampemens, les pièces du tabernacle ; de prendre soin des vases sacrés ; de garder le tabernacle jour et nuit ; de chanter les cantiques dans les assemblées du peuple. Les prêtres étaient encore établis juges de la lèpre, maladie alors très-commune ; de ses marques, de ses accidens, de sa guérison ; et les Juifs devaient obéir à leur décision. Ce jugement sur la lèpre, réservé aux seuls prêtres, était une figure du pouvoir donné aux prêtres dans la loi nouvelle, pour remettre les péchés et pour juger de la pénitence ; pouvoir que Jésus-Christ a donné aux évêques seuls et aux prêtres sous leur autorité, et non aux laïques. S'il survenait quelque dispute touchant la loi, elle devait être portée devant le grand-prêtre, qui en jugeait avec les autres prêtres : et celui qui n'obéissait pas à sa décision, était puni de mort sans délai et sans rémission, Dieu l'ayant ainsi ordonné. Il assujettit les prêtres et les Lévites à une grande pureté : ils devaient s'éloigner de tout ce qui était immonde et réputé tel ; et quand ils étaient en tour pour faire les fonctions saintes dans le tabernacle, ils devaient s'abstenir de boire du vin, et de toute liqueur qui pouvait enivrer. Pour leur inspirer le détachement des biens du monde, Dieu ne voulut pas qu'ils partageassent la terre promise avec les autres tribus ; il leur fit marquer seulement des villes pour y habiter. Pour pourvoir cependant à leur subsistance, il ordonna que tous les Juifs leur paieraient la dixième partie de tout le produit de leurs terres et de leurs bestiaux et animaux domestiques. Les prêtres et Lévites payaient eux-mêmes au grand-prêtre la dixième partie de ce qui leur était destiné pour leur entretien. Ce dixième était regardé comme

le tribut que l'on payait à Dieu en la personne de ses ministres. On lui offrait aussi les prémices de toutes choses, et elles servaient aussi à l'entretien des prêtres : ils avaient encore leur part dans la plûpart des victimes qui étaient offertes. De cette loi est venu l'usage, dans la loi nouvelle, de payer la dîme pour l'entretien des évêques, des prêtres et des autres ministres qui servent l'église. Elle en a réglé la distribution et l'emploi en diverses manières ; mais tous ceux qui la doivent payer doivent se souvenir que c'est une oblation qu'ils font à Dieu, et que, si par fraude ou mauvaise volonté, ils se dispensent de la payer, ils résistent, en quelque façon, aux ordres de Dieu même, et lui refusent le tribut qu'il exige de notre reconnaissance pour les biens qu'il nous faits. Moïse consacra le grand-prêtre et les autres, en répandant sur eux une huile sainte, et les aspergeant avec le sang d'une victime offerte à Dieu. Il le fit devant tout le peuple, afin qu'il en conçût un plus grand respect envers eux, comme étant consacrés à Dieu d'une manière spéciale, qui les mettait en état d'intercéder, avec succès, auprès de Dieu pour leurs besoins. Les prêtres de la loi nouvelle le peuvent bien plus efficacement par le saint sacrifice de la Messe qu'ils célèbrent, en laquelle ils offrent à Dieu le corps et le sang de Jésus-Christ, dont tous les divers sacrifices de la loi ancienne n'étaient que la figure. Dieu fit voir avec quelle exactitude il voulait qu'on observât toutes les lois : car Nadab et Abiu, enfans d'Aaron, ayant mis dans leurs encensoirs un feu étranger, au lieu du feu sacré qu'ils devaient prendre sur l'autel, ils furent dévorés subitement par une flamme qui sortit du sanctuaire, et qui les fit mourir.

XXXI. *Blasphémateurs et Violateurs de la loi punis.*

Peu de temps après tous ces établissemens, il arriva que deux hommes se querellant, un d'entr'eux, transporté de colère, blasphéma le saint nom de Dieu. On l'amena à Moïse, qui voulut consulter le Seigneur avant que de rien ordonner. Dieu lui commanda de faire conduire cet impie hors du camp, et que là, tous ceux qui avaient ouï ses blasphèmes, mettraient leurs mains sur sa tête, et qu'ensuite, tout le peuple le lapiderait. Cet ordre fut exécuté; et Dieu fit, en même temps, une loi qui portait que tous les blasphémateurs seraient traités avec la même sévérité. A plus forte raison, quels supplices ne méritent pas les chrétiens qui s'emportent à ces horribles excès? Dieu ordonna que tout le peuple contribuât au supplice de ces impies, pour nous apprendre que ceux qui entendent proférer des blasphémes, doivent, s'il n'est pas en leur pouvoir de l'empêcher, témoigner au moins, autant qu'ils le peuvent, l'horreur qu'ils ont de ces paroles exécrables. Dieu donna encore, dans une autre occasion, un exemple d'une pareille sévérité. On trouva dans le désert un homme qui ramassait du bois le jour du sabbat. Dieu avait commandé de sanctifier ce jour, et il avait défendu d'y faire aucun œuvre servile. Le coupable fut présenté à Moïse, à Aaron, et à tout le peuple : on le mit en prison, et le Seigneur ordonna qu'il fût puni de mort, et lapidé par le peuple. Au lieu du sabbat que les Juifs honoraient en mémoire de la création du monde, Dieu nous ordonne, à présent, de célébrer le Dimanche, en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ. Que ceux donc qui s'occupent à des œuvres serviles et défendues en ce saint jour, ou, ce qui est encore plus criminel, qui en profanent la sainteté par leurs dissolutions, apprennent qu'ils encourent l'indignation de Dieu, et qu'ils perdent la vie de l'âme, mille fois plus précieuse que celle du corps.

XXXII. *Murmures et autres péchés des Israélites dans le désert.*

Les grâces que Dieu avait faites à son peuple, et la sévérité des châtimens qu'il exerçait de tant de manières sur les pécheurs, n'empêchèrent point les Israélites de l'offenser plusieurs fois par leurs murmures. Ils regrettèrent souvent l'Egypte, et les viandes grossières dont ils y étaient nourris : ils voulurent y retourner, et s'emportèrent en plusieurs occasions contre Moïse, jusqu'à le vouloir tuer. Comme ils étaient près d'entrer dans la terre que Dieu leur avait promise, ceux qu'on avait envoyés pour la reconnaître, jettèrent l'épouvante parmi le peuple, en lui faisant entendre qu'ils auraient des géans à combattre. Alors le peuple voulut lapider Moïse et se faire un autre chef pour retourner en Egypte. Dieu les eût tous exterminés, si ce saint homme n'eût intercédé pour eux, et obtenu miséricorde. Toutefois, Dieu les condamna à demeurer errans dans le désert, jusqu'à ce que quarante années se fussent écoulées. Il déclara qu'ils y mourraient tous, à compter depuis ceux qui avaient vingt ans, et qu'il n'y aurait que leurs enfans qui entreraient dans la terre promise : il excepta seulement Josué et Caleb, qui étaient opposés à leurs murmures. Une autre fois, Dieu, pour punir ce peuple de ses murmures séditieux, leur envoya des serpens brûlans qui en firent mourir un grand nombre, Mais Dieu voyant qu'ils reconnaissaient leurs fautes, sauva tous ceux qui purent regarder un serpent d'airain que Moïse fit élever par son ordre. Ce serpent, placé comme un signal au milieu du peuple pour son salut, était la figure de Jésus-Christ élevé en croix pour délivrer de la mort éternelle ceux qui ont recours à lui. Le fils de Dieu n'a pas dédaigné, en cette occasion, de se faire représenter sous la figure de ces animaux dont

les morsures venimeuses avaient causé la mort aux Israélites, pour signifier qu'il devait un jour se revêtir d'une chair semblable à celle des pécheurs, afin de nous guérir des blessures mortelles du péché. Enfin, les Juifs se débauchèrent avec les filles des Madianites, qui leur firent adorer des idoles, et pour punition de ces deux crimes, il en fut tué vingt-quatre mille par l'ordre de Dieu.

XXXIII. *Sédition de Coré, Dathan et Abiron.*

Une punition des plus éclatantes fut celle que Dieu exerça contre Coré, Dathan et Abiron. Ils étaient de la tribu de Lévi. Jaloux de l'honneur qu'avait Aaron d'être grand-prêtre, ils se révoltèrent contre lui et contre Moïse, et refusèrent de leur obéir. Deux cent cinquante Israélites se joignirent à leur révolte. Moïse eut recours à Dieu ; et après qu'il se fût prosterné devant le tabernacle, il ordonna à tout le peuple de s'éloigner de ces rébelles, de peur de participer à leur punition. Aussitôt la terre s'ouvrit, et les révoltés, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs tentes, furent engloutis dans l'abîme qui se forma sous leurs pieds : *ils furent*, dit l'écriture, *ensevelis tout vivans dans les enfers.* Le lendemain, un feu dévorant consuma quinze mille hommes qui avaient murmuré de la mort de ces révoltés ; Dieu vengeant par cet horrible châtiment les injures faites au grand prêtre, et la rebellion formée contre lui, au préjudice de l'obéissance qui lui était due par l'ordre de Dieu. C'est ainsi que ce peuple ingrat et indocile oubliait à tout moment les bienfaits dont Dieu l'avait comblé. Néanmoins Dieu, qui le punissait de temps en temps pour l'obliger de revenir à lui, ne l'abandonna point, malgré toutes ses ingratitudes : ils furent toujours conduits par un nuage qui leur faisait ombre le jour contre l'ardeur du soleil, et se changeait la nuit en une colonne de feu pour les éclairer. La manne ne cessa point de tomber tant qu'ils furent

dans le désert, et leurs habits ne s'usèrent point pendant quarante ans que dura ce voyage. C'était l'image de la vie présente, où Dieu, malgré nos ingratitudes et nos désobéissances, ne laisse pas continuellement de nous faire du bien.

XXXIV. *Mort de Moïse.*

Vers la fin de la quarantième année depuis la sortie d'Egypte, Moïse ayant fait assembler les Israélites, leur représenta les bienfaits qu'ils avaient reçus du Seigneur, et ceux qu'ils devaient en espérer. Il répéta en abrégé tous les préceptes qu'il leur avait donnés, prédit la venue du Sauveur, ajouta de terribles menaces contre ce peuple, s'il était infidèle à Dieu, leur donna enfin sa bénédiction, et monta ensuite sur le haut de la montagne de Nebo, où il monrut après avoir vu de loin la terre que Dieu avait promise aux Israélites. Ainsi, il conduisit le peuple jusqu'à la terre promise ; mais il n'eut pas la consolation d'y entrer : Dieu lui avait imposé cette peine, parce qu'il n'avait pas fait paraître, dans une occasion difficile, toute la confiance qu'il devait avoir en sa bonté. Et c'est la conduite qu'il observe encore quelquefois à l'égard de ceux qu'il aime : il achève de les purifier durant cette vie, en punissant leurs fautes par des peines temporelles, pour les rendre dignes d'un bonheur plus parfait et d'une gloire plus élevée.

XXXV. *Passage du Jourdain.*

Dieu, qui avait choisi Josué pour commander son peuple après Moïse, lui ordonna de passer le Jourdain pour entrer dans la terre promise. Josué en avertit les Israélites, et les exhorta à se sanctifier, parce que Dieu voulait faire de nouveaux miracles en leur faveur. Il dit aux prêtres qui portaient l'arche d'alliance, de marcher devant le peuple, et de descendre dans le Jourdain, dont les eaux étaient alors extrêmement hautes.

Dès le moment que les prêtres qui portaient l'arche, eurent touché l'eau de leurs pieds, celle qui descendait d'en-haut remonta vers sa source, et celle qui était au-dessus s'écoula entièrement, et laissa le lit du fleuve à sec. Mais par un second miracle, les eaux remontant ainsi vers leur source, au lieu d'inonder tout le pays, comme il semble qu'elles auraient dû le faire naturellement, s'élevèrent comme une haute montagne suspendue en l'air. Les prêtres demeurèrent dans le milieu du canal jusqu'à ce que tout le peuple fût passée. Josué fit tirer de ce même endroit douze grandes pierres, qui furent posées au lieu où le peuple campa la nuit suivante. Il voulut encore qu'on prît douze pierres sur le bord du fleuve, qu'on les plaçât à l'endroit où s'étaient arrêtés les prêtres qui portaient l'arche, pour attester ce grand miracle à la postérité, et par ce moyen, lui faire reconnaître et craindre la toute-puissance du Seigneur.

XXXVI. *Prise de Jéricho.*

Dieu commanda ensuite à Josué d'assiéger la ville de Jéricho, et lui prescrivit la manière dont il voulait qu'il se rendit maître de cette place. Josué ordonna donc que les prêtres portassent l'arche d'alliance; que sept autres prêtres sonnassent de la trompette devant elle ; que tous les gens de guerre marchassent en armes devant l'arche ; que le reste du peuple la suivît, et qu'on fit ainsi le tour de la ville une fois chaque jour pendant six jours, sans parler, et sans jeter aucun cri. Cet ordre fut suivi. Le septième jour on fit sept fois le tour de la ville ; et pendant que les prêtres sonnaient de la trompette, Josué dit à tout Israël : *Jetez un grand cri ; car le Seigneur vous a livré Jéricho.* Tout le peuple ayant donc jeté un grand cri, les murailles de la ville tombèrent jusqu'aux fondemens, et chacun entra par l'endroit qui était vis-à-vis de lui. La ville

fut mise à feu et à sang, comme Dieu l'avait ordonné. Ce miracle apprenait aux Israélites que les conquêtes qu'ils allaient faire serait plutôt un effet de la protection de Dieu, que la force de leurs armes : mais il figurait en même temps un plus grand miracle qui devait arriver dans l'établissement de l'église, où toutes les forces de l'idolatrie serait détruites par la simple prédication de l'évangile, et par la parole seule de ses ministres.

XXXVII. *Punition d'Achan.*

Josué envoya ensuite trois mille hommes contre une ville nommée Haï, mais ceux de la ville les ayant chargés, ils s'enfuirent aussitôt, et se retirèrent avec perte. Josué se jeta le visage contre terre devant l'arche du Seigneur, et demeura ainsi prosterné jusqu'au soir avec tous les anciens d'Israël. Le Seigneur dit qu'Israël avait rompu l'accord qu'il avait fait avec lui, en se réservant des dépouilles de Jéricho, contre la défense expresse qu'il en avait faites ; qu'il ne pourrait plus subsister devant ses ennemis, et qu'il serait abandonné, jusqu'à ce qu'on eût exterminé celui qui avait commis ce crime. Josué fit donc assembler le peuple, et Dieu fit connaître qu'Achan était coupable. Achan avoua qu'il avait pêché en prenant un manteau d'écarlate, deux cents pièces d'argent, et une règle d'or, qu'il avait cachés en terre sous sa tente. On trouva toutes ces choses dans le lieu qu'il avait désigné, et on les porta à Josué en présence de tout le peuple. Josué fit prendre à l'heure même Achan, et le manteau, l'argent et la règle d'or, avec ses enfans, ses troupeaux, sa tente même, et tout ce qui lui appartenait, le fit mener dans une vallée où tout Israël le lapida ; et tout ce qui avait été à lui fut consumé par le feu. C'est ainsi que ceux qui veulent s'enrichir en prenant ce qui ne leur appartient pas, s'exposent à se perdre eux-mêmes avec ce qui leur appartient. Que si Dieu permet quelquefois que leur crime

demeure impuni devant les hommes, ce n'est que pour leur faire sentir plus efficacement dans l'autre vie la sévérité de sa justice, en les précipitant dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

XXXVIII. *Josué arrête le Soleil.*

Après le supplice d'Achan, le Seigneur dit à Josué qu'il ne craignît rien, qu'il lui avait livré la ville d'Haï. En effet, elle fut bientôt prise et brulée. Les habitans de Gabaon, craignant un pareil traitement, usèrent d'artifice pour engager Josué et les principaux d'Israël à faire alliance avec eux, et ils obtinrent qu'ils ne seraient point exterminés. En haine de cette alliance, cinq rois Amorrhéens mirent le siège devant Gabaon. Josué vint au secours de cette ville, et mit en fuite les cinq rois. Pendant qu'ils fuyaient, le Seigneur fit tomber sur eux de grosses pierres en forme de grêle, qui en tuèrent beaucoup plus que les Israélites n'en avaient fait mourir par l'épée. Josué, craignant que la fin du jour n'arrêtât les progrès de sa victoire, s'adressa au Seigneur ; et dans le transport de son zèle, il s'écria avec une confiance que Dieu même lui inspirait : *Soleil, arrête-toi sur Gabaon. Lune, n'avance point sur la vallée d'Ayalon.* Dieu exauça le désir de son serviteur ; le soleil et la lune s'arrêtèrent durant l'espace d'un jour, jusqu'à ce que le peuple eût achevé de défaire ses ennemis. Ce miracle nous doit faire juger qu'il n'est rien de si difficile que nous ne puissions obtenir de Dieu par la prière, lorsqu'il s'agit de combattre les ennemis invisibles de notre salut, dont les Amorrhéens étaient la figure.

XXXIX. *Etablissement des Israélites dans la terre de promission.*

Josué continua de vaincre tout ce qui s'opposait à lui. La plûpart de ces idolâtres furent exterminés dans l'espace de six

années; et l'écriture compte jusqu'à trente-un rois défaits par ce généreux conducteur du peuple de Dieu. Tout le pays fut partagé au sort : mais la tribu de Lévi n'eut point de terre en partage : on assigna seulement aux Lévites des villes pour y habiter, et des terres aux environs où ils pussent nourrir leurs troupeaux. Dieu, en cette occasion, fit voir la vérité de ses paroles, par l'accomplissement des promesses qu'il avait faites à Abraham et à Jacob, de donner la terre de Chanaan à leur postérité ; et il fit éclater en même temps la rigueur de sa justice par la destruction de ces peuples idolâtres, qui étaient abandonnés à toutes sortes de crimes.

Cette même justice de Dieu parut encore d'une manière bien sensible dans la punition d'Adonibesec. Ce roi superbe et cruel ayant été vaincu par ceux de la tribu de Juda, ils lui coupèrent les extrémités des mains et des pieds. Alors ce malheureux prince avoua qu'il avait fait le même traitement à soixante-dix rois ; et il reconnut l'équité des jugemens de Dieu, qui permet souvent que les méchans soient traités comme ils ont traité les autres.

XL. *Gédéon défait les Madianites.*

Après la mort de Josué et des anciens qui avaient été témoins des prodiges que Dieu avait faits en faveur d'Israël, le peuple contracta des alliances avec les habitans du pays, contre la défense expresse que Dieu leur en avait faite ; il s'accoutuma à adorer, avec eux, les idoles, et il commit les mêmes abominations que ces impies. Les Juifs commencèrent alors à ressentir l'exécution des menaces de Dieu. Toutes les fois qu'ils le quittèrent, il les livra à leurs ennemis, et toutes les fois qu'ils revinrent à lui, il leur suscita des libérateurs : ce furent ordinairement ceux qui les gouvernèrent sous le nom de Juges. L'un des plus célèbres fut Gédéon. Un ange du Seigneur lui

apparut sous la figure d'un étranger, et lui déclara qu'il délivrerait Israël des mains des Madianites. Gédéon le pria de confirmer par quelques signes la vérité de ses paroles, et d'attendre jusqu'à ce qu'il revint lui servir à manger. Lorsque Gédéon fut de retour, l'ange lui fit mettre sur une pierre ce qu'il avait apporté, et le toucha d'une baguette qu'il tenait à la main ; aussitôt il sortit de cette pierre un feu qui consuma tout ce que Gédéon y avait mis, et en même temps l'ange disparut. Peu de temps après, les Madianites, joints à d'autres peuples, étant entrés dans le pays pour le ravager, comme ils étaient accoutumé de faire depuis sept ans, l'esprit du Seigneur remplit Gédéon, qui assembla quelques troupes, et envoya des courriers dans plusieurs tribus, qui se joignirent à lui et le reconnurent pour leur chef. Ce succès ne l'enfla point. Comme il était extrêmement humble, il ne voulut rien entreprendre sans avoir consulté Dieu, qui lui confirma de nouveau, par deux miracles, qu'il voulait se servir de lui pour délivrer son peuple. Gédéon, assuré de la volonté de Dieu, s'approcha du camp des ennemis à la tête de trente-deux mille hommes. Mais Dieu, qui ne voulait pas qu'Israël pût se glorifier de s'être délivré par sa propre force, ordonna à Gédéon de faire publier que ceux qui avaient peur s'en retournassent. Vint-deux mille hommes se retirèrent, et il n'en resta plus que dix mille. Ce nombre étant encore trop grand pour le dessein de Dieu, il commanda à Gédéon de les mener tous sur le bord d'une rivière. Lorsqu'ils y furent, Dieu dit à Gédéon de remarquer ceux qui prendraient de l'eau seulement, en passant, dans le creux de leur main, et ceux qui mettraient les genoux en terre pour boire plus à leur aise : il n'y en eut que trois cents des premiers. Dieu dit à Gédéon de renvoyer les autres, et de ne mener que cette petite troupe contre l'ennemi ; pour nous faire entendre que ceux qui sont attachés à leurs commodités,

ne méritent pas d'être au service de Dieu. Gédéon obéit, et il ne retint que trois cents hommes, à qui il commanda de prendre chacun une trompette dans une main, et dans l'autre un vase de terre vide où il y eût une lampe cachée. Il les partagea en trois bandes qu'il disposa autour du camp des Madianites. Vers le milieu de la nuit, Gédéon entra par un endroit du camp, et sonna de la trompette : les trois cents hommes firent aussitôt retentir le son de leurs trompettes, brisèrent les vases de terre qu'il tenaient à la main, firent paraître leurs lampes ardentes ; et sans quitter les postes où Gédéon les avait placés, ils crièrent tous ensemble : *L'épée du Seigneur et de Gédéon.* A ce bruit, la frayeur saisit les Madianites ; et par un effet tout visible de la puissance de Dieu, ils commencèrent à fuir avec un si grand désordre, que ne se connaissant point dans l'obscurité, ils se tuaient les uns les autres. Une manière de combattre si extraordinaire était la figure de celle dont Jésus-Christ, figuré par Gédéon, s'est servi pour l'établissement de son église. Les apôtres n'ont eu pour armes que la parole de Dieu, qu'ils ont fait retentir par toute la terre : leurs corps, qui n'étaient que des vases d'argile, ont été brisés par les supplices, et il en est sorti une lumière éclatante qui a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, et qui a confondu l'empire du démon.

XLI. *Vœu de Jephté.*

Les Juifs étant retombés dans l'idolatrie, Dieu permit que les Ammonites les tourmentassent par de cruelles guerres. L'Affliction où ils se trouvèrent les obligea de recourir au Seigneur, qui eut compassion de leurs misères. Ceux qui étaient les plus exposés au ravage des ennemis, prièrent Jephté de se mettre à leur tête, et ils l'élurent pour leur prince. Jephté envoya des ambassadeurs au roi des Ammonites, pour le porter

à la paix ; mais ce prince demeurant inflexible, Jephté marcha contre les Ammonites et fit vœu à Dieu, que, s'il lui donnait la victoire, il lui offrirait en holocauste ce qui sortirait de sa maison le premier pour venir au-devant de lui. Ils défit, en effet, ses ennemis ; mais, lorsqu'il retournait dans sa maison, sa fille unique vint au-devant de lui en dansant au son des tambours et avec des chœurs de musique. Jephté fut percé de douleur lorsqu'il aperçut sa fille : il lui déclara le vœu qu'il avait fait ; et elle, pleine de courage, l'exhorta à l'accomplir. Elle lui demanda seulement deux mois pour aller sur la montagne pleurer avec d'autres filles le malheur qu'elle avait de mourir sans avoir mis des enfans au monde ; ce que les Juifs regardaient comme un opprobre, par le désir qu'ils avaient que le Messie pût naître de leur postérité. Ces deux mois étant passés, elle revint ensuite trouver son père, qui accomplit son vœu. Les Saints pères nous font remarquer, dans cette histoire, la religion avec laquelle les Juifs accomplissaient leurs vœux, et en même temps les suites funestes des vœux faits avec témérité. Il est très-louable de faire des vœux à Dieu ; mais il est dangereux de les faire indiscrètement ; et on ne peut trop avertir les Fidèles de n'en faire aucun sans une mûre délibération, et sans avoir pris le conseil de personnes éclairées.

XLII. *Histoire de Samson.*

La naissance de Samson fut annoncée par un ange, qui déclara à sa mère qu'elle cesserait d'être stérile, et qu'elle aurait un fils qui délivrerait Israël de la puissance des Philistins. Ses parens l'élevèrent de la manière que l'ange leur avait prescrite. On ne lui coupa point les cheveux, et il ne but point de vin, ni de toute autre liqueur qui pût enivrer. C'est ce qu'observaient alors ceux qui étaient consacrés à Dieu par un vœu particulier, et qu'on appelait Nazaréens. Samson devint

cependant le plus fort de tous les hommes. Ayant un jour aperçu un jeune lion furieux qui venait, en rugissant, pour le dévorer, il le mit en pièces, avec ses mains, aussi facilement que si c'eût été un chevreau. Il brûla, quelque temps après, la moisson des Philistins ; il les battit ensuite, et en fit un grand carnage. Les principaux d'entr'eux assemblèrent une armée pour le prendre. Ceux de la tribu de Juda, craignant les malheurs de la guerre, promirent de le livrer. Il se laissa donc lier avec de grosses cordes, et mener vers les Philistins, qui vinrent au-devant de lui avec de grands cris. Alors l'esprit du Seigneur ayant saisi Samson : il rompit sans peine les cordes dont il était lié ; et ayant trouvé là une machoire d'âne, il la prit, et en tua mille hommes. Les Philistins, toujours attentifs à lui tendre de nouveaux piéges, ayant appris qu'il était dans la ville de Gaza, mirent des gardes autour et aux portes de la ville, pour le tuer le matin, quand il sortirait. Samson s'étant levé au milieu de la nuit, alla prendre les deux portes de la ville avec leurs poteaux et leurs serrures ; il les mit sur ses épaules et les porta sur le haut d'une montagne.

Ce grand homme, qui avait assez de force pour déchirer les lions et pour s'opposer lui seul à des armées entières, céda enfin aux artifices d'une femme nommée Dalila. Quelque raison qu'il pût avoir de se défier de la mauvaise volonté de cette femme, elle l'importuna tant par ses reproches et par ses caresses, qu'enfin il lui découvrit son secret. Il lui dit donc que si on coupait ses cheveux, qui n'avaient jamais été coupés, il deviendrait aussi faible que les autres hommes. Dalila avertit les Philistins de se tenir prêts pour saisir Samson : elle lui coupa ses cheveux pendant qu'il dormait, et aussitôt Samson perdit toute sa force ; non qu'elle fût renfermée naturellement dans ses cheveux, mais parce qu'il avait plu à Dieu de l'y attacher,

comme un signe de la grâce qu'il lui avait accordée, ses cheveux étant la marque de sa consécration à Dieu. Samson se voyant à son réveil, investi par les Philistins, croyait se jouer de leurs efforts comme il avait déjà fait plusieurs fois ; mais Dieu s'était retiré de lui, et il n'avait plus la force miraculeuse qui lui avait été donnée. Les Philistins l'ayant saisi, lui crevèrent les yeux, le chargèrent de chaînes, et le condamnèrent à tourner la meule d'un moulin. Cependant ses cheveux commencèrent à revenir. Les Philistins ayant fait une grande solennité à l'honneur de leurs idoles, à qui ils attribuaient la prise de Samson, commandèrent qu'on le fît venir dans le lieu où ils étaient assemblés, afin qu'il jouât devant eux. Ce lieu était rempli d'hommes et de femmes ; tous les princes des Philistins y étaient ; et il y avait bien trois mille personnes qui, du haut de la maison regardaient Samson jouer devant eux. Samson s'étant fait conduire proche des deux principales colonnes qui soutenaient tout l'édifice, comme pour s'y appuyer et se reposer, il invoqua le Seigneur, et le pria de lui rendre ses premières forces : il prit ensuite les deux colonnes, et les ébranla avec tant de force, que tout l'édifice tomba, et accabla sous ses ruines ce grand nombre de Philistins qui y étaient assemblés. Samson y périt avec eux ; et comme il paraît qu'il fut volontairement, par ce moyen, la cause de sa mort, nous aurions sujet de détester cette action comme un crime, si le miracle que Dieu fit en lui rendant ses premières forces, ne nous faisait juger qu'il n'agit en cette occasion que par un instinct particulier de l'esprit de Dieu, qui voulait se servir de cette rencontre pour punir les Philistins. En effet, l'Ecriture marque que Samson en fit périr beaucoup plus en mourant, qu'il n'en avait tué pendant sa vie. On peut trouver dans cette histoire une image assez naturelle de ce qui arrive à une âme élevée dans la piété, et qui s'est consacrée à Dieu dès ses plus tendres années : tant

qu'elle est fidèle à éviter les occasions et à se défier d'elle-même, elle est invincible à toutes les tentations ; mais si elle est assez malheureuse pour présumer de ses forces et pour s'exposer aux dangers avec témérité, elle se laisse bientôt séduire ; sa présomption orgueilleuse la précipite dans le péché ; Dieu se retire ; elle perd sa force, que sa grâce lui donnait : de-là elle tombe dans l'aveuglement spirituel, et elle devient l'esclave du démon, et le jouet de ses propres passions. Ce n'est que par la pénitence et la prière qu'elle peut sortir d'un état si déplorable ; de même que ce n'est que par l'humilité et la défiance de sa faiblesse, et par son recours continuel à Dieu, qu'elle peut l'éviter.

XLIII. *Naissance et éducation de Samuel.*

Anne, mère de Samuel, après avoir passé une grande partie de sa vie dans la stérilité, pria Dieu avec tant de ferveur, qu'enfin elle obtint de lui cet enfant, qui fut le fruit de sa piété, et la récompense de sa foi. Elle le consacra pour toute sa vie au Seigneur ; et lorsqu'il eut environ trois ans, elle le mit entre les mains du grand-prêtre Héli. Dieu bénit la piété de la mère, en répandant une abondance de grâce sur le fils. Lorsqu'à l'âge de douze ans il était occupé au service du grand-prêtre et au ministère du temple, où il couchait auprès du sanctuaire, Dieu le favorisa d'une révélation, par laquelle on put juger ce qu'il devait être un jour. Il l'appela par trois fois durant la nuit. Le petit Samuel crut que la voix qui l'appelait était celle du grand-prêtre : il se leva chaque fois sans délai pour aller promptement lui demander ce qu'il désirait de lui : enfin, instruit par le grand-prêtre de ce qu'il répondrait si la même voix l'appelait encore, il répondit, lorsqu'on l'appella pour la quatrième fois : Commandez, Seigneur, car votre ser-

viteur vous écoute. Alors, Dieu lui déclara les jugemens qu'il était près d'exercer sur Héli et toute sa famille. Il lui fit entendre qu'il ne pouvait plus souffrir la négligence criminelle de ce père lâche, qui, sachant les désordres de ses enfans libertins, se contentait de leur en faire de légères réprimandes. Le lendemain, Héli ayant commandé à Samuel de lui déclarer ce que Dieu lui avait révélé, il le lui raconta tout simplement, quelque peine qu'il eût à le faire, par le respect qu'il avait pour le grand-prêtre. Héli, reconnaissant la justice de l'arrêt de Dieu, vit trop tard qu'il ne suffisait pas à un père d'être bon, s'il ne travaillait encore à rendre bons ses enfans ; et il se disposa à souffrir avec une humble soumission la peine qu'il avait méritée dans la mauvaise éducation de ses deux fils.

XLIV. *Punition d'Héli.*

Dieu, voulant accomplir ce qu'il avait prédit à la famille d'Héli, permit que les Philistins fissent une nouvelle guerre aux Juifs. Etant donc irrité contre son peuple, il négligea de les secourir alors comme il avait fait tant de fois ; et ainsi Israël fut mis en fuite par les Philistins. Les Juifs, surpris d'un si malheureux succès, se persuadèrent que, pour ne plus tomber dans un semblable accident, ils n'avaient qu'à apporter à l'armée ce qu'ils avaient de plus saint, c'est-à-dire, l'arche d'alliance. Mais Dieu, pour mieux montrer sa colère contre ce peuple indocile, laissa porter l'arche dans le camp, sans se mettre en peine de la défendre. Toute l'armée la reçut avec de si grandes acclamations de joie, que les Philistins en furent d'abord étonnés. Mais ces idolâtres s'étant rassurés, ils fondirent avec impétuosité sur les Juifs, prirent l'arche, tuèrent les deux enfans d'Héli, taillèrent en pièces trente mille hommes, et mirent le reste en fuite. Héli, qui attendait avec beaucoup d'inquiétude le succès de cette guerre, et qui tremblait pour l'arche, de peur

qu'elle ne fût profanée par les Philistins, entendant un homme qui revenait du combat, lui en demanda des nouvelles : cet homme lui annonça lui annonça la défaite de l'armée et la mort de ses enfans : mais quand il ajouta que l'arche était prise, ce grand-prêtre, âgé de près de cent ans, tomba de sa chaise à la renverse, et se cassa la tête. La femme d'un de ses fils, qui était enceinte, apprenant la mort de son mari et la prise de l'arche, accoucha subitement, et mourut sur l'heure. Apprenons de cet exemple, avec quelle rigueur Dieu punit quelquefois, dès cette vie, la négligence des parens dans l'éducation de leurs enfans aussi bien que la profanation que ses ministres font des choses saintes, dans une vie licencieuse.

XLV. *L'Idole de Dagon renversée.*

L'arche de Dieu ayant été prise, paraissait déshonorée ; mais elle ne fut jamais plus glorieuse que lorsqu'elle fut entre les mains des Philistins. Dès qu'ils en furent les maîtres, ils la menèrent à Azot, et la mirent dans le temple de leur idole, nommée Dagon : mais le Seigneur fit bien voir en cette rencontre qu'il est le seul, le vrai Dieu. Dagon ne put subsister devant l'arche, et le lendemain on le trouva renversé par terre. Ceux d'Azot étant surpris et affligés de la honte de Dagon, le relevèrent, et le remirent en sa place ; mais le jour suivant on le trouva encore par terre, sans tête et sans mains. La vengeance de Dieu passa de cette idole aux idolâtres. Les habitans d'Azot et des environs furent frappés de maladie, et il sortit tout d'un coup des champs et des villages une multitude de rats qui désolèrent tout le pays. Les Philistins voyant que ceux d'Azot ne pouvaient plus supporter la présence de l'arche, la firent mener dans d'autres villes, où elle causa de semblables maux. C'est pourquoi, craignant qu'enfin elle ne les fît tous mourir, ils assemblèrent leurs sages et leurs devins, qui leur

conseillèrent de renvoyer l'arche avec un petit coffre dans lequel ils mettraient des présens qui exprimeraient les plais dont Dieu les avait frappés. Ainsi, Dieu fit voir en cette rencontre qu'il n'a pas besoin du secours des hommes pour faire éclater sa gloire, et qu'il punit tôt ou t l'abus des choses qui lui sont consacrées.

XLVI. *Les Philistins renvoient l'arche.*

Les Philistins, suivant le conseil de leur sages, firent un chariot tout neuf pour y mettre l'arche, et y attelèrent deux vaches, dont ils enfermèrent les petits ; afin que si ces animaux, malgré l'instinct de la nature, ne laissaient pas d'aller vers les terres des Israélites, ils connussent que ce n'était point par hasard, mais par un effet visible de la puissance de Dieu, qu'ils avaient été frappés de tant de plaies. Dieu s'accommoda en quelque sorte à leur faiblesse. Les vaches surmontant la tendresse naturelle qu'elles avaient pour leurs petits, traînèrent l'arche sans arrêter : elles allèrent droit vers la terre des Juifs, et devinrent ainsi une admirable figure de la manière dont on doit aller à Dieu, en s'élevant au-dessus de toute les affections de la terre. Les grands d'entre les Philistins voulurent être témoins de cette merveille ; et ils virent avec étonnement que l'arche s'arrêta à Bethsamès, qui était la première ville du pays des Juifs. Le peuple de cette ville fut dans une extrême joie en voyant l'arche dont la prise tenait tout Israël dans le deuil : mais cette joie fut bientôt changée en larmes, lorsque Dieu punit les regards trop curieux des Bethsamites, et frappa de mort plus de cinquante mille hommes, *parce que*, dit l'Ecriture, *ils avaient vu l'arche du Seigneur*. La frayeur dont ils furent saisis, fit qu'ils envoyèrent prier ceux de Cariathiarim de venir prendre l'arche. Ils y vinrent, emmenèrent religieusement l'arche, et la mirent avec grand respect dans la maison d'Abi-

nadab, où elle n'attira point de plaies sur le pays, mais plutôt toutes sortes de bénédictions ; ce qui nous marque sensiblement que Jésus-Christ, dont elle était la figure, ne demande qu'à répandre ses grâces sur les hommes, quand on n'y met point d'obstacle. Ceci nous figure encore la différence des bonnes et des mauvaises communions. Ceux qui en approchent par des motifs humains et sans s'y préparer, n'y trouvent que la mort. Au contraire, elle est une source de vie et de toutes sortes de biens à ceux qui s'approchent du corps de Jésus-Christ avec humilité, et un désir sincère de lui plaire.

XLVII. *Défaite des Philistins.*

L'arche ayant été rendue aux Israélites, le Saint prophète Samuel, animé de l'esprit de Dieu, prêcha dans tout Iraël, représenta aux Israélites leurs péchés, et leur promit que, s'ils voulaient détruire leurs idoles, afin de ne plus adorer que Dieu seul, ils seraient heureux à l'avenir, et que Dieu les délivrerait de la tyrannie des Philistins. Lorsqu'ils eurent renversé les idoles de Baal et d'Astaroth, Samuel leur recommanda de s'assembler à Maspha, afin qu'il y priât pour eux. Quand ils furent arrivés, ils avouèrent leurs dérèglemens passés ; ils ordonnèrent un jeûne solennel, ; ils s'humilièrent devant Dieu, le conjurèrent de leur pardonner et de recevoir favorablement l'holocauste que Samuel allait offrir pour eux. Lorsqu'ils étaient dans ces sentimens de piété, ils furent surpris d'apprendre que les Philistins, marchaient pour les venir combattre. Ces ennemis du peuple de Dieu, sachant que les Juifs étaient assemblés à Maspha, crurent que c'était une occasion de se défaire d'eux en un seul jour ; et ne sachant pas que le Seigneur, de qui dépend la victoire, s'était réconcilié avec son peuple, à la prière de Samuel, ils espéraient le même succès de leur entreprise qu'ils avaient éprouvé peu auparavant. Samu-

el offrit son holocauste à Dieu ; ét ce sacrifice lui fut si agréable, qu'il lança au même moment de grands tonnerres contre les Philistins. Ils en furent si épouventés, qu'ils prirent la fuite d'eux mêmes. Les Israélites en tuèrent plusieurs, et les poursuivirent long-temps. Ainsi Samuel, par cet holocauste qu'il offrit au Seigneur pour lui réconcilier son peuple, rendit la paix aux Juifs, en faisant cesser les dérèglemens qui leur avaient attiré la geurre ; et il les gouverna depuis avec les soins et l'amour d'un vrai père. Mais sa vieillesse arrêta le cours de toutes ces prospérités ; car Samuel eut des enfans qui, en gouvernant Israël, n'imitèrent point ses vertus. Les Juifs prirent cette occasion pour demander à être gouvernés par un roi, comme les autres peuples ; et ils se laisèrent imprudemment d'être gouvernés par Dieu même, par l'entremise de ses ministres. Samuel, extrêmement affligé de cette proposition, s'en plaignit devant Dieu, et Dieu lui témoigna que c'était sur lui-même que cette offense retombait. Il recommanda néanmoins mais il voulut auparavant que Samuel, les avertît de tout ce que ce nouveau roi exigerait d'eux, ce qui n'étonna point ce peuple. On admire, comme le remarquent les saints Pères, que les Juifs aient préféré le gouvernement d'un homme à celui de Dieu ; et on ne s'étonne pas de voir tous les jours des Chrétiens qui aiment mieux obéir au monde et au démon qu'à Jésus-Christ, dont ils sont les membres.

XLVIII. *Saül est fait roi.*

Dieu, voulant accorder à son peuple, le roi qu'il lui demandait élu, Saül de cette sorte : Cis, son père, ayant perdu ses ânnesses envoya Saül les chercher. Il ne les trouva point ; et il était près de s'en retourner, si le serviteur qui l'accompagnait ne lui eût dit qu'il pourrait en savoir des nouvelles en consultant le prophète Samuel. Ils allèrent donc le trouver ; et Dieu dé-

clara à Samuel que c'était là celui qu'il avait choisi pour être roi, et pour délivrer son peuple de la violence des Philistins. Ce saint prophète reçut Saül chez lui, et le traita avec toute sorte d'honneurs et de respects. Lorsque Saül s'en retourna le lendemain, il le conduisit, et ayant ordonné au serviteur qui l'accompagnait de marcher devant, alors il répandit une petite fiole d'huile sur la tête de Saül, et lui déclara que, par l'ordre de Dieu, il le sacrait roi d'Israël. Saül ne dit rien à son père de ce qui s'était passé ; il ne se trouva pas même dans l'assemblée solennelle que Samuel avait convoquée pour l'élection d'un roi. Néanmoins, dans cette assemblée, le sort tomba sur Saül, qui fut déclaré roi. On l'alla prendre chez lui, où Dieu avait fait connaître qu'il se tenait caché. Samuel le montra à tout le peuple, et leur fit remarquer qu'il n'y en avait point qui fût d'une taille aussi avantageuse, Il fut fort humble d'abord, et il dissimula, par sa modestie, la révolte de quelques-uns qui ne voulaient pas le reconnaître pour leur roi. Mais il fit voir par la suite, et principalement par le sacrifice qu'il voulut offrir lui-même, par une précipitation, indiscrète, et sans attendre Samuel, qu'il est difficile d'être bien humble dans les dignités, et qu'il est souvent plus avantageux de demeurer dans un état médiocre, que d'être élevé au-dessus des autres.

XLIX. *Victoire de Jonathas.*

Saül faisant la guerre contre les Philistins, les deux armées se trovèrent assez proche l'une de l'autre. Les Juifs, qui étaient beaucoup plus faibles, se tenaient retranchés et cachés dans les cavernes : mais Dieu, qui voulait humilier les ennemis de son peuple, inspira à Jonathas, fils de Saül, d'aller lui seul, avec son écuyer, dans le camp des Philistins. Ce jeune prince y étant arrivé en grimpant par des rochers presque inaccessibles, tua d'abord quelques Philistins qu'il rencontra ; ce qui

ayant mis peu à peu l'épouvante dans le camp, ils furent tous saisis d'un tel trouble, qu'ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. On entendit le bruit de ce désordre du camp des Israélites ; et Saul ayant conjecturé ce qui s'était passé par l'absence de Jonathas, qui ne se trouva point dans le camp, se hâta d'aller poursuivre les Philistins, et d'achever une victoire que son fils avait commencée. Il fit même un serment, et maudit celui de toute l'armée qui mangerait avant la nuit ; ce qui fit que toutes les troupes, passant par un lieu plein de miel, n'osèrent y toucher : mais Jonathas, qui ne savait rien de cette défense, pressé par la faim et par l'épuisement de ses forces, étendit le bout de sa baguette pour prendre un peu de ce miel, qui lui donna une nouvelle vigueur. Après quelque repos qu'on prit le soir, comme on voulait recommencer à poursuivre encore les Philistins pendant la nuit, Saül consulta Dieu pour savoir quel serait le succès de cette entreprise ; mais il ne put en avoir aucune réponse. Il reconnut aussitôt que quelqu'un du peuple avait irrité Dieu ; et il jura que quand ce serait Jonathas même, il mourrait. On sut en effet que c'était Jonathas. Saül lui demanda ce qu'il avait fait. Ce jeune prince plaignit son malheur, et lui dit : *J'ai pris, en passant, un peu de miel au bout d'une baguette, et pour cela on m'ôte la vie.* Saül persista dans le dessein de faire mourir son fils, qui empêchait ce jour-là qu'on n'exterminât entièrement les Philistins. Mais le peuple, touché de l'action courageuse de Jonathas, l'arracha d'entre les mains de son père, jura qu'il ne mourrait point, et le délivra ainsi du péril. Ce qui nous apprend combien il est dangereux de goûter, pour peu que ce soit, le miel, c'est-à-dire, le plaisir du monde. Ce miel plaît pour un temps, mais il cause la mort.

L. *Saül désobéit à Dieu, et il est réprouvé.*

Les péchés des Amalécites étant montés jusqu'à leur comble,

Dieu ordonna à Samuel de dire de sa part à Saül de les détruire entièrement, sans en rien épargner, et sans réserver la moindre chose de tout ce qui leur appartenait. Saül alla donc avec une nombreuse armée contre ce peuple idolâtre. Mais il interpréta, à sa fantaisie, le commandement qu'il avait reçu de Dieu. Il consentit qu'on réservât ce qu'il avait de meilleur et de plus beau, soit dans les meubles, soit dans les troupeaux : il sauva Agag leur roi, et il extermina le reste. Dieu fit connaître à Samuel combien il était irrité de cette désobéissance. Samuel alla trouver Saül qui s'était déjà fait élever un arc de triomphe. Saül vint au-devant du prophète, et lui dit qu'il avait accompli les ordres du Seigneur. *D'ou vient donc*, dit Samuel *que j'entends un cri de bêtes et de troupeaux ?* Saül répondit que le peuple les avait réservés pour les immoler à Dieu. Mais le saint prophète, animé de zèle, représenta à ce prince orgueilleux, que Dieu l'avait élevé, sans qu'il l'eût mérité à la dignité royale, et que cependant il s'était laissé aller à un intérêt honteux, qui l'avait empêché d'obéir fidèlement à la voix de Dieu. Il lui fit voir que c'est principalement l'obéissance que Dieu exige des hommes ; qu'il la préfère à tous les sacrifices ; que la désobéissance est comme une espèce d'idolâtrie, parce que celui qui ne veut obéir qu'à lui-même, s'établit en quelque sorte son Dieu, puisqu'il veut se rendre indépendant. Il lui déclara enfin que Dieu le rejetait, et lui ôtait le royaume. Ce mot toucha Saül, et lui fit dire qu'il avait péché. Mais cette confession a toujours été regardée comme la figure des pénitences hypocrites qui augmentent plus les fautes qu'elles ne les effacent, et qui attirent encore plus la colère de Dieu, qu'elles n'excitent sa miséricorde. Car ce prince, se mettant peu en peine de la colère de Dieu, pria le prophète de l'honorer au moins devant le peuple : et son ambition fit bien voir avec

quelle justice Dieu n'écoutait point sa confession trompeuse, puisque, comme il regarde plus le cœur qu'il n'écoute les paroles, il voyait dans l'âme de ce prince superbe un désir passionné d'être honoré des hommes.

LI. *David est sacré roi.*

Saül ayant été rejeté de Dieu, à cause de sa désobéissance, Dieu choisit aussitôt un autre roi pour gouverner son peuple. Il se servit encore de Samuel pour le sacrer. Ce saint prophète alla offrir un sacrifice à Bethléem. Lorsqu'il y fut arrivé, il invita à manger Isaï, père de David, avec ses enfans. Il les considéra les uns après les autres, parce que Dieu lui avait déclaré qu'il avait choisi l'un d'eux pour roi. Mais il vit bien en cette occasion que Dieu ne s'arrête pas, comme nous, aux apparences extérieures dans les jugemens qu'il fait des hommes ; car, sept enfans d'Isaï ayant paru devant lui, l'un après l'autre, sans que Dieu témoignât fixer son choix sur aucun d'eux, il demanda s'il n'y en avait plus : on lui dit qu'il en restait encore un petit qui paissait les brebis. Il le fit venir, et Dieu lui dit que c'était celui-là qu'il devait sacrer. Dès ce moment l'esprit de Dieu remplit David et quitta Saul. Ce prince abandonné de Dieu, fut saisi de l'esprit malin, qui l'agitait de fureur et le tourmentait cruellement. Ses officiers lui conseillèrent de chercher, dans son royaume, quelque personne qui jouât excellemment de la harpe ; afin que, lorsque l'esprit malin se saisirait de lui, l'harmonie de cet instrument le soulageât. Il ne se trouva personne plus habile en cet art que David. Saül le fit venir ; il l'aima avec beaucoup de tendresse, et le fit son écuyer, et voulut l'avoir à sa suite.

LII. *David tue Goliath.*

Saul faisant la guerre aux Philistins, et les armées étant

campées assez près l'une de l'autre, Goliath, Philistin d'une grandeur gigantesque, mais d'un orgueil encore plus grand que sa taille énorme, vint, durant quarante jours, insulter aux Israélites. Il leur disait qu'il était inutile que tant de monde combattît; qu'il fallait terminer la guerre par un duel; qu'ainsi, le plus hardi des Juifs n'avait qu'à venir combattre contre lui. Il accompagnait ce défi de tant de mépris, que tout Israël était indigné de ses insultes. Mais la fierté de ce géant, et la grandeur de son corps, jointe à l'appareil effroyable de ses armes, faisaient trembler les plus hardis. En ce même temps, Isaï envoya son fils David vers trois de ses frères qui étaient à l'armée, pour leur porter des vivres. Lorsqu'il fut au camp, il vit ce Philistin audacieux; et, se sentant animé du zèle de la gloire de Dieu, il demanda qui était cet homme, et ce qu'on donnerait à celui qui le tuerait. On lui répondit que Saul avait promis sa fille en mariage, et de grands biens à celui qui déferait cet ennemi. Mais ses frères, l'entendant parler de la sorte, lui reprochèrent sa vanité, et le renvoyèrent avec mépris à la garde de ses brebis, qu'il n'avait quittées, disaient-ils, que par un désir présomptueux de voir le combat. David, qui sentait dans lui bien d'autres mouvemens que ceux que produit une vanité humaine, et brûlant d'un zèle tout divin, dit assez clairement en présence des soldats, que ce serait lui qui irait contre ce géant, et qu'il ne le craignait point. On l'écoute, on l'interroge on le mène à Saul qui, comparant sa petitesse avec la grandeur de Goliath, vit trop d'inégalité entr'eux pour un combat; et il ne l'eût jamais permis, si David lui-même ne lui eût appris qu'il était accoutumé, en gardant les troupeaux, à se battre contre les ours et contre les lions et à leur arracher d'entre les dents ce qu'ils avaient emporté de son troupeau. Saül donc se rendit, et donna à David son armure et son épée. Mais David

ayant essayé de marcher dans cet équipage, il ne le put faire librement : c'est pourquoi, quittant tout cet appareil, il ne voulut que ses armes ordinares, qui étaient un bâton et une fronde. Goliath, le voyant approcher, se moqua de lui, et courut pour le percer de sa lance. David, de son côté, courut au-devant de Goliath, et, d'un coup de fronde, il lui enfonça une pierre dans le front. Ce coup ayant renversé le Philistin par terre, David se jeta sur lui, lui coupa la tête de la propre épée du géant, et répandit, par cette mort, la terreur dans toute l'armée des Philistins. La surprise et la joie des Israélites fut si grande, qu'ils ne pouvaient assez admirer le courage de celui qui les avait délivrés de cet ennemi. Le roi commença à s'informer plus particulièrement qui était David ; il voulut savoir de quelle maison il était, et comment se nommait son père. Jonathas, fils de Saül, qui avait lui-même fait de si grandes actions contre les Philistins, bien loin de porter une basse envie à un inconnu qui effaçait, par une seule victoire, tout ce qu'il avait fait jusques-là de plus glorieux, lia avec lui une amitié très-étroite. Il se dépouilla de tous ses ornemens et de ses armes, et en revêtit David. Mais l'admiration du peuple passa plus avant : car lorsque Saül et David revinrent de la guerre, les femmes de toutes les villes allèrent au-devant d'eux en chantant et en dansant avec des instrumens de musique : elles se répondaient l'une à l'autre, et disaient, en chantant, que Saul avait tué mille Philistins, mais que David en avait tué dix mille. Cette parole piqua la jalousie de Saül ; et depuis ce jour-là il ne regarda plus David d'un bon œil. On voit dans la victoire de David sur Goliath, ce que peut celui qui se confie en Dieu seul : la protection qu'il en obtient par son humble prière, le rend plus fort que le géants et les armées, et le garantit des plus grands périls. C'est ce qu'on voit dans toute l'Histoire

de David; sa piété fut toujours protégée de Dieu d'une manière admirable.

LIII. *Saül veut tuer David.*

L'envie de Saül contre David croissait de plus en plus, et elle alla si loin, qu'un jour ce prince voulut le percer de sa lance pendant qu'il jouait de la harpe en sa présence, selon sa coutume. David évita le coup et s'enfuit. Saül, pour le perdre plus adroitement, lui fit dire qu'il lui donnerait sa fille Michol en mariage, pourvu qu'il tuât cent Philistins. Cette proposition, qui ne tendait qu'à livrer David à l'épée des ennemis, tourna à la confusion de Saül, et à la gloire de celui qu'il persécutait; puisqu'ayant tué deux cents Philistins au lieu de cent que Saül demandait, il épousa sa fille sans succomber au péril qu'il lui avait préparé. Saül voulut encore une fois le percer de sa lance lorsqu'il jouait de la harpe; mais David prévint ce coup par son adresse, et s'enfuit encore. Saül résolut enfin de perdre David à quelque prix que ce fût. Il fit investir sa maison par des archers durant la nuit, afin que, le jour étant venu, on le tuât. Michol, femme de David, éluda cet ordre barbare, et descendit son mari, dans la nuit, par une fenêtre. Saül, se voyant trompé par sa propre fille, fit poursuivre son ennemi, qui s'était retiré chez Samuel. Tous ceux qu'il envoya pour prendre David, furent saisis de l'esprit de Dieu, sans pouvoir penser davantage à exécuter les ordres de Saül, qui, étant venu lui-même, fut aussi saisi comme eux de l'esprit de Dieu, et fut contraint de s'en retourner sans rien faire. Dieu fit voir par-là que les méchans ne peuvent user de leur puissance à l'égard même de ceux qui leur sont les plus odieux, qu'autant que Dieu le leur permet, et qu'il sait, quand il lui plaît, arrêter leur violence.

LIV. *Saül fait tuer le grand-prêtre.*

Jonathas, qui avait fait inutilement ses efforts pour faire cesser l'animosité que son père avait contre David, alla, en secret, trouver son ami, qui s'était retiré dans une caverne, et lui fit savoir par un signal dont ils étaient convenus, qu'il devait s'enfuir. David sortit de la caverne ; ils s'embrassèrent, et se promirent réciproquement une amitié éternelle. David, dans cet état de fugitif, où il manquait de toutes choses, alla trouver le grand-prêtre Achimelec ; il lui exposa qu'il manquait de vivres. Achimelec n'ayant point d'autres pains que ceux qui avaient été offerts à Dieu, les lui donna par un motif de charité, que la nécessité, où se trouvait David, justifiait. Il lui donna aussi l'épée de Goliath, et l'aida de tout ce qu'il put. Mais cette charité lui coûta la vie ; car Doëg, Iduméen, un des officiers de Saül, lui vint dire ce qu'Achimelec avait fait en faveur de David. Saül fit aussitôt venir le grand-prêtre, qui se justifia en protestant qu'il ne savait rien de l'inimitié du roi contre David, et qu'il le considérait au contraire comme son fidèle serviteur et comme son gendre. Mais une défense si juste n'arrêta point la fureur de Saül ; et l'innocence du grand-prêtre n'empêcha pas que ce roi impie n'ordonnât qu'on le fit mourir sur-le-champ, sans respecter sa dignité. Et comme tout le monde eut horreur de mettre la main sur l'oint du Seigneur, Doëg, son accusateur, fut assez hardi pour consommer son crime, en tuant non-seulement le grand-prêtre, mais encore quatre-vingt-cinq prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux. David fut extrêmement affligé de cette nouvelle. Il prit Abiathar, fils d'Achimelec, sous sa protection, et lui promit de ne l'abandonner jamais.

LV. *Admirable générosité de David.*

Saül persécutait David avec tant de violence, que, pour perdre un seul homme, il employait toutes les forces de son royaume. Il vint enfin l'assiéger avec son armée dans le désert de Ziph, et il s'y opiniâtra à le vouloir prendre, à quelque prix que ce fût. Lorsqu'il passait la nuit avec toute son armée autour de ce désert, David, par un courage qui lui était inspiré de Dieu, vint seul avec Abisaï le trouver la nuit dans sa tente. Il vit que non-seulement Saül, mais Abner, son capitaine de gardes, et tous ses officiers, étaient dans un profond sommeil, comme n'ayant à poursuivre qu'un ennemi dont ils n'avaient rien à craindre. Abisaï représenta alors à David que Dieu livrait lui-même son ennemi entre ses mains, et l'excita à le tuer, pour se délivrer en un moment de sa persécution. Mais David respectant en son ennemi l'onction sainte dont il avait été sacré roi, refusa de mettre la main sur lui, et ne voulut pas permettre à Abisaï de le faire. Il se contenta d'emporter la lance et la coupe de Saül ; et lorsqu'il se fut retiré, il appela de loin Abner pour le réveiller ; il lui reprocha la négligence avec laquelle il gardait son prince, et lui demanda où étaient la lance et la coupe de Saül. Saül se revejlla à ce bruit, et entendant la voix de David, il lui témoigna quelque bonté, et parut touché de sa générosité. David lui demanda humblement pourquoi il persécutait avec tant d'animosité un de ses serviteurs, qui, n'était que comme un chien mort auprès de lui. Il lui représenta l'innocence de toute sa vie, et finit en disant, que, si c'était le Seigneur qui irritait son roi contre lui, il priait Dieu d'agréer son sacrifice ; mais que, si c'étaient les hommes qui l'animaient à la vengeance, ces hommes, quels qu'ils fussent, étaient maudits de Dieu. Saül n'eut rien à répondre à la justice de ses plaintes. Il avoua qu'il avait péché ; il reconnut sa

faute, et il confessa qu'il avait ignoré beaucoup de choses. Il le laissa donc en paix, et David lui renvoya sa lance. Ce qui redoubla la gloire de cette action, c'est que David n'avait pas lieu d'attendre de la part de Saül aucune reconnaissance de la modération dont il avait usé ; il en avait l'expérience dans ce qui était arrivé déjà. Peu auparavant il avait épargné Saül lorsqu'il pouvait le tuer sans risque dans une caverne où ce prince était entré seul, sans savoir que David y était caché avec ses soldats. Il se contenta de couper un peu de la robe de Saül, sans qu'il s'en aperçut. Saül admira cette générosité de David, et ne laissa pas néanmoins de le poursuivre comme auparavant. Cette douceur dans un temps où l'on n'avait pas encore vu celle du Fils de Dieu sur la terre, doit bien confondre les Chrétiens qui ne font point difficulté de pousser aussi loin qu'ils peuvent leur animosité et leur vengeance contre leurs frères, et qui ne veulent rien leur pardonner.

LVI. *Mort de Saül.*

Saül, qui était en guerre avec les Philistins, et qui se voyait prêt à leur livrer bataille, consulta Dieu pour apprendre le succès du combat ; mais il n'en reçut aucune réponse. Alors il se livra à son désespoir, et il voulut apprendre du démon ce qu'il ne pouvait obtenir du Ciel. Quoiqu'il eût fait des arrêts fort sévères contre les magiciens et les devins, il ne laissa pas d'en chercher pour les consulter. Il se déguisa, et étant entré chez une femme qui se mêlait de ces abominables sciences, il lui demanda qu'elle lui fît paraître le prophète Samuel, qui alors était mort depuis long-temps. Dieu, pour punir la curiosité impie de ce prince, permit que ce prophète, ou peut-être un fantôme sous la figure de Samuel, apparût, et lui dit d'une voix menaçante : *Pourquoi m'interrogez-vous, puisque le*

Seigneur vous a déjà abandonné pour passer à celui qui doit régner à votre place? Dieu va faire fondre sur vous tous les maux dont il vous a menacé. Il donnera votre royaume à David: il va vous livrer aux Philistins; et demain vous et vos enfans serez avec moi. Samuel disparut à cette parole: et Saül, saisi d'effroi, tomba par terre. Comme on le relevait, et qu'on le pressait de prendre de la nourriture, il n'en voulut point, quoiqu'il fût dans une extrême faiblesse. Le lendemain la prédiction s'accomplit à la lettre: les troupes de Saül furent taillées en pièces; ses enfans furent tués; il fut lui-même blessé, et sa blessure, jointe au désespoir qui le possédait, le porta à prier son écuyer de le tuer. Cet officier le lui ayant refusé, il s'enfonça lui-même la pointe de son épée dans l'estomac, et se laissa tomber dessus. Telle fut la fin de ce prince réprouvé, et la punition de sa désobéissance et de son impiété. Après avoir épargné Amalée par une compassion indiscrète, après avoir massacré les prêtres et persécuté David, il tomba dans le dernier crime en se tuant lui-même par désespoir: crime qu'il eût évité, s'il eût persévéré dans l'humilité si estimable qu'il fit paraître d'abord dans son exaltation.

LVII. *David punit les meurtriers de Saül.*

La joie que les Philistins eurent de la mort de Saül fut si grande, qu'ils firent porter sa tête dans toutes leurs villes, et l'offrirent ensuite avec ses armes dans le temple de leur idole. Ils ne firent en cela ce que fait le commun des hommes, qui se réjouissent toujours de la mort de leurs ennemis. Mais David, qui suivait des maximes plus saintes, eût bien d'autres sentimens; et, fermant les yeux aux biens qu'il allait recevoir par cette mort, et aux maux qu'elle lui épargnait, il pleura d'une douleur sincère Saül et Jonathas, et composa un canti-

que funèbre a leur honneur. Il témoigna depuis une reconnaissance particulière aux peuples de Jab Galaad, qui avaient rendu aux corps de Saül et de ses enfans les derniers honneurs; et qui avaient accompagné leurs funérailles de jeûnes et de larmes. Mais le respect qu'il avait pour ce prince, même après sa mort, parut dans la manière dont il la vengea. Un Amalécite étant venu trouver David dans Sicelog, David lui demanda des nouvelles du combat, et principalement de Saül et de Jonathas. Cet Amalécite lui dit que Saül était mort; et pour lui en donner des preuves, il ajouta, que, s'étant trouvé par hazard sur la montagne de Gelboé, il avait vu Saül appuyé sur la pointe de son épee afin de s'en percer; et que les Philistins étant près de fondre sur lui. Saül l'avait appelé, et l'avait prié de le faire promptement mourir, ce qu'il avait fait; et qu'après la mort de ce prince il avait pris son diadème qu'il apportait à David. David, qui dans la douleur sensible où il se trouvait, était bien eloigné de se tenir obligé à un homme qui lui apportait cette nouvelle, et qui disait avoir contribué à cette mort, déchira ses vêtemens, demanda à cet Amalécite comment il avait été assez hardi pour mettre la main sur l'oint du Seigneur; et à l'heure même, il commanda à un de ses serviteurs de le tuer; laissant un grand exemple, par cette conduite, de ne se réjouir jamais de la mort de ses ennemis, ni du mal, quoique juste qui leur arrive. Après la mort de ce prince, David ayant consulté Dieu, retourna dans la Judée, ou la tribu de Juda la sacra pour être son roi, ayant alors atteint l'âge de trente ans. Cinq ans après, Isboseth, fils de Saül, ayant été assassiné en dormant, par deux scélérats qui apportèrent sa tête à David, ce prince ne témoigna pas la moindre joie d'une mort qui lui allait donner un royaume paisible sur les douze tribus d'Israël; et ayant fait le même traitement à

ces deux meurtriers qu'à l'Amalécite qui s'était vanté d'avoir tué le roi Saül, il fit voir, par ce double exemple de générosité et de douceur, qu'il aimait sincèrement ses ennemis.

LVIII. *Oza frappé de mort.*

Aussitôt après la mort d'Isboseth, fils de Saül, toutes les tribus d'Israël vinrent se soumettre à David, qui reconnaissant que c'était alors que Dieu voulait l'établir dans le royaume qu'il lui avait donné dès le vivant de Saül, fit aussitôt la guerre aux ennemis du peuple de Dieu. Il alla attaquer Jérusalem, qui était encore soumise aux Jébuséens. Il les défit malgré la manière outrageuse dont ils le traitèrent d'abord, dans la croyance qu'ils avaient d'être invincibles. Dès que David fut maître de Jérusalem, et que les choses furent un peu tranquilles, il témoigna sa piété envers le tabernacle et l'arche sainte, que Saül avait négligés pendant tout son règne. Ce misérable prince n'avait marqué aucune attention pour l'arche du Seigneur, qui était toujours demeurée chez Abinadab depuis que les Philistins la renvoyèrent, soixante et dix ans auparavant. David, bien loin d'imiter cette criminelle indifférence, lui fit préparer chez lui une tente magnifique, et assembla de ses sujets jusqu'au nombre de trente mille, pour la transporter à Jérusalem. Cette cérémonie fut accompagnée de toute la magnificence que la piété de ce saint roi lui put inspirer. Il jouait lui-même de la harpe dans la marche, et une infinité d'autre personnes faisaient retentir toutes sortes d'instrumens. Lorsque cette pompe remplissait tout le peuple de joie, un accident imprévu changea tout d'un coup cette joie en tristesse, et jeta l'épouvante dans tous les esprits. Oza, fils d'Abinadab, qui conduisait le chariot où lon avait posé l'arche, voyant que les bœufs qui traînaient ce chariot regimbaient, et

que l'arche était en danger de tomber, y porta aussitôt la main pour la soutenir : mais Dieu, irrité de la témérité de cet homme, qui avait osé toucher l'arche, quoiqu'il ne fût pas de la race sacerdotale, le fit mourir sur l'heure même. Tous ceux qui furent témoins de ce châtiment, en furent saisis de crainte ; et David lui-même, étant pénétré de frayeur, changea aussitôt le dessein qu'il avait fait de mener l'arche chez lui.

Trois mois s'étant passés depuis la mort d'Oza, et la crainte de David s'étant dissipée en voyant la prospérité dont Dieu avait comblé la maison d'Obédédom, où l'arche était on dépôt, il se résolut une seconde fois de la faire venir à Jérusalem. L'harmonie des chants de musique et des instrumens de toutes sortes y fut ordonnée avec un soin extraordinaire. De six pas en six pas on immolait un bœuf et un bélier. On fit entrer ainsi en triomphe l'arche sainte dans Jérusalem, et on l'alla porter, au travers d'une foule prodigieuse, dans le lieu que David lui avait fait préparer. Ce prince ayant paru en cette occasion dansant devant l'arche, vêtu d'un éphod de lin, et sans sa robe royale, Michol, sa femme, qui regardait cette pompe des fenêtres du palais, le méprisa dans son cœur, et lui en fit même des railleries : mais David répondit à Michol : *Dieu m'a tiré des derniers de son peuple, et m'a préféré à votre père ; c'est par lui seul que je me vois aujourd'hui établi paisiblement sur tout Israël : c'est pourquoi je m'humilierai de plus en plus en sa présence ; je serai toujours petit et méprisable à mes yeux, et je ferai gloire de ces abaissemens.*

LIX. *Crimes de David.*

David ayant envoyé une armée contre les Ammonites, au lieu d'aller lui-même à la guerre, suivant sa coutume, demeura en repos dans Jérusalem. Un jour qu'il se promenait

sur la terrasse de son palais, ayant vu dans une maison voisine une femme qui était fort belle, il se laissa aller à un mauvais désir. Il s'informa qui elle était; on lui dit que c'était Bethsabée, femme d'Urie. Il la fit venir chez lui, et il commit un crime avec elle. Ce premier fut suivi d'un autre : car ayant appris que cette femme était devenue enceinte, et voulant, à quelque prix que ce fût, cacher son état à son mari, il prit une résolution bien opposée à toute la douceur qui jusques-là lui avait été si naturelle. Il donna ordre à Joab, son général d'armée, qui assiégeait une ville, d'exposer Urie dans l'endroit qu'il jugerait le plus dangereux, et de l'y abandonner avec tous ceux qui l'auraient accompagné. Joab obéit; et ayant laissé périr Urie dans une rude attaque où il ne lui donna point de secours, il en envoya aussitôt la nouvelle à David, qui épousa peu de temps après Bethsabée. Les chûtes des saints doivent nous faire trembler, nous qui sommes si faibles. Aussi l'Ecriture les propose, non pour excuser ceux qui suivent ces grands hommes dans leurs péchés, mais pour tenir tous les justes dans une humilité salutaire, et pour leur apprendre à éviter les occasions du péché : car si David ne fût pas resté dans l'oisiveté s'il n'eût pas jeté des regards de curiosité sur cette femme, il eût évité le crime où il tomba.

LX. *Pénitence de David.*

David ayant commis deux crimes si énormes, fit voir, par le peu de soin qu'il eut de se relever de cette chute, les profondes ténèbres que le péché jette dans l'âme de ceux même qui sont les plus éclairés. Il croupit en paix pendant un an entier dans un si grand désordre, si la paix néanmoins peut être dans un cœur si coupable. Mais lorsqu'il était dans cet oubli de Dieu et de lui-même, Dieu eut pitié de lui, et lui envoya Nathan son

propnète, pour lui ouvrir les yeux, et pour lui faire sentir sa plaie. Ce saint prophète ayant reçu de Dieu une commission si délicate, fit voir, par la manière adroite dont il lui parla d'abord, avec quelle sagesse on doit reprendre les personnes qui sont dans un rang élevé, sans les rebuter par des paroles trop sévères et trop aigres. Nathan usa de la parabole d'un homme qui, ayant beaucoup de brebis, en ôta une à un pauvre qui n'avait que celle-là, et qu'il aimait uniquement. Ce prince, qui n'était pas encore aveugle dans ce qui ne le regardait pas, prononça la sentence contre cet homme et contre son injustice. Alors le prophète, n'usant plus de déguisement, lui dit avec gravité digne de celui dont il était le ministre, que c'était lui-même qui était cet homme. Il lui représenta les biens que Dieu lui avait faits, et les maux dont il l'avait délivré : il lui fit voir quel outrage il faisait a Dieu, en payant tant de grâces d'une si énorme ingratitude. David alors rentra en lui-même: il ne s'irrita point contre la vérité, lors même qu'elle le condamnait ; il ne s'aigrit point contre le prophète qui la lui représentait sans le flatter ; il ne lui demanda pas qui il était, pour oser ainsi reprendre son maître et pour critiquer sa conduite ; il oublia en ce moment qu'il était roi, pour se souvenir seulement qu'il était pécheur. La parole qu'il prononça, *j'ai péché contre le Seigneur*, fut une parole de pénitence, plus sincère qu'elle n'avait été en Saül, et qu'elle n'est aujourd'hui en plusieurs Chrétiens. Il accepta avec une humble soumission tous les maux que Nathan lui prédit devoir arriver sur sa propre famille, en punition de son crime, et il regarda cette longue suite de malheurs qu'on lui annonçait, comme un moyen favorable de satisfaire a Dieu et d'appaiser sa colère. En voyant avec un regret et une douleur amère dans quel état il était tombé, il ne se désespéra point comme remarque St. Chrysostôme, qui ad-

mire en cela le courage de ce prince et sa confiance en Dieu; mais dès qu'il reconnut sa faute, il travailla, sans s'inquiéter, à la réparer par une pénitence qui dura autant que sa vie, et qui doit servir de modèle à ceux qui l'ont imité dans ses égaremens.

LXI. *Révolte d'Absalon.*

Dieu ayant fait rentrer David en lui-même par les avertissemens de Nathan, lui fit bien voir, par la manière dont il le traita ensuite que la plus grande grâce qu'il puisse faire aux pécheurs c'est de ne les point épargner en cette vie : car premièrement il frappa de mort l'enfant qui était né de l'adultère, sans que les larmes ni les pleurs de David pussent changer l'arrêt de Dieu. Ensuite son fils Amnon déshonora par violence Thamar sa sœur. Absalom, fils aîné de David, irrité de l'outrage fait à sa sœur, résolut de tuer Amnon son frère : il prit pour cela l'occasion d'un festin qu'il fit à tous ses frères en un jour de réjouissance, au milieu duquel il le fit assassiner. S'étant ensuite réfugié dans un pays étranger, il usa de tant d'adresse, qu'au bout de trois ans David lui permit de retourner dans sa maison, et deux ans après, de revenir à la cour. Mais dès que ce fils ingrat se vit bien avec son père, il commença d'entreprendre contre son royaume et contre sa vie. Il gagna d'abord l'affection du peuple ; et se rendant populaire avec tous ceux qui venaient devant David pour terminer leurs différens, il leur faisait entendre que, s'il était roi, il saurait bien mieux leur rendre justice. Ayant donc ainsi travaillé durant quatre ans à attirer beaucoup de monde dans son parti, il demanda à David la permission d'aller à Hébron, sous prétexte d'un vœu qu'il avait fait pendant son exil. Lorsqu'il y fut arrivé, il se fit aussitôt déclarer roi. Quand David le sut, il se vit obligé, à l'âge

de plus de soixante ans, de sortir à pied de Jérusalem ; il passa le torrent de Cédron, et monta nu pieds et en pleurant, la Montagne des Oliviers, accompagné de quelques gens de guerre et d'une troupe de peuple qui le suivait aussi en pleurant. Il souffrit dans cet état, avec une humilité admirable, les insultes d'un homme du peuple nommé Sémeï, qui le maudissait et qui lui jetait des pierres ; et en considérant cette revolte de son sujet comme l'image de sa révolte contre Dieu, il la regarda comme un effet de la justice de Dieu sur lui ; et dit à celui qui voulait tuer ce malheureux : *Laissez-le en paix ; c'est Dieu qui l'a chargé de me dire ces injures, pour punir mes péchés.* Cependant Absalon étant entré en triomphe dans Jérusalem, commença par violer les femmes de son père. Dieu permit que David reçut cet outrage, pour le punir de celui qu'il avait fait à Urie, par son adultère ; et ce prince pénitent reconnut par sa propre expérience, que quiconque se soulève contre Dieu mérite que toutes les créatures se soulèvent aussi contre lui, pour venger Dieu de l'injure qu'on lui a faite. Ainsi, il vit sa faute punie par le désorde de toute sa famille, par l'outrage de Thamar, par le mort d'Amnon, par l'attentat d'Absalon contre lui-même, par les insultes d'un homme insolent, et enfin par le péril d'une mort toujours présente, qu'il n'évita que par une fuite honteuse, accompagnée de tant d'extrémités, qu'il n'y avait que la vue de Dieu, et l'espérance de le pouvoir appaiser par tous ces maux, qui le pussent soutenir dans une état si déplorable. Cet exemple nous fait bien voir la vérité de cette parole de St. Augustin, que si nous voulons nous réconcilier avec Dieu, nous devons nous punir nous-mêmes, et recevoir volontairement tous les maux qu'il lui plaît de nous envoyer ; parce que, tôt ou tard, ou en ce monde ou en l'autre, le péché ne peut demeurer impuni ; et qu'il faut qu'en quelque manière que ce soit, la mesure de la justice de Dieu soit remplie.

LXII. *Mort d'Absalon.*

Absalon étant maître de Jérusalem, délibéra des moyens de perdre le roi. Il fit assembler son conseil. Architophel, qui en était le plus habile, fut d'avis de poursuivre promptement David, pendant que ses troupes étaient en désordre: mais Dieu ruina heureusement ce conseil par le moyen de Chusaï, qui en détourna Absalon ; ce qui irrita de telle sorte le superbe Architophel, qu'il alla chez lui aussitôt et se pendit. Chusaï fit promptement avertir en secret David de passer le Jourdain, et qu'on était prêt à le poursuivre. David le fit, rassembla tout ce qu'il avait de monde, et se prépara à une bataille. Il voulut y aller en personne ; mais on le retint ; et, en se retirant, il commanda expressément à Joab et aux autres officiers, en présence de toute l'armée, qu'on épargnât Absalon son fils. Les deux armées étant aux mains, celle d'Absalon, quoiqu'incomparablement plus nombreuse, fut battue. Il s'en fit un grand carnage, et vingt mille de ses gens demeurèrent sur la place. Absalon lui-même chercha son salut dans la fuite ; mais lorsque sa mule passait sous un chêne fort touffu, ses cheveux, qui étaient extraordinairement grands, s'embarrassèrent dans les branches de cet arbre ; et la mule continuant toujours de courir, il demeura suspendu par les cheveux sans pouvoir se dégager. On vint en donner avis à Joab, qui se fâcha qu'on ne l'eût pas tué, et qu'on se fût arrêté à l'ordre que David avait donné de l'épargner ; et ne trouvant personne assez hardi pour porter la main sur le fils du roi, lui-même se fit mener où il était, lui perça le cœur de trois dards, et fit sonner aussitôt la retraite, afin de terminer le combat, et d'épargner le reste du peuple. Cette nouvelle fut aussitôt porté à David, qui n'était en peine que de son fils Absalon. Dès qu'il sut sa mort, il se livra à toute sa douleur, et il s'écria : *O mon*

fils ! qui me donnera d'être mort pour vous ? Cette bonté de David pour son fils rébelle, est une image de celle de Dieu pour nous, quoique nous l'offensions sans cesse : et ce que David désirait, Jésus l'a souffert réellement, puisqu'il a donné sa vie pour le salut de ceux qui lui sont rebelles, et qui souvent ne veulent pas profiter de sa rédemption, et méprisent sa bonté qui les appelle à la pénitence.

LXIII. *Fléau de la peste.*

A peine David respirait des troubles que Dieu avait permis qui fussent excités dans sa maison et dans son royaume, pour le punir du péché qu'il avait commis, que la paix qu'il commençait à goûter, fut cause encore qu'il retomba dans un autre péché, et qu'il fit voir par son exemple, que l'homme, quelque juste ou quelque pénitent qu'il soit, est toujours homme, et qu'il est exposé à des tentations et à des chûtes toujours nouvelles. Une passion impure l'emporta la première fois ; mais il se laissa séduire, en cette occasion-ci, par la vanité, qui est toujours à craindre aux plus parfaits. Il voulut, par un mouvement d'orgueil, faire le dénombrement de tout son peuple. Ses serviteurs s'y opposèrent d'abord, et lui dirent qu'il suffisait de prier Dieu de l'augmenter de plus en plus, sans se mettre en peine de savoir quel en était le nombre. Mais le roi le leur ayant commandé absolument, ils furent dix mois à parcourir tout le pays, et trouvèrent dans Israël huit cent mille hommes portant les armes, et cinq cent mille hommes dans la seule tribu de Juda. David reconnut enfin cette faute, et il n'eut pas besoin, ici comme la première fois, qu'un prophète lui vint ouvrir les yeux : il confessa lui-même son péché, et conjura Dieu de le lui pardonner encore. Lorsqu'il était dans une humiliation profonde, Dieu lui envoya son prophète Gad, pour lui donner

à choisir lui-même laquelle de ces trois punitions il aimait le mieux, ou une famine de sept ans, ou une guerre de trois mois, ou une peste de trois jours. David dans un choix si affligeant, se détermina à la peste ; parce que, dit-il, je ne souffrirai en ma personne ni de la guerre ni de la famine, mon peuple seul en portera le poids au lieu que la peste peut me frapper comme le moindre de mes sujets. La peste, dans trois jours marqués, emporta soixante-dix mille hommes. Ce Prince, se regardant comme la cause des maux que souffrait son peuple, jeta vers Dieu ces soupirs ardens : *C'est moi*, dit-il, *qui ai péché seul : tournez votre fureur, Seigneur, contre moi et contre toute ma famille, et épargnez ce peuple qui est innocent.* Dieu enfin s'appaisa, et fit cesser la plaie.

LXIV. *Salomon est déclaré roi.*

La fin de la vie de David approchant, sa vieillesse donna lieu à ses enfans de se brouiller, par le désir qu'ils avaient de s'emparer de son royaume, après sa mort. Mais lorsque tout le monde était en suspens pour savoir qui il nommerait pour son successeur, Adonias, l'aîné de tous ses enfans, ne put attendre la mort de son père ; et dans l'impatience de régner, il fit un festin magnifique, où il invita tous les grands, qu'il avait insensiblement gagnés, afin qu'au milieu du festin ils le déclarassent roi. Mais le prophète Nathan, instruit de ce qui se passait, et sachant d'ailleurs que Dieu avait résolu de faire régner Salomon après David, vint trouver Bethsabée, pour la porter à aller parler au roi, afin de l'informer de l'entreprise d'Adonias, et de le faire souvenir de la promesse qu'il avait fait de laisser son royaume à Salomon. Nathan entra lorsque Bethsabée parlait encore à David, et lui demanda si c'était par son ordre qu'on déclarait Adonias roi. David ne différa pas davantage ; il or-

donna sur l'heure qu'on allât sacrer Salomon, et qu'on le fît asseoir sur son trône. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue de tous côtés, intimida de telle sorte tous ceux qui étaient avec Adonias, que leur assemblée fut dissipée, et qu'Adonias lui-même ne chercha plus qu'à sauver sa vie, en se réfugiant près de l'autel dans le temple : mais Salomon promit de ne lui faire aucun mal, pourvu qu'il demeurât tranquille. Six mois après, David mourut saintement, après avoir donné à Salomon les avis qu'il croyait nécessaires, et les ordres qu'il devait exécuter. Salomon étant établi dans son royaume, Dieu lui apparut en songe. Il lui témoigna qu'il l'aimait à cause de David son père, et il lui offrit de lui donner tout ce qu'il lui demanderait. Ce prince considérant qu'il était roi d'un grand peuple, que cette dignité devait être soutenue par une grande prudence, et que plus elle l'élevait, plus elle l'exposait à de grands périls, crut que ce qui lui était le plus nécessaire, c'était la sagesse pour bien gouverner ses états. Dieu fut touché de ce choix ; il lui promit de faire qu'il n'y aurait eu, ni avant, ni après lui, personne qui l'égalât en sagesse : et pour lui faire voir combien il agréait qu'il eut préféré la sagesse aux autres biens, il promit de les lui donner comme par surcroit, et de le rendre le plus riche et le plus magnifique roi de tous ceux qui l'avaient précédé, et de ceux qui le devaient suivre. C'est ainsi que, selon la parole de Jésus-Christ, *celui qui cherche premièrement le royaume de Dieu et sa justice*, obtient souvent encore de la libéralité de Dieu les avantages temporels qu'il avait négligés pour lui plaire.

LXV. *Jugement de Salomon.*

Salomon ayant reçu de Dieu le don de la sagesse, il se présenta bientôt une occasion qui la fit paraître dans tout son

éclat. Deux femmes de mauvaise vie le vinrent trouver, pour le prier de juger leur différend. L'une des deux lui dit, que, lorsqu'elles demeuraient toutes seules dans une même maison, elle y accoucha d'un fils ; que, trois jours après, l'autre accoucha aussi d'un fils, qu'elle étouffa en dormant ; et que, s'étant levée doucement, elle lui avait pris le sien, lorsqu'elle dormait, et avait mis son enfant mort en sa place ; que, le matin, s'étant levée pour donner à téter à son fils, et le trouvant mort, elle le regarda attentivement, et reconnut que ce n'était point le sien. L'autre femme niait fortement ce que la première avait dit ; et soutenait que c'était son enfant qui était vivant, et que celui qui était mort, était à celle qui lui disputait maintenant le sien. Une affaire si embrouillée, sans preuves, sans témoins, eut besoin d'un roi aussi éclairé qu'était Salomon. Il se fit apporter une épée, ét prononça cet arrêt, qui parut d'abord bien étrange : *L'une dit, Cet enfant qui vit est à moi ; et l'autre soutient qu'il est à elle ; qu'on le divise en deux, et que chacune en ait la moitié.* La fausse mère consentit d'abord à ce jugement ; mais la véritable mère sentant toutes ses entrailles émues, conjura le roi de le donner plutôt tout entier à celle qui le lui voulait ravir. Ce fut alors qu'on reconnut qu'elle était la vraie mère ; et on admira l'adresse dont Salomon s'était servi pour la découvrir.

LXVI. *Temple de Salomon.*

Le règne de Salomon fut un règne de paix et de toutes sortes de biens. Les richesses infinies du prince se répandaient sur les sujets, qui vivaient paisiblement, comme dit l'Ecriture, chacun à l'ombre de son figuier et de sa vigne. La paix, dont on jouissait alors, fit mériter à Salomon le nom de prince pacifique. Cette paix lui était nécessaire pour exécuter le dessein de bâtir

le temple dont Dieu avait inspiré le projet à David, et qu'il n'avait pu exécuter à cause de ses guerres continuelles. Ce jeune prince appliqua tous ses soins à faire réussir cette entreprise. Il destina trois mille six cents hommes pour veiller sur les ouvriers; quatre-vingt mille hommes pour couper et travailler les pierres dans les montagnes; et soixante-dix mille hommes pour porter sur leurs épaules ce qu'il y avait à porter. Il bâtit un temple où Dieu semblait prendre plaisir de faire voir jusqu'où pouvait aller la magnificence des hommes. Ce temple fut commencé la quatrième année du règne de Salomon, quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Egypte, et il fut achevé au commencement de l'année du monde trois mille, justement mille ans avant la naissance du Messie, dont il était la figure. Ainsi Salomon, qui n'avait guère que vingt ans quand il commença cet ouvrage, eut le bonheur d'achever en peu d'années le plus superbe édifice qui eût été vû jusqu'alors. Mais après avoir consacré à Dieu un temple de pierre en sa jeunesse, il profana honteusement en sa vieillesse, comme nous le verrons dans la suite, le temple de son propre corps; et il apprit par son exemple à ceux qui, comme lui, font des présens à Dieu ou à son Eglise, de ne pas s'appuyer sur ces dons, quelque éclatans qu'ils soient aux yeux des hommes; mais de se souvenir que Dieu demande principalement de nous nos cœurs et non pas nos biens; et que sans que le sacrifice de notre volonté sous le joug de sa loi, les dons les plus riches ne nous rendront pas agréables à ses yeux.

LXVII. *Dédicace du temple.*

Lorsque Salomon eut achevé tout l'édifice du temple et ce qui était nécessaire pour le culte des sacrifices, il pensa à le dédier, et à y transporter l'a[illegible]e du lieu où David l'avait fait

mettre. Pour rendre cette cérémonie plus auguste, il assembla tout le peuple, qui vint en foule à cette translation. Salomon marchait lui-même devant l'arche, qui était portée par des prêtres, et il offrit des sacrifices sans nombre. Lorsqu'ils furent arrivés au temple, les prêtres portèrent l'arche dans le lieu le plus intérieur du sanctuaire ; et dès qu'ils en furent sortis, une nuée remplit ausitôt le temple ; en sorte que les prêtres ne pouvaient s'y tenir, ni faire ce qui était de leur charge. Ce prince ravi de joie de ce que Dieu témoignait par cette marque extérieure agréer le lieu qu'il lui avait préparé, se mit à genoux devant l'autel, et élevant les mains, il s'écria. *Est-il donc possible que Dieu veuille habiter sur la terre ! Si le ciel et la terre ne le peuvent contenir, combien moins le pourra cette maison que j'ai bâtie !* Il pria Dieu ensuite de verser ses bénédictions sur son peuple, d'écouter favorablement ceux qui viendraient prier dans ce temple, de faire miséricorde à ceux qui y auraient recours, d'arrêter en leur faveur les fléaux de sa justice que les péchés des hommes auraient attirés sur la terre, et de faire sentir sa protection à tous ceux qui l'invoqueraient avec des sentimens de pénitence. Cette cérémonie dura quinze jours, parce qu'elle se trouva jointe à la fête des tabernacles, qui ajouta encore huit jours aux jours de la dédicace ; après lesquels Salomon renvoya tout le peuple, ayant immolé dans cette solennité jusqu'à vingt deux mille bœufs et six-vingt mille brebis. Les saints Pères remarquent que ce qui fit alors Salomon pour le temple qu'il avait bâti, devrait inspirer un profond respect a tous les Chrétiens lorsqu'ils entrent dans les églises, puisque l'on y possède aujourd'hui la vérité, dont les Juifs n'avaient autrefois que l'ombre dans ce temple si superbe et que quand on ouvrirait les cieux et le ciel des cieux, comme dit St. Chrysostome, on n'y trouverait rien de plus grand ni de plus saint que ce qui repose sur nos autels.

LXVIII. *La reine de Saba.*

Après que Salomon eut bâtit à Dieu un temple si magnifique, il se bâtit pour lui-même un palais qui dura quatorze ans à faire, où l'or brillait de toute part, et où la magnificence des colonnes et des sculptures attirait les yeux de tout le monde. Tant d'ouvrages si admirables répandirent sa renommée dans toute la terre, et on courait en foule de tous côtés pour voir un prince que l'on regardait comme le merveille de son siècle. Celle qui témoigna le plus de désir de le voir, fut la reine de Saba, qui vint du fond du Midi pour reconnaître si tout ce que l'on disait de ce prince était véritable. Elle vint dans un appareil magnifique, et elle apporta à Salomon de riches présens. Mais après qu'elle eut considéré la magnificence de ce roi, la sagesse de ses discours, sa pénétration dans les choses les plus cachées, l'ordre de sa maison, et le nombre de ses officiers, elle lui dit avec une profonde admiration : *Je reconnais maintenant que tout ce que l'on m'a dit de vous et de votre sagesse est véritable. Je ne pouvais croire tout ce que j'en apprenais, et je voulais en être éclaircie de mes propres yeux ; mais ce que je vois passe de beaucoup tout ce qu'on m'a dit.* Cette reine se retira comblée de joie de tout ce qu'elle avait vu et de tout ce qu'elle avait ouï ; et Salomon lui donna des présens beaucoup plus précieux que ceux qu'elle lui avait offerts. Nous devons craindre que cette princesse ne nous condamne au jour du jugement : car au lieu qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, les Chrétiens au contraire négligent souvent de venir adorer Jésus-Christ dans l'église, et d'y entendre sa parole. Salomon n'était cependant qu'un pur homme, et Jésus-Christ est notre Dieu et notre Sauveur.

LXIX. *Chûte de Salomon.*

Après que Salomon eut fait des choses si admirables dans le commencement de sa vie, il termina tant de belles actions par une fin honteuse : ce qui fait voir que l'homme ne doit jamais s'appuyer sur lui-même; et que plus il est élevé, plus il doit craindre sa propre faiblesse. Car l'amour des femmes corrompit son cœur, et l'engagea ensuite dans l'dolâtrie. La complaisance qu'il eut pour ces femmes qu'il avait prises de l'Egypte et du pays des Ammonites et des Moabites, le porta à bâtir des temples à la déesse des Sidoniens, à l'idole des Ammonites, et à d'autres abominations semblables. Ce crime si énorme irrita Dieu contre Salomon. Il lui apparut, non plus comme il avait fait autrefois pour approuver sa conduite ou pour lui promettre des biens, mais pour lui témoigner sa juste indignation de ce qu'il avait si mal gardé son alliance, et si honteusement violé sa loi. Il lui prédit qu'il allait diviser son royaume, et qu'il le donnerait à son serviteur ; que néanmoins, en considération de David son père, il n'exécuterait cet arrêt qu'après sa mort, et qu'il conserverait une tribu à son fils. Salomon régna paisiblement durant quarante ans, et il mourut âgé d'environ soixante. Il est étrange qu'ayant été si favorisé de Dieu, on soit dans l'incertitude s'il est mort dans son péché, ou s'il est mort pénitent. Son péché est certain, mais sa conversion est incertaine. Cet exemple nous doit inspirer un souverain mépris des biens du monde, qui ne peuvent nous rendre heureux, et qui ne servent souvent qu'à perdre ceux qui les possèdent.

LXX. *Indiscrétion de Roboam.*

Lorsque Salomon fut mort, et que son fils Roboam se fut assis sur le trône, ses sujets, et Jéroboam à leur tête, vinrent le trouver pour le supplier très-humblement de les décharger

d'une partie des impôts excessifs que Salomon, dans sa vieillesse avait levés sur eux. Ce prince demanda trois jours pour en délibérer. Il consulta d'abord les vieillards dont son père suivait les avis, qui lui conseillèrent tous de traiter doucement ses sujets, et de leur rendre une réponse favorable, afin de gagner les esprits dans le commencement de son règne, et de se faire aimer du peuple qu'il devait gouverner. Mais ce jeune prince, quittant le conseil des vieillards, alla consulter les jeunes gens avec lesquels il avait été nourri, qui lui conseillèrent de répondre durement à ces députés, et de les menacer qu'il les traiterait à l'avenir encore plus sévèrement que son père n'avait fait. Roboam suivit le conseil de ces jeunes gens. Tout le peuple aussitôt se révolta contre ce prince, et protesta qu'il ne lui obéirait jamais. Roboam, pour appaiser ce tumulte, envoya un de ses principaux officiers, mais il fut lapidé par le peuple en fureur, et le roi lui-même chercha son salut dans sa fuite. Tout Israël donc, c'est-à-dire, dix tribus se séparèrent de Roboam, et prirent Jéroboam pour être leur roi. Roboam se préparait à les combattre avec une armée de cent-quatre-vingt-mille hommes choisis, qu'il avait levés de la seule tribu de Juda, que Dieu tint toujours fidèlement attachée à son service, en considération de David, qu'il avait aimé : mais un homme de Dieu, nommé Séméias, lui vint ordonner de la part du Seigneur de ne rien faire, et de n'aller point combattre contre Jéroboam, parce que ce trouble était arrivé par son ordre, et selon qu'il l'avait prédit. Ce fut ainsi que commença cette longue division des rois de Juda et d'Israël, qui a duré jusqu'à la captivité de Babylone.

LXXI. *Jéroboam engage le peuple dans l'Idolâtrie.*

Jéroboam se voyant maître de dix tribus d'Israël, se persuada que si ce peuple allait à son ordinaire à Jérusalem pour

y offrir les sacrifices à Dieu, il rentrerait peu-à-peu dans l'obéissance de Roboam. Ainsi, il fit faire deux veaux d'or, dont il mit l'un à Béthel, et l'autre à Dan, deux villes de son royaume ; et dit ensuite au peuple, que c'étaient là les dieux qui l'avaient tiré de l'Egypte, et qu'il les devait adorer. Il leur dressa des autels avec une grande magnificence, et tacha d'imiter, dans le culte de ces idoles, tout ce qui se faisait à Jérusalem dans le culte du Dieu véritable. Mais, lorsque Jéroboam était lui-même à un de ces autels, qui était à Béthel, Dieu lui envoya un prophète, qui déclara qu'il naîtrait un fils de la race de David, qui se nommerait Josias, qui égorgerait sur cet autel tous les prêtres qui offraient de l'encens à ces idoles; et que pour marque que sa prophétie était vraie, l'autel s'allait fendre en deux à l'heure même ; ce qui arriva. Jéroboam ne put souffrir la liberté toute sainte de ce prophète ; il étendit la main pour ordonner à ses officiers de le prendre ; mais elle se sécha aussitôt, et il ne put la retirer à lui. Ce prince étant humilié par une punition si soudaine, pria le prophète d'obtenir sa guérison de celui qui l'avait envoyé ; et l'usage de la main lui ayant été rendu, il le pria de manger en son logis : le prophète le refusa, et dit que Dieu lui avait défendu de boire et de manger en ce lieu-là.

LXXII. *Elie nourri par une veuve.*

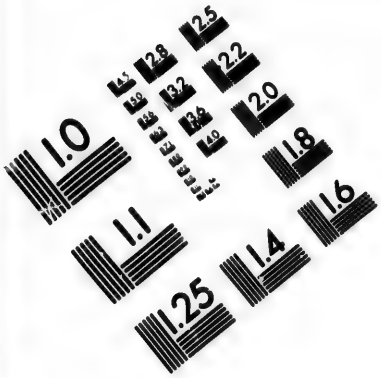
Un des successeurs de Jéroboam dans le royaume d'Israël, fut Achab. Il surpassa en impiété tous les autres rois ses prédécesseurs. Sa malice naturelle s'augmenta encore de beaucoup par les conseils de Jézabel sa femme, qui était fille du roi des Sidoniens. Il porta si loin ses crimes, que Dieu résolut de les punir par des châtimens éclatans. Il commença par une sécheresse de trois ans, qu'il fit prédire à Achab par le prophète

Elie. Ce fut alors que Dieu commença à faire des prodiges en faveur de ce saint prophète. Il eut soin de le nourrir durant cette stérilité, d'une manière miraculeuse : il l'envoya au torrent de Carith, où les corbeaux lui apportaient le soir et le matin du pain et de la viande. Mais la longue sécheresse ayant enfin fait tarir l'eau de ce torrent, Dieu commanda au prophète d'aller en la ville de Sarepta, chez une veuve à laquelle il avait ordonné d'avoir soin de lui. Lorsqu'il approchait de la ville, il vit près des portes cette femme qui ramassait quelques petits morceaux de bois. Il lui demanda à boire ; et comme elle lui allait quérir de l'eau, il la pria aussi de lui apporter un peu de pain : mais cette femme lui répondit qu'elle n'avait plus chez elle qu'un peu de farine avec un petit reste d'huile, et qu'elle venait ramasser deux ou trois petits bâtons pour en faire cuire un pain, le manger avec son enfant, et mourir ensuite. Elie dit à cette femme qu'elle allât lui faire un petit pain de cette farine, et il lui prédit que ni sa farine ni son huile ne diminueraient point jusqu'au jour que Dieu commencerait à répandre la pluie sur la terre. Cette femme charitable obéit au prophète, et sa charité fut récompensée en la manière que le prophète l'avait dit : elle vécut avec son fils, sans autre provision, tant que dura la famine. Mais la mort de ce fils unique changea bientôt son bonheur en désolation. Elle en témoigna sa douleur à Elie, qui eut recours à Dieu, et obtint, par la ferveur de ses prières, la résurrection de cet enfant. Les grâces que Dieu fit à cette veuve nous apprennent que la charité est beaucoup plus utile à ceux qui l'exercent, qu'au prochain même à qui on la fait.

LXXIII. *Sacrifice d'Elie.*

Pendant que le prophète Elie était en assurance chez la veuve de Sarepta, Achab et Jézabel le cherchaient de toutes

parts inutilement pour le faire mourir. Quand Dieu voulut faire cesser la sécheresse, il commanda à Elie de se faire voir à Achab. Dès que ce prince l'aperçut, il lui dit : *C'est donc vous qui troublez tout Israël! Ce n'est pas moi qui trouble Israël*, répondit le prophète, *et c'est vous, ô prince! c'est la maison de votre père, qui avez abandonné Dieu pour sacrifier à Baal. Mais fait assembler*, lui dit-il, *tout Israël et tous les prêtres de Baal.* Achab envoya les ordres aussitôt, et fit rassembler tous les prêtres de l'idole, ave[illegible]out Israël. Alors Elie parlant au roi et au peuple, dit : *J[illegible]and serez-vous partagés? Si le Seigneur est le vrai [illegible]z-le ; et si c'est Baal, suivez-le de même. Je suis s[illegible]re les prophètes de Dieu, et voilà quatre cent cinquante prêtres de Baal. Qu'on nous donne deux bœufs ; qu'ils prennent l'un et moi l'autre ; qu'ils le coupent en pièces, et le mettent sur un autel; j'en ferai autant de mon côté. Nous invoquerons chacun notre Dieu ; et que le Dieu qui exaucera nos prières en faisant descendre le feu du ciel sur le sacrifice, soit reconnu pour le vrai Dieu.* On demeura d'accord de cette proposition. Les prêtres de Baal commencèrent les premiers : et après avoir mis un bœuf sur l'autel, ils invoquèrent leur dieu depuis le matin jusqu'à midi. Mais personne ne leur répondait. Ces faux prophètes se faisant des incisions dans tout le corps, et redoublant leurs cris, ne purent rien obtenir de leur faux dieu. Alors Elie ayant fait dresser un autel de pierre, et l'ayant environné d'un fossé, il mit le bois sur cet autel, et le bœuf qu'il coupa en plusieurs pièces. Il y fit verser quatre grandes cruches d'eau, ce qu'il fit réitérer par trois différentes fois ; en sorte que l'eau découlait de tous côtés, et que le fossé en fut tout rempli. L'heure ordinaire du sacrifice étant venue, il pria Dieu, et le feu du ciel descendit aussitôt, et consuma l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière, jusqu'à



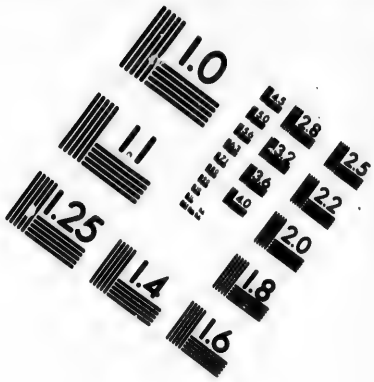
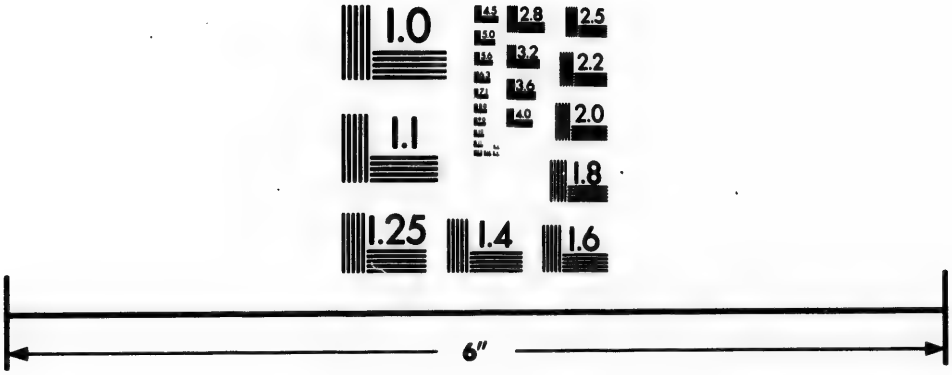
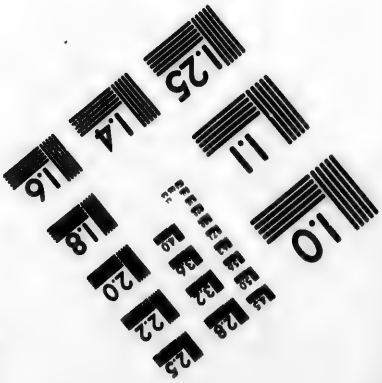


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

l'eau même. Alors tout le peuple se prosterna le visage contre terre, et confessa que le Seigneur était le vrai Dieu. Ce qu'Elie voyant, il leur dit : *Prenez donc tous les prêtres de Baal, mettez-les à mort, qu'il n'en échappe pas un seul.* Cela fut exécuté sur le champ : et tous les faux prophètes ayant été tués, Elie promit de la pluie à Achab. Il monta ensuite sur le mont Carmel, où s'étant mis en prière, le ciel s'obscurcit, et il tomba le même jour une grande quantité de pluie, qui rendit la fertilité à la terre. Ce saint prophète pria, comme nous l'apprend l'apôtre St. Jacques, et pour obtenir la sécheresse, et pour obtenir la pluie. Quoiqu'il ne fût qu'un homme comme nous, sujet aux misères de la vie, le ciel se ferma et s'ouvrit à sa prière : d'où nous devons juger combien la prière d'un homme juste, faite avec humilité et persévérance, a de pouvoir auprès de Dieu.

LXXIV. *Fuite d'Elie.*

Jézabel ayant su ce qu'Elie avait fait à ses faux prophètes, lui envoya dire qu'elle le traiterait comme il avait traité les prophètes de Baal. Ce saint homme pour se mettre à couvert de cette menace, s'enfuit aussitôt dans le désert, où étant accablé d'ennui et de fatigue, il s'endormit. Un ange vint le réveiller, et lui dit : *Levez-vous et mangez.* A son réveil il vit près de lui un pain cuit sous la cendre avec un peu d'eau ; il mangea et but, et se rendormit ensuite. L'ange l'obligea une seconde fois de manger encore, parce qu'il lui restait beaucoup de chemin à faire. Il le fit ; et après avoir mangé, il marcha durant quarante jours et quarante nuits, étant fortifié par ce pain miraculeux, qui a toujours été regardé comme la figure de l'Eucharistie, qui nous soutient par sa force divine durant le voyage de cette vie. Elie étant arrivé à la montagne

d'Oreb, Dieu lui apparut, et lui commanda d'aller à Damas, afin d'y sacrer Hazaël pour roi de Syrie, et Jéhu pour roi d'Israël. Elie donc quittant cette montagne pour obéir aux ordres qu'il avait reçus de Dieu, trouva en son chemin Elisée, qui labourait avec douze charrues, et dont lui-même en conduisait une. Il mit son manteau sur lui, et Elisée aussitôt, poussé de l'esprit de Dieu, quitta son travail et ses biens, et courut après Elie. Il le pria seulement de lui permettre d'aller un moment chez lui pour dire les derniers adieux à son père et à sa mère. Elisée ayant pris congé de ses parens, tua deux bœufs, dont il fit cuire la viande avec du bois de sa charrue, et la distribua libéralement au peuple. Aussitôt il s'en alla, et suivit Elie qu'il servit toujours depuis comme son disciple, et mérita de lui succéder dans le ministère de prophète.

LXXV. *Mort d'Achab.*

Les péchés d'Achab et de Jézabel montaient de jour en jour jusqu'à leur comble : mais ce qui acheva d'en combler la mesure, ce fut le meurtre de l'innocent Naboth. Cet homme possédait paisiblement une vigne qu'il cultivait avec plaisir, comme l'héritage de ses pères. Achab désira de l'avoir pour aggrandir ses jardins ; mais Naboth ne put consentir à quitter cette vigne. Ce refus jeta Achab dans un si grand chagrin, qu'il ne pouvait manger. Jézabel ayant appris de lui-même le sujet de sa tristesse, se railla de sa simplicité. Elle écrivit sur l'heure aux premiers de la ville d'où était Naboth ; elle leur demanda qu'on trouvât deux faux témoins qui déposassent que Naboth avait mal parlé de Dieu et du roi, et que sur l'heure on le fit venir pour le condamner à mort et le lapider. La reine est obéie aussitôt. On trouve deux faux témoins ; Naboth est accusé, condamné et lapidé dans un même jour.

Jézabel en reçoit la nouvelle, et va la porter à Achab comme en triomphe. Achab, guéri de son chagrin, va voir cette vigne: mais le prophète Elie l'y vint trouver, et lui dit ces mots: *Vous avez tué Naboth; vous avez par sa mort possédé sa vigne; mais les chiens lècheront votre sang au lieu même où ils ont léché celui de Naboth, et il mangeront Jézabel.* La guerre qu'Achab entreprit aussitôt après contre la Syrie, servit à exécuter cette prédiction. Ce prince pria Josaphat, roi de Juda, de venir avec lui; mais Josaphat était bien aise que l'on consultât auparavant les prophètes. Achab fit venir quatre cents faux prophètes, qui lui promirent tous la victoire. Josaphat demanda s'il n'y avait point quelque prophète du Seigneur. Achab dit qu'il y en avait un; mais qui le haïssait, parce qu'il ne lui prédisait jamais que du mal. C'était le saint prophète Michée, qu'il fit venir néanmoins à la prière de Josaphat. Michée dit hardiment quel serait le véritable succès de cette guerre, et assura, malgré toutes les promesses de ces faux prophètes, qu'Achab y serait tué. Achab, irrité de cette prédiction, commanda qu'on le gardât en prison, afin qu'il le fit mourir à son retour. Ce prince marcha contre le roi de Syrie; mais pendant le combat, une flèche tirée au hasard le perça dans son chariot, et il mourut de cette blessure dès le soir même. Le sang qui sortait de sa plaie a[illegible]a le chariot; et comme on le lavait dans la piscine de San[illegible], on remarqua que les chiens léchèrent son sang, suivant la prédiction d'Elie, dans le lieu même où avait coulé celui de Naboth. Terrible leçon pour ceux qui usurpent le bien d'autrui, dont Dieu punit l'injustice quelquefois dès cette vie, d'une manière éclatante.

LXXVI. *Elie est enlevé au ciel.*

Achab étant mort, il laissa le royaume à son fils Ochosias, qui marcha sur les traces de son père et de sa mère Jézabel:

mais il ne vécut pas longtemps ; car ayant régné deux ans, il tomba d'une fenêtre ; et étant en danger d'en mourir, il envoya consulter Béelzébub, l'idole d'Accaron, pour savoir ce qui lui arriverait de sa chute. Dieu étant irrité qu'un roi d'Israël eût recours à l'oracle des démons, envoya Elie au-devant de ses ambassadeurs. Les ayant rencontrés sans qu'ils le connussent, il leur ordonna de la part de Dieu d'aller dire au roi : *Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël ? Pourquoi donc envoyez-vous consulter les idoles ?* et de lui annoncer qu'en punition de cette infidélité, il ne relèverait pas de sa maladie. Ils portèrent cette réponse à Ochosias, qui s'informa d'eux comment était habillé celui qui leur avait parlé. Le roi, au portrait qu'ils en firent, connut que c'était Elie. Alors il envoya un capitaine avec cinquante hommes pour se saisir de lui. Cet officier arrivé vers Elie, lui commanda de la part du roi de le suivre. Elie aussitôt fit descendre le feu du ciel sur cet officier et sur sa troupe, et ils furent tous consumés. Le même malheur arriva à une seconde troupe qu'Ochosias avait envoyée. Un troisième officier qui fut envoyé encore, craignant d'être brûlé avec sa troupe comme les deux autres, s'humilia devant Elie, et le pria d'avoir pitié de lui. Alors un ange dit à Elie d'aller avec ce capitaine. Il obéit à l'ordre de l'ange, et il alla trouver Ochosias, auquel il prédit sa mort, qui arriva bientôt après. Ce fut là la dernière action qu'Elie fit en public, et Dieu bientôt le retira de ce monde. Elisée, averti que son maître devait être enlevé au ciel, ne le voulut jamais quitter, quelque instance qu'il lui en fît. Il le suivit donc en différens lieux, et lorsqu'ils furent arrivés ensemble au bord du Jourdain, Elie prit son manteau, le plia, et en frappa les eaux, qui se divisèrent, et ils le passèrent tous deux à pied sec. Il continuèrent ensuite leur chemin. Pendant qu'ils s'entrete-

naient en marchant, Elisée demanda à Elie d'hériter de son esprit, et de le posséder au double. Elie promit de lui obtenir cette grâce, pourvu qu'il le vît lorsqu'il serait enlevé au ciel. Peu après, un char et des chevaux tout de feu parurent, qui enlevèrent Elie, et il monta au ciel au milieu d'un tourbillon de flammes, aux yeux d'Elisée. Ce char de feu est le symbole du zèle ardent dont le cœur du prophète avait été embrâsé pour la gloire de Dieu ; et cette faveur singulière d'être enlevé au ciel sans mourir, en fut la récompense. La grâce que reçut Elisée, fut aussi la récompense du détachement avec lequel il avait quitté ses grands biens pour s'attacher à Elie, et de la docile obéissance qu'il lui avait toujours rendue comme à son maître.

LXXVII. *Divers miracles d'Elisée.*

Elisée prit le manteau d'Elie, que ce prophète lui avait laissé en montant au ciel, et il reçut en même temps le don de prophétie et celui des miracles. Il repassa le Jourdain à pied sec, apres en avoir divisé les eaux en les frappant avec le manteau d'Elie. Les disciples des prophètes, qui avaient vu de loin ces merveilles, vinrent aussitôt au-devant de lui, et se prosternèrent à ses pieds. Elisée étant retourné à Jéricho, les peuples de cette ville lui représentèrent que la demeure en était très commode, mais que les eaux en étaient amères, et qu'elles rendaient le territoire fort stérile. Elisée, pour condescendre à leurs prières, se fit apporter un vase de terre où il mit un peu de sel qu'il jeta dans la source de ces eaux, assurant que par ce moyen Dieu ôterait leur qualité malfaisante. L'effet suivit cette promesse.

Ce miracle fut suivi d'un autre, qui nous apprend que c'est un plus grand mal qu'on ne pense, d'insulter aux défauts du prochain, et surtout de ceux qu'on est obligé de respecter à

cause de leur âge ou de leur dignité, tels que sont les ministres de Dieu : car lorsqu'il allait à la ville de Bethel, il trouva en chemin de petits enfans qui étaient sortis de cette ville, et qui voyant ce saint prophète, se raillaient de ce qu'il était chauve, et criaient tout haut : *Montez, chauve ; montez, chauve.* Elisée les regardant, les maudit au nom du Seigneur. Aussitôt après cette malédiction, il sortit deux ours d'une forêt voisine, qui déchirèrent qurante-deux de ces enfans. Ce ne fut point par colère que le saint prophète maudit ces enfans, mais par un mouvement particulier de zèle que l'esprit de Dieu lui inspira, afin qu'un exemple si terrible pût servir à notre instruction.

Quelque temps après, Elisée fut touché des larmes d'une pauvre veuve qui n'avait que deux enfans, que ses créanciers voulaient lui enlever. Le prophète lui ayant demandé ce qu'elle avait chez elle, elle lui répondit qu'il ne lui restait que très peu d'huile dans un vase. Elisée lui commanda d'aller emprunter de ses voisins des vases vides autant qu'elle en pourrait avoir, de s'enfermer ensuite chez elle, et d'emplir tous ces vases de ce peu d'huile qui lui restait. Elle le fit sans que l'huile s'arrêtât jusqu'à ce que tous ces vases fussent pleins. Le prophète lui dit de vendre cette huile, de s'aquitter de ses dettes et de vivre du reste avec ses enfans.

LXXVIII. *Guérison de Naaman.*

Elisée voulant récompenser la charité d'une femme Sunamite, lui obtint la grâce d'avoir un fils. Mais cet enfant étant mort fort jeune, la mère en vint avertir le prophète. Il y envoya d'abord inutilement son serviteur Giézi avec son bâton ; mais Giézi ne put le ressusciter : il y alla luimême aussitôt, et il ressuscita l'enfant. Il ôta quelques temps après, avec un peu de farine, le poison qui se trouva dans ce que l'on avait pré-

paré pour donner à manger aux enfans des prophètes, où l'on avait mêlé par méprise de mauvaises herbes. Il fit encore une admirable multiplication des pains qu'il distribua à tout le peuple, malgré la résistance de Giézi, qui témoigna en plusieurs occasions n'avoir pas la même foi ni le même désintéressement que son maître. Mais une des actions les plus célestes d'Elisée, et dont Jésus-Christ parle dans l'Evangile, est celle qui se passa à l'égard de Naaman, général de l'armée du roi de Syrie. Ce seigneur était fort considéré de son maître, mais il était lépreux. Une fille Juive avait dit souvent à la femme de Naaman, dont elle était esclave, que s'il voulait aller au royaume d'Israël, Elisée le guérirait de sa lèpre. Naaman écouta cet avis, et obtint du roi de Syrie des lettres à Joram, roi d'Israël, par lesquelles il le priait de guérir Naaman. Joram regarda cette ambassade comme un piége que le roi de Syrie lui voulait dresser ; il déchira ses vêtemens, et demanda si on le croyait un Dieu, pour guérir ainsi de la lèpre ceux qui en étaient frappés. Mais Elisée fit dire promptement au roi qu'il lui envoyât Naaman. Naaman vint donc à la porte avec un grand équipage : Elisée, sans même lui aller parler, lui fit dire seulement par son serviteur, qu'il s'allât laver par sept fois dans le Jourdain, et qu'il guérirait. Ce seigneur considéra ce traitement comme un mépris insupportable, et il s'en retournait transporté de colère ; mais ses serviteurs lui ayant représenté que, puisque ce qu'on désirait de lui était très facile, il devait au moins l'éprouver, il les crut. Il alla se laver sept fois dans le Jourdain, et il fut guérit. Il en vint aussitôt rendre grâces à Elisée, et il lui offrit de grands présens, dont le prophète ne voulut rien recevoir. Mais Giézi, bien loin d'admirer le désintéressement de son maître et de l'imiter, courut après ce seigneur pour avoir de lui quelqu'argent dont il pût acheter des

terres. Elisée connut par l'esprit de Dieu cette avance de son disciple ; il la lui reprocha, et lui prédit que la lèpre de Naaman passerait dans lui et dans tout sa postérité. Aussitôt ce malheureux sortit de chez son maître, tout couvert de lèpre. Cette lèpre, quelque hideuse qu'elle parût, n'était cependant que la figure d'une lèpre intérieure, et beaucoup plus horrible, dont se trouvent couvertes les âmes avides de gains, qui cherchent à s'enrichir par des voies défendues.

LXXIX. *Siége de Samarie.*

Le roi de Syrie avait plusieurs fois dressé en vain des embuscades pour surprendre Joram, roi d'Israël : voyant que ses projets ne réussissaient jamais, il entra dans une grande colère contre ses officiers, croyant qu'ils le trahissaient. Mais l'un d'eux lui ayant dit que c'était Elisée qui traversait tous ses desseins, et qui donnait avis de tout au roi d'Israël, il résolut de prendre ce prophète, et il envoya beaucoup de troupes pour investir la ville où il demeurait. Le serviteur d'Elisée s'étant levé dès le matin, et voyant ce grand nombre de gens armés, se crut perdu avec son maître. Mais le prophète, pour le rassurer, pria Dieu de lui ouvrir les yeux, afin qu'il vît un bien plus grand nombre d'anges qui l'environnaient pour le défendre. Il pria Dieu, au contraire, de frapper d'aveuglement tous ceux qui venaient pour le prendre. Il alla ensuite de lui-même audevant d'eux ; et, s'étant offert de leur montrer le chemin, il les mena au milieu de Samarie, où il pria Dieu une seconde fois de rouvrir leurs yeux, afin qu'ils comprissent le danger où ils se trouvaient. Le roi Joram pensa d'abord à faire passer tous ces hommes au fil de l'épée ; mais le prophète le lui défendit, et il leur fit donner au contraire à boire et à manger, et il les renvoya en paix. Cependant Benadab, roi de

Syrie, ne pouvant appaiser la colère où il était contre le prophète et contre le roi, fit un dernier effort pour lever une grosse armée, et vint avec un nombre innombrable de soldats assiéger Samarie. Ce siége réduisit Samarie à une famine si effroyable, que l'on vendait la tête d'un âne quatre-vingts sicles, c'est-à-dire, plus de quarante écus de notre monnaie. Ce fut alors qu'arriva cette histoire tragique d'une femme qui vint se jeter aux pieds de Joram pour lui demander justice. Ce prince lui demanda ce qu'elle désirait de lui; et elle lui dit qu'elle s'était accordée avec une autre femme de manger leurs enfans; qu'elle avait commencé à donner le sien, et qu'elles l'avaient mangé ensemble; mais que devant manger de même l'enfant de l'autre, la mère l'avait caché, et ne voulait pas le lui donner. Ce prince, outré d'une aventure si barbare et si inouie, déchira ses habits, et l'on vit le cilice dont il était revêtu sur sa chaire: mais il tourna sa fureur contre Elisée, comme l'accusant de pouvoir sauver la ville s'il le voulait, et de ne le pas faire; et il envoya sur l'heure un homme pour le tuer. Elisée en fut averti par l'esprit de Dieu, et fit fermer la porte à cet homme, parce qu'il savait que le roi, aussitôt après, enverrait un nouvel ordre contraire au premier. Il paraît par cette conduite du roi de Samarie, combien il est dangereux, lorsqu'on est dans l'affliction, de s'abandonner à l'impatience. Ce prince souffre, et se revêt même d'un habit de pénitence, mais il ne s'humilie point. Il perd la confiance en Dieu, et il veut faire assassiner le prophète qui détourne seul, par sa sainteté, la ruine entière ce cette ville. Au contraire, les vrais serviteurs de Dieu sont humbles dans leur affliction, parce qu'il reconnaissent qu'ils souffrent beaucoup moins qu'ils n'ont mérité. Ils rendent alors à Dieu de très-sincères actions de grâces, parce qu'ils ne le considèrent pas

tant comme un juge qui punit des criminels, que comme un père qui veut guérir ses enfans, et qui ne les châtie que parce qu'il les aime.

LXXX. *Délivrance de Samarie.*

Lorsque le roi Joram se vint plaindre à Elisée de l'extrémité où la famine avait réduit Samarie, ce saint prophète consola ce prince en l'assurant que le lendemain à la même heure, la farine et l'orge se donneraient presque pour rien. On eut peine à crore une prophétie si surprenante ; et entr'autres, un des seigneurs qui accompagnaient le roi, soutint que cela était impossible. Le prophète lui répondit : *Vous le verrez de vos yeux, et vous n'en mangerez point.* Cette prédiction se vérifia de cette sorte : Samarie étant de plus en plus pressée par les Syriens, quatre lépreux qui demeuraient à la porte de cette ville se dirent entr'eux : *Que faisons-nous ici? Pourquoi nous laissons-nous mourir de faim? Allons nous rendre aux Syriens.* Ils se hasardèrent donc d'aller au camp des ennemis, mais ils furent bien surpris de n'y voir personne : Dieu les avait tout frappés, durant la nuit, d'une épouvantable frayeur, et leur avait fait entendre comme la marche d'une grande armée, qu'ils crurent que le roi d'Israël faisait venir à son secours. Dans cette erreur, tout l'armée s'était dissipée, et avait laissé dans le camp un riche butin. Ces lépreux s'en voyant ainsi les maîtres, commencèrent par manger ce qu'ils trouvèrent dans une tente. Ils prirent ensuite de l'or et de l'argent tout ce qu'ils en voulurent, et le cachèrent : mais reconnaissant combien ils seraient coupables de ne pas annoncer une si bonne nouvelle à la ville, ils allèrent dire à ceux qui gardaient les portes, qu'ils venaient du camp des Syriens, et qu'ils n'y avaient vu personne. Joram crut aussitôt que c'était

un stratagème ; et comme il restait encore cinq chevaux dans Samarie, il en fit monter deux pour aller battre la campagne, et découvrir où étaient les ennemis. On vit tout le chemin pleins d'armes, de vases et de meubles précieux, que les Syriens effrayés avaient jetés de toutes parts lorsqu'ils se hâtaient de fuir. Tout le peuple de Samarie ayant appris cette nouvelle, alla en foule piller le camp des Syriens, et la farine et l'orge y furent donnés pour le prix même qu'Elisé l'avait prédit le jour précédent. Mais il arriva en même temps que le roi ordonna à ce seigneur, qui avait témoigné tant d'incrédulité aux paroles d'Elisée, de se tenir aux portes de Samarie pour y faire garder quelqu'ordre ; et ce fut ce commandement qui causa sa mort, et qui vérifia la parole d'Eliséo ; car la foule du peuple qui entrait et qui sortait, fut si grande, que cet homme fut foulé aux pieds. Il est impossible, dit St. Ambroise, de ne pas adorer Dieu dans ses merveilles, lorsque l'on voit que tout l'avenir lui est présent, et qu'il le découvre si clairement à ses serviteurs. Il sauve Samarie d'une manière admirable, et il combat lui seul pour elle contre ses ennemis, qu'il remplit de crainte ; et lorsque tout le peuple est dans des transports de joie, il n'y a qu'un seul Grand du monde qui est foulé aux pieds, pour apprendre par une mort si funeste, combien il est dangereux de ne compter que sur la puissance des hommes, et de ne pas compter principalement sur celle de Dieu ; et qu'on l'attaque lui-même, lorsqu'on ne révère pas la vérité de sa parole dans la bouche de ses serviteurs, puisqu'on ne les méprise point sans le mépriser lui-même.

LXXXI. *Jézabel mangée des chiens.*

Joram ayant été blessé dans la guerre qu'il eut contre Hasaël, roi de Syrie, et successeur de Benadab, Jéhu, qui, sui-

vant un ordre exprès de Dieu, avait été sacrée par un disciple d'Elisée pour être roi d'Israël, et pour exterminer toute la maison d'Achab, n'attendit pas qu'il fût mort pour régner au lieu de lui. Il alla à Jézaël, où Joram était malade, et où Ochosias, roi de Juda, l'était venu voir. La sentinelle avertit le roi, qu'un gros de gens armés paraissait de loin. Le roi envoya diverses personnes pour s'informer de ce que c'était; et comme Jéhu les retenait tous, Joram quoique malade, y alla lui-même avec Ochosias. Jéhu le rencontra dans le champ de Naboth; et, ayant percé Joram d'un coup de flèche, il fit jeter son corps aux chiens dans ce champ même, suivant la prédiction d'Elie contre la race d'Achab. Lorsqu'Ochosias s'enfuyait, il le fit tuer aussi, et on porta son corps à Jérusalem. Jézabel, alarmée de ce qui se passait, se farda le visage, se mit à la fenêtre, et lorsque Jéhu passa, elle lui parla avec beaucoup de fierté, en lui reprochant la mort du roi: mais Jéhu commanda à ceux qui étaient auprès d'elle, de la jeter par la fenêtre, ce qu'ils firent: et lorsqu'elle fut en bas, les chevaux la foulèrent aux pieds. Jéhu ayant voulu ensuite, par quelque sentiment de compassion, qu'on ensevelit son corps, à cause de sa qualité, on ne trouva plus que le haut de la tête et l'extrémité des mains et des pieds, parce que les chiens avaient mangé le reste, selon qu'Elie l'avait prédit. Telle fut la fin de cette malheureuse princesse, qui fut un grand instrument de la justice de Dieu pour purifier ses serviteurs par les violences qu'elle exerça contre eux, et qui, ensuite, fut elle-même la victime de cette justice, qui punit les crimes d'une manière si effrayante.

LXXXII. *Mort ressuscité.*

Jéhu sachant qu'il avait été établi roi pour perdre la maison d'Achab, fit tuer tous ceux qui étaient de la race de ce prince,

sans en épargner un seul. Il exécuta ainsi la prophétie que le Seigneur avait prononcée par Elie. Il extermina ensuite tous les prêtres et les prophètes de Baal, et en détruisit le temple, et brisa l'dole de ce faux dieu. Le Seigneur loua lui-même Jéhu du zèle qu'il avait témoigné pour sa gloire. Mais ce roi ne persévéra guère dans cette droiture; il tomba dans les mêmes désordres que Jéroboam, et il attira la colère de Dieu sur lui et sur tout Israël. Pendant que ceci se passait dans Israël, Ochosias, roi de Juda, ayant aussi été tué par Jéhu, Athalie sa mère, femme impérieuse, voulant régner, fit cruellement tuer tous les enfans du roi mort. Un seul échappa par les soins de sa tante Josabeth, sœur du roi défunt. Il s'appelait Joas: il était tout petit; elle le cacha, et le fit nourrir en secret. Lorsqu'Athalie eut régné ainsi durant sept ans, le grand-prêtre Joïada fit amener le petit Joas dans le temple, où il fut reconnu de tout le peuple pour prince légitime, avec de grands cris de réjouissance. L'impie Athalie fut massacrée, et Joas régna en paix sous la sage conduite du grand-prêtre Joïada, et il fut fidèle à Dieu fort longtemps. Ce fut vers ce temps-là que le prophète Elisée mourut; et il arriva que des personnes qui ensevelissaient un mort, ayant tout d'un coup aperçu des Moabites qui couraient tout le pays pour le piller, quittèrent le corps qu'ils ensevelissaient, et le jetèrent dans le tombeau d'Elisée. Ce mort, par l'attouchement des os de ce saint prophète, réussissitat à l'heure même. Que ne peuvent point les prières et les mérites des Saints en faveur de ceux qui, désirant d'imiter leurs vertus, les supplient d'intercéder pour eux auprès de Dieu, surtout lorsqu'il s'agit principalement des besoins de leurs âmes; puisque la seule présence des saintes reliques d'Elisée a pu exciter Dieu à faire un miracle si éclatant, lors même qu'on ne pensait pas à le lui demander.

LXXXIII. *Zacharie lapidé.*

Joas étant élevé sur le trône des rois de Juda par les soins de Joïada grand-Prêtre, fut reconnaissant de ce bon office, et respecta toujours celui à qui il était redevable de sa couronne. L'amitié qu'il eut pour ce saint homme, le rendit bon lui-même, et l'entretint dans la piété, qui lui fit procurer autant qu'il put la gloire de Dieu. Il vit avec douleur les désordres que l'impie Athalie, son aïeule, avait commit dans le temple, dont elle avait enlevé toutes les richesses pour en orner le temple de l'idole de Baal, et il résolut de réparer ces outrages. Ne pouvant satisfaire lui seul à de si grandes dépenses, il fit avertir le peuple de son dessein, afin que ceux qui s'y sentiraient portés par leur piété, y contribuassent pour quelque chose. On trouva un nouveau moyen de recueillir les aumônes du peuple, en faisant une petite ouverture à un coffre, où chacun mettait ce qu'il avait résolut d'offrir à Dieu. On vidait tous les jours ce tronc en présence du roi et du grand-prêtre. Après que le temple eut été établie dans son premier état, et que tous ses vases eurent été réparés, il arriva malheureusement pour Joas, que le grand-prêtre Joïada mourut, étant âgé de cent-trente ans. Joas l'honora même après sa mort, et voulut qu'il fut enterré avec les rois de Juda. Mais son esprit changea bientôt après, et il fit voir que souvent les hommes deviennent tels que ceux qu'il fréquentent : car l'Ecriture marque qu'aussitôt après la mort du grand-prêtre, ce jeune prince écouta les flatteurs, et les fit ses favoris. Dès-lors il abandonna Dieu ; et au lieu de ce soin si religieux qu'il avait témoigné, jusques-là pour son temple et pour son autel, il adora des idoles, et commit des crimes qui attirèrent la colère de Dieu sur lui et sur tout le royaume de Juda. Zacharie, grand-prêtre, et fils de Joïada, ne put souffrir ces impiétés ; et, étant animé de l'esprit de Dieu, il

alla reprendre avec une liberté toute sainte, et le roi et les premiers de sa cour, de ce qu'ils abandonnaient Dieu pour adorer les idoles. Mais cette liberté lui coûta la vie; car Joas, oubliant ce qu'il devait à la mémoire de Joïada, qui lui avait mis la couronne sur la tête, fit lapider Zacharie à l'entrée du temple même. Dieu punit un si grand crime en rendant la suite de la vie de ce prince aussi misérable, que le commencement en avait été heureux. Il suscita contre lui les Syriens, qui, avec un très petit nombre de gens, défirent toute son armée, lui firent les derniers outrages, et se retirèrent ensuite en le laissant dans un état pitoyable. Il n'eut pas même le bonheur de mourir paisiblement; car deux de ses serviteurs le tuèrent dans son lit, sans qu'on lui fît l'honneur, après sa mort, de l'ensevelir dans le sépulcre des rois.

LXXXIV. *Ozias frappé de lèpre.*

Amasias, qui avait succédé à Joas son père, ayant été tué, laissa en sa place Ozias son fils, qui est aussi appelé Azarias dans l'écriture. Il eut de la piété, et il consulta les prophètes en toutes choses, pour savoir d'eux la volonté du Seigneur. Il réussit dans tous ses combats, et il rétablit les anciennes ruines de Jérusalem. Mais ces prospérités élevèrent enfin son cœur, il négligea le culte de Dieu; et étant déjà vieux, il entra dans le temple, et voulut offrir l'encens lui-même sur l'autel des parfums. Le grand-prêtre Azarias, surpris de cet attentat, alla avec les autres prêtres lui remontrer qu'il entreprenait sur l'autorité du sacerdoce: mais comme ce prince menaçait de le perdre, en tenant toujours l'encensoir, Dieu le couvrit de lèpre à la vue des prêtres, qui le chassèrent hors du temple, d'où lui-même se hâta de se retirer, lorsqu'il sentit cette plaie honteuse dont Dieu le frappait. Il demeura lépreux, jusqu'à la fin de sa vie, pour servir d'exemple à ceux qui méprisent les prêtres

du Seigneur, et qui, se confiant en leurs richesses ou en leur pouvoir, ont la témérité d'entreprendre sur les droits du sacerdoce, et d'en usurper les fonctions saintes.

LXXXV. *Les dix tribus transportées par les Assyriens.*

Ozias étant lépreux, fut contraint d'abandonner le gouvernement du royaume à son fils Joathan, qui après avoir régné seize ans, laissa le royaume à son fils unique nommé Achas. Ce prince renouvela dans Jérusalem toutes les abominations de l'idolâtrie. Dieu, irrité de ses crimes et de ceux de son peuple, permit qu'il fût défait par le roi de Syrie, et ensuite par le roi d'Israël, qui lui tua six-vingt mille hommes en un seul jour, parce que, dit l'Ecriture, ils avaient abandonnés Dieu. Achas au lieu de s'humilier de toutes ces pertes, s'aigrit de plus en plus contre Dieu : il voulut s'allier avec les Assyriens, et leur rendre son royaume tributaire ; ce qui donna occasion à Teglatphalasar, leur roi, d'enlever tous les Israélites qui étaient au-delà du Jourdain, et de les transporter dans l'Assyrie. Environ vingt ans après, le reste des dix tribus qui composaient le royaume d'Israël, fut obligé de quitter le pays ; ce qui arriva de cette sorte : Phacée étant devenu roi d'Israël par la conspiration qu'il fit contre Phacéias, qui l'avait précédé, perdit le royaume par la même voie par laquelle il l'avait acquis, c'est-à-dire, par la conspiration de l'un de ses sujets, nommé Ozée, qui régna en sa place. Salmanazar, roi des Assyriens vint aussitôt lui faire la guerre et se l'assujettit en rendant son royaume tributaire. Mais comme Ozée voulut en secouer le joug en s'appuyant des forces de l'Egypte, Salmanazar revint contre lui avec de nouvelles forces, mit le siége devant Samarie, et la prit au bout de trois ans. Il transporta les Israélites dans ses terres, c'est-à-dire, dans la Médie et dans l'Assyrie, d'où ils se sont répandus dans toutes les parties sep-

tentrionales de l'Asie, sans être jamais revenus en leur pays. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, deux-cent-cinquante-cinq ans après qu'il fût séparé de celui de Juda.

LXXXVI. *Ezéchias rétablit le culte de Dieu.*

Pendant que le royaume d'Israël était ainsi affligé sous le gouvernement de tant de méchans rois qui se succédaient les uns aux autres par une suite de meurtres et de violences, le royaume de Juda respira un peu de cette longue misère sous laquelle il avait gémi durant le règne de l'impie Achas : car son fils Ezéchias changea toute la face de la Judée, et y fit régner la piété et la vertu. Il ouvrit les portes du temple du Seigneur, que son père avait fermée : il ordonna aux prêtres et aux lévites de se sanctifier, pour purifier ce lieu saint qui avait été profané ; il abattit tous les bosquets sacriléges, et il brisa le serpent d'airain que Moïse avait fait autrefois par le commandement de Dieu, parce que les Juifs l'adoraient alors comme un idole. Il rétablit les prêtres et les lévites dans toutes les fonctions de leurs charges, et eut soin de ce qui regardait leur subsistance, en faisant observer la loi que Dieu avait portée, de leur payer la dîme et les prémices. Dieu prit plaisir à bénir ce prince dans tous ses desseins, et à récompenser sa piété par l'heureux succès de ses armes et de toutes ses entreprises. Il secoua le joug du roi d'Assyrie ; il fit une cruelle guerre aux Philistins, prit leurs principales villes, et les réduisit à se tenir resserrés dans les bornes de leurs états. Ce fut sous ce roi si pieux que vécut le saint prophète Isaïe, qui était du sang royal, qui fut toujours avec lui en parfaite intelligence, et que Dieu lui envoya pour être son consolateur dans toutes ses peines.

LXXXVII. *Défaite de Sennacherib.*

Dieu voulant éprouver la fidélité du saint roi Ezéchias, permit que Sennacherib, roi des Assyriens, envoyât Rabascès lui faire de grandes menaces en présence de tout le peuple, et se moquer de la confiance qu'ils avaient en Dieu contre les forces d'un prince à qui jusqu'alors nulle puissance n'avait résisté. Ezéchias entendant ces cruelles insultes, qui retombaient encore plus sur le Seigneur que sur lui, déchira ses vêtemens, se couvrit d'un sac, alla ainsi dans le temple, et envoya dire à Isaïe qu'il était accablé de douleur. Isaïe lui fit dire qu'il ne craignît point ces menaces, et que Dieu combattrait pour lui. Il l'assura que Sennacherib n'entrerait point dans la ville; que même il ne l'assiégerait pas; et que, malgré toutes ses forces et la multitude de ses chariots de guerre, Dieu le ferait retourner honteusement par le même chemin par lequel il était venu. Ezéchias reçut cette parole du prophète, lorsqu'il répandait son cœur en prières dans le temple du Seigneur. Ces promesses ne furent point sans effet; car, lorsque Sennacherib se promettait de plus en plus de perdre Ezéchias et son royaume, Dieu envoya un ange qui, en une nuit, tua cent-quatre-vingt-cinq mille hommes du camp de Sennacherib. Ce prince, se levant le matin, fut étrangement surpris de voir un si grand carnage de tous ses gens: il ne pensa qu'à s'enfuir promptement pour se retirer à Ninive, où il ne trouva pas même sa sûreté; car lorsqu'il adorait ses idoles, il fut assassiné par deux de ses fils qui s'enfuirent ensuite dans l'Arménie. Telle fut la fin de Sennacherib. Ce prince, qui s'élevait au-dessus de Dieu, et qui l'insultait par ses blasphêmes, ne servit enfin qu'à faire éclater davantage sa toute-puissance. Dieu n'opposa à toutes les forces de ce roi impie, qu'un seul de ses anges; qui selon la remarque de St. Jérôme, ne voulut pas en-

velopper ce prince avec ses sujets, comme l'avait autrefois été Pharaon, afin qu'il n'échappât de la main d'un ange que pour mourir par celle de ses enfans.

LXXXVIII. *Ezéchias reçoit la santé par miracle.*

Le roi Ezéchias, environ ce temps, tomba dans une maladie mortelle. Dieu, sans doute, voulait l'éprouver en toutes sortes de manières, pour relever davantage sa foi, et pour faire mieux voir les effets de sa puissance divine. Aussi Ezéchias ayant prié avec une grande ardeur, Dieu lui fit dire par Isaïe, qu'il l'allait guérir si promptement, que dans trois jours il irait au temple ; qu'il lui donnerait encore quinze ans de vie ; qu'il le délivrerait des mains de Sennacherib, et qu'il se rendrait le protecteur de la ville de Jérusalem. Pour marque de la vérité de ce qui lui prédisait Isaïe de la part de Dieu, ce prophète fit rétrograder l'ombre du soleil de dix lignes sur le cadran solaire d'Achas. Tant de miracles faits en faveur d'Ezéchias n'empêchèrent pas ce prince de tomber dans une faute qui déplut à Dieu. Les ambassadeurs du roi de Babylone vinrent à lui avec de riches présens pour se réjouir de sa santé, et pour s'informer plus particulièrement du prodige que venait de paraître à son sujet. Ezéchias en conçut de la vaine gloire : il fit voir à ces ambassadeurs toutes ses richesses, et tout ce qu'il avait de plus magnifique. Dieu, qui voyait la vanité cachée dans le cœur de ce prince, envoya Isaïe lui dire de sa part que tous ces trésors qu'il avait montrés aux Babyloniens, passeraient à Babylone, et que ses propres enfans et ceux qui descendraient de lui, serviraient dans le palais du roi des Babyloniens. Cependant il lui promit qu'à cause de ses bonnes œuvres, ces malheurs n'arriveraient pas de son vivant ; en effet, il mourut en paix.

LXXXIX. *Crime et pénitence de Manassès.*

Manassès, fils d'Ezéchias, lui succéda, et il devint plus méchant que tous les rois qui l'avaient précédé. Il rebâtit tout ce que son père avait détruit, et détruisit tout ce qu'il avait bâti. Il fit tuer même le prophète Isaïe, sans être touché ni de sa sainteté, ni de sa naissance, ni de son âge, qui était alors de plus de cent ans. En un mot, il surpassa tous les crimes de ses prédécesseurs. C'est pourquoi Dieu suscita contre lui le roi d'Assyrie, qui fit Manassès captif, le chargea de chaînes, et le mena à Babylone. Ce malheur le fit rentrer en lui-même : il reconnut que c'était Dieu qui le châtiait : il l'invoqua de tout son cœur, et il témoigna qu'il était touché d'une sincère pénitence. Tant d'humiliations d'un prince captif, et des prières si ardentes fléchirent Dieu. Il le fit incontinent revenir à Jérusalem, et le rétablit dans son royaume, où il ne songea plus qu'à servir Dieu, et à lui rendre grâce d'une si grande miséricorde. Manassès connut, dit l'Ecriture, que le Seigneur était véritablement Dieu. C'est aussi ce que doivent reconnaître ceux qui lisent ces grands évènemens ; et on ne sait ce qu'on y doit plus admirer, ou la toute-puissance de Dieu, qui règne si souverainement sur les hommes, ou sa justice, qui éclate sur les rois mêmes, ou sa bonté, qui écoute les prières d'un si grand coupable et qui rétablit sur le trône un prince qui avait abusé si longtemps de l'autorité royale, pour violer toutes les lois de Dieu, et pour déshonorer son saint temple.

XC. *Piété de Josias.*

Le roi Manassès, étant mort, son fils Amon régna à sa place, n'imitant son père que dans ses impiétés, et non dans sa pénitence. C'est pourquoi Dieu l'abandonna ; et ses propres

serviteurs ayant conspirés contre lui, il finit un misérable règne de deux ans par une mort violente. Le peuple ayant ensuite fait mourir les meurtriers de son roi, éleva son fils Josias, qui n'était encore âgé que de huit ans. Ce fut un excellent prince, et d'une rare piété, qu'il commença à faire voir dès sa tendre jeunesse, et dont il ne parait point qu'il se soit jamais démenti. Il extermina toutes les idoles de Baal, réduisit en poudre toutes les statues, et brûla les os de ses prophètes sur les autels même de ses idoles, selon la prophétie que Dieu en avait fait annoncer à Jéroboam trois cent cinquante ans auparavant. Non-seulement il purifia ainsi Jérusalem et Juda, mais il étendit même son zèle sur une grande partie d'Israël, détruisant dans plusieurs villes considérables tous les autels et les bosquets profanes qu'il y trouva. Lorsqu'on faisait réparer le temple, que Manassès avait presque tout ruiné, on trouva le livre du Deutéronome, que Moïse avait écrit. Ce prince ayant vu les malédictions effroyables que ce prophète y prononça contre ceux qui s'écarteraient de la loi de Dieu, déchira ses vêtemens, fit assembler tout le peuple dans le temple, et lui-même leur lut tout ce qui était contenu dans ce livre. Il protesta ensuite qu'il s'engageait de tout son cœur à obéir à toutes les ordonnances qui y étaient écrites, et il conjura tous ceux qui étaient présens, de les observer avec grand soin. Ses puissantes exhortations, jointes à son exemple, firent que tout son peuple demeura fidèle à Dieu jusqu'à sa mort : elle lui arriva par une blessure qu'il reçut en combattant contre Néchao, roi d'Egypte. Dieu se hâtait, dit St. Ambroise, de le retirer de ce monde, pour lui épargner le chagrin de voir les malheurs que les crimes de son peuple allaient attirer de la part de Dieu, qui voulait punir ce peuple ingrat, et le punir d'une manière éclatante.

XCI. *Prise de Jérusalem.*

Le roi Josias étant mort, Sellum, autrement Joachas, le plus jeune de ses fils, fut mis, par le peuple, en sa place. Mais Néchao, roi d'Egypte, au retour de la guerre qu'il avait entreprise contre les Assyriens, étant rentré dans Jérusalem, le déposa, et l'ayant chargé de chaînes, l'emmena avec lui en Egypte ; et ayant imposé de grands tributs à la Judée, il mit à sa place, sur le trône, son frère, qui s'appelait Eliakim, à qui il donna le nom de Joachim. Ce roi régna douze ans. Il eut sous son règne quantité de grands prophètes, et cependant il tomba dans toutes sortes de crimes. Lorsque la prophétie de Jérémie lui fut montrée, où il lui prédisait les malheurs qui le menaçaient, il la jeta dans le feu. Mais Dieu commanda au prophète de récrire ces mêmes menaces dans un autre volume, et d'y en ajouter encore plusieurs autres. Ce fut la quatrième année de son règne, que Nabuchodonosor vint assiéger Jérusalem. Il prit ce malheureux roi, et le chargea de chaînes pour l'emmener à Babylone. Néanmoins il le relâcha depuis, se contentant de lui imposer un grand tribut. Mais Joachim s'étant révolté au bout de trois ans, fut enfin pris par les Chaldéens, qui le tuèrent et le laissèrent sans sépulture. Il eut pour successeur son fils Joachim, autrement nommé Jéchonias, qui fut aussi méchant que lui. Nabuchodonosor le vint encore prendre, et l'emmena à Babylone avec sa mère, ses femmes, ses enfans, les grands de sa cour, et dix mille hommes de Jérusalem. Ce fut alors qu'il prit tous les trésors du temple, et les vases sacrés que Salomon avait fait faire. Il établit roi, au lieu de Joachim, Sédécias son oncle. Sédécias, sans respecter Jérémie, qui lui pariait de la part de Dieu, et qui ne se laissait point de lui donner des avis très utiles, continua toujours de vivre dans l'impiété. Le peuple suivit son exemple, et commit

toutes les abominations des païens, sans vouloir écouter les avertissemens que Dieu lui faisait donner tous les jours par ses serviteurs. Ils se raillaient, dit l'Ecriture, de ceux qui leur parlaient de la part de Dieu ; ils méprisaient ce qu'ils disaient, et ils se jouaient insolemment des prophètes. Cette conduite alluma contre eux la colère du Seigneur, qui résolut de s'en venger, sans faire aucune miséricorde. Lorsque Sédécias était sur la fin de la neuvième année de son règne, Dieu suscita contre lui Nabuchodonosor, qui, ne songeant qu'à venger ses injures particulières, vengea en effet celles de Dieu. Le siége de Jérusalem, qu'il tint longtemps environnée de toutes ses troupes, la réduisit à une famine effroyable ; et après deux ans de siége on donna à la ville un grand assaut, et on y fit brèche. Les Juifs se trouvèrent alors dans une si grande consternation, que tout ce qu'il y avait de gens de guerre s'enfuit pendant la nuit. Sédécias lui-même se sauva par une porte secrète : mais Nabuchodonosor l'ayant fait poursuivre, on l'attrappa près de Jéricho. On le mena devant le roi de Babylone, qui fit tuer en sa présence ses deux enfans ; et après ce spectacle si funeste, il lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes, et le mena en cet état à Babylone.

XCII. *Captivité de Babylone.*

Nabuchodonosor ayant emmené captif le roi Sédécias, il envoya Nabuzardan à Jérusalem pour achever d'en transporter tout le peuple, de piller toutes les richesses qui pouvaient y être restées, de brûler le temple, le palais du roi et toutes les maisons, et d'abattre toutes les murailles, ne laissant que très peu de gens pauvres dans le pays, pour avoir soin de cultiver les terres et de travailler aux vignes. Ce fut là l'état funeste où fut réduit Jérusalem et tout le royaume de Juda, pour les

péchés de ses princes et de son peuple. Dieu, qui ne punit les hommes qu'à regret, les avait menacés longtemps auparavant, afin qu'ils évitassent d'y tomber. Jérémie avait souvent annoncé ces malheurs ; il avait mieux aimé s'exposer aux persécutions des Grands, qui le regardaient comme leur ennemi, que de ne pas donner aux Juifs des avis qui leur pouvaient être utiles. Il les avertit, en même temps, de prendre garde, lorsqu'ils seraient captifs à Babylone, de ne pas imiter les mœurs de ses habitans, mais de demeurer fermes dans le culte du vrai Dieu, qu'ils avaient appris de leurs pères, et il les consola dans cette affliction, en leur promettant très certainement que Dieu les en délivrerait au temps qu'il avait marqué. Ce saint prophète ayant trouvé grâce auprès de Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, et étant libre de choisir d'aller à Babylone pour y vivre en paix, aima mieux demeurer en Judée et y vivre dans la pauvreté, pour consoler le peu de gens qui y étaient demeurés. Mais Gedolias, qui avait été établi par Nabuchodonosor pour avoir autorité sur le peuple qu'il laissait dans la Judée, ayant été tué, le reste des Juifs qui étaient en Judée, craignant la fureur du roi de Babylone, chercha sa sûreté en fuyant dans l'Egypte. Jérémie fit ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein ; mais il ne fut point cru de ce peuple : ils s'opiniâtrèrent à vouloir aller chez les Egyptiens. Alors Jérémie et Baruch son disciple, voyant qu'il n'y avait pas moyen de les en détourner, aimèrent mieux les y accompagner, que de les abandonner ; et y étant arrivés, ils prédirent que le roi de Babylone allait ravager l'Egypte, comme il avait détruit la Judée. Ainsi ce peuple, autrefois si chéri de Dieu, cherchait inutilement d'éviter par la fuite les effets de sa justice, au lieu d'avoir recours à la pénitence, qui pouvait seule le délivrer de tant de maux.

XCIII. *Retour de la captivité.*

Les prophètes avaient prédit qu'après soixante-dix ans de captivité, les Juifs retourneraient à Jérusalem. Isaïe avait nommé le roi Cyrus, plus d'un siècle avant qu'il fût né, comme celui qui devait donner la liberté aux Juifs. En effet, ce prince ayant réuni l'empire des Perses à celui des Mèdes, et étant maître de l'Orient, il permit aux Juifs de retourner en Judée. Il tira du trésor des rois de Babylone tous les vases du temple, qu'on y avait transportés, et les rendit aux Juifs, qui s'en retournèrent au nombre de quarante-deux mille personnes, sous la conduite de Zorobabel. Ils jetèrent les fondemens du temple avec de grands cris de joie. Le peuple de Samarie ne put le souffrir; il sollicita fortement toutes les puissances, et il fut cause que cet édifice demeura interrompu jusqu'à la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspes. Alors les prophètes Aggée et Zacharie ayant exhorté les Juifs à recommencer cet ouvrage, ils le firent sans craindre ceux qui s'y opposaient. Darius, qui avait succédé à Cyrus, ordonna qu'on achevât le temple, et fournit même tout ce qui était nécessaire à cette dépense, et quatre ans après il fut achevé. Ce roi idolâtre eut soin même d'envoyer Esdras à Jérusalem pour y enseigner la loi de Dieu; et ce saint homme ayant ordonné un grand jeûne à tous les Juifs qui étaient à Babylone, pour recommander à Dieu ce voyage, vint à Jérusalem avec un grand nombre de peuple. Il y apprit avec douleur que les Juifs qui y étaient arrivés avant lui, avaient contracté des mariages avec les filles des idolâtres; et il leur fit voir dans une grande assemblée, combien cette action était contraire à la loi de Dieu. Il leur parla avec tant de force sur ce sujet, qu'ils résolurent tous, d'un commun accord, de renvoyer ces femmes étrangères, de n'avoir plus aucun commerce avec les nations idolâtres, et d'obéir plus fidèlement à la loi de Dieu.

XCIV. *Jérusalem rebâtie.*

Après que Zorobabel et Esdras eurent commencé de rendre à Jérusalem quelque forme de ville ; qu'ils eurent rebâti le temple, et réglé les mœurs des Juifs en rétablissant la sainteté des mariages, ils furent secondés par Néhémias, qui était Juif, mais très considéré dans la maison du roi Artaxercès. Ce saint homme s'informant très particulièrement de l'état où était Jérusalem, et en demandant des nouvelles à tous ceux qui en revenaient, fut touché jusqu'au fond du cœur, lorsqu'il apprit l'état où était encore cette ville, toutes ses murailles étant encore en ruine. Sa charité lui fit sentir vivement des maux qu'il ne voyait pas de ses yeux ; et la tristesse qu'il cachait dans son cœur, était peinte sur son visage. Le roi s'en aperçut, lorsque Néhémias, selon le devoir de sa charge d'échanson, lui donnait à boire à table : il lui en demanda la cause ; Néhémias la lui avoua sincèrement, et le conjura de lui permettre d'aller revoir encore une fois la ville où reposaient ses pères. Le roi lui ayant accordé sa demande, Néhémias le supplia de lui permettre de rétablir aussi les murs de cette ville, et d'en rebâtir les tours : ce qui fut encore accordé par ce prince, qui donna tous les ordres nécessaires à cet effet. Lorsque Néhémias fut à Jérusalem, et qu'il eut reconnu l'état des murs de la ville, il assembla les principaux habitans ; leur dit sa résolution, et la permission que le roi lui avait donnée. On commença aussitôt cet ouvrage avec une ardeur prodigieuse : mais les Samaritains et tous les autres peuples d'alentour résolurent de le traverser. Néhémias en fut percé jusqu'au fond du cœur ; mais il ne perdit pas courage ; il opposa la vigilance à leurs embûches. Les Juifs tenaient la truelle d'une main et l'épée de l'autre, pour être toujours prêts à combattre ceux qui viendraient troubler leurs travaux. Enfin il acheva

son entreprise, et les murs de Jérusalem furent entièrement rétablis. Ce saint homme a été une excellente image de la manière avec laquelle les Chrétiens doivent s'appliquer à l'ouvrage de leur salut; toujours attentifs à découvrir et à repousser les efforts de l'ennemi, pendant que d'ailleurs ils travaillent sans relâche à leur propre perfection.

XCV. *Histoire de Tobie.*

Le saint homme Tobie était un Juif de la tribu de Nepthali. L'Ecriture dit de lui qu'il fut sage dès son enfance. Il ne suivit point la foule du peuple pour adorer les veaux d'or que Jéroboam avait élevés, mais il allait à Jérusalem offrir à Dieu ses sacrifices : Quand Dieu lui eût donné un fils, il eut un soin très particulier de l'élever dans la crainte de Dieu, et il considéra cette occupation comme le premier de ses devoirs. Tant de vertus n'empêchèrent pas qu'il ne fût emmené captif a Ninive par Salmanasar, roi d'Assyrie, avec sa femme et son jeune fils Tobie. Mais sa captivité ne lui fit point abandonner la voie de Dieu ; et il tâchait de rendre à ceux de son peuple qui avaient été emmenés captifs avec lui, tous les devoirs de la charité qu'il pouvait. Dieu, qu'il servait si fidèlement, lui fit trouver grâce devant le roi Salmanasar, qui lui donna la liberté d'aller partout où il lui plairait dans son royaume. Ce saint homme n'usa de cette liberté que pour aller consoler les autres captifs, entre lesquels, ayant trouvé en la ville de Ragès un de ses compatriotes, nommé Gabelus, qui était pauvre, et de sa tribu, il lui prêta sans intérêt, sous une simple promeses, dix talens, somme pour lors très considérable, que le roi Salmanasar lui avait donné. Ce roi étant mort, Sennacherib lui succéda ; et comme ce prince maltraitait étrangement les Juifs, Tobie redoubla son zèle pour leur secours ; il allait, tous les jours,

visiter tous ceux de sa parenté ; il les consolait, et distribuait de son bien à chacun d'eux selon son pouvoir ; il nourrissait ceux qui n'avaient pas de quoi manger, revêtait ceux qui manquaient d'habits, et donnait, avec grand soin, la sépulture aux morts. Le roi même en ayant fait tuer plusieurs, Tobie ensevelit leur corps ; ce qui lui ayant été rapporté, il commanda qu'on le fît mourir, et il lui ôtat tout son bien.

Tobie étant dépouillé de tout, s'enfuit avec son fils et sa femme ; et il trouva moyen de se cacher, parce qu'il avait beaucoup d'amis Mais quarante-cinq jours après, le roi ayant été tué par ses deux fils, Tobie revint dans sa maison, et on lui rendit son bien. Le danger dont il venait de sortir ne le rendit pas plus timide. Ayant un jour, à l'occasion d'une grande fête, préparé un festin où il avait invité quelques personnes qui craignaient Dieu comme lui, on lui dit qu'un Juif qu'on avait tué, était étendu dans la rue ; il se leva de table sans manger, alla enlever ce corps mort, et le cacha jusqu'à la nuit pour l'ensevelir sûrement. Tous ses amis blâmaient sa conduite, et lui disaient : *A peine êtes-vous sorti du péril de la mort, et vous vous y rejetez !* Mais Tobie craignant plus Dieu que les périls et la mort même, emportait les corps de ceux qui avaient été tués, les cachait dans sa maison, les ensevelissait au milieu de la nuit. Il arriva que, s'étant un jour fatigué à un travail si saint, il se reposa au pied d'une muraille, et s'y endormit. Durant son sommeil, il tomba d'un nid d'hirondelle de la fiente chaude sur ses yeux, ce qui le rendit aveugle. Il ne fut point troublé de cet accident ; mais il demeura ferme dans la crainte du Seigneur, nonobstant les insultes de ses proches et de sa femme même, qui lui fit bien de la peine dans cet état. Un jour, Tobie ayant entendu chez lui un chevreau que sa femme avait gagné par le travail de ses mains, lui dit qu'elle prit

bien garde que ce chevreau n'eût été dérobé à quelqu'un : ce qui mit cette femme dans une telle colère, qu'elle lui dit avec aigreur, qu'on voyait bien que toutes ses espérance avaient été vaines, et que ses aumônes étaient inutiles. Mais ni la pauvreté où il était réduit, ni la perte de la vue qu'il souffrait, ni les insultes de ses proches, ne purent ébranler, tant soit peu, la fermeté de sa foi. Il offrait sans cesse à Dieu ses prières et ses actions de grâces ; il s'humilia sous sa main puissante ; il adora sa justice ; il se soumit avec confiance à sa providence ; et il regarda ses malheurs comme une punition de ses fautes, s'accusant humblement de n'avoir pas marché dans toute la sainteté que Dieu demandait de lui. En un mot, il devint un modèle de patience, et un grand sujet de honte aux chrétiens, qui ne veulent pas faire, après les exemples de l'humilité de Jésus-Christ et des Saints, ce qu'a fait ce saint homme au milieu des idolâtres, parmi un peuple si grossiers, et avant la loi nouvelle.

XCVI. *Avis que Tobie donne à son fils.*

Tobie, croyant que Dieu devait bientôt le retirer du monde, appela son fils, et lui donna d'excellentes instructions, qu'on peut appeller la règle et l'abrégé de ce qu'un père sage et pieux doit recommander à ses enfans. "Mon fils, *lui dit ce* " *saint homme*, écoutez mes paroles, et mettez-les dans votre " cœur, comme le fondement sur lequel vous établirez votre " conduite. Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez " mon corps, et honorez votre mère tous les jours de sa vie ; " car, vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, et à " combien de périls elle a été exposée lorsqu'elle vous portait " dans son sein : quand elle aura aussi elle-même achevé le " temps de sa vie, ensevelissez-la auprès de moi. Ayez Dieu " dans l'esprit tous les jours de votre vie ; gardez-vous de con-

" sentir jamais à aucun péché, et de violer les préceptes du
" Seigneur notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien, et ne
" détournez point vos yeux d'aucun pauvre ; car, si vous en
" usez ainsi, le Seigneur ne détournera point non plus ses yeux
" de dessus vous. Soyez charitable en la manière que vous
" le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez
" beaucoup ; si vous avez peu, ayez soin de donner ce
" peu, même de bon cœur ; car vous amasserez ainsi un
" grand trésor et une grande récompense pour le jour
" de la nécessité ; parce que l'aumône délivre de tout péché
" et de la mort, et qu'elle ne laissera pas tomber l'âme dans les
" ténèbres. L'aumône sera le sujet d'une grande confiance
" devant Dieu, pour tous ceux qui l'auront faite. Veillez sur
" vous, mon fils, pour vous garder de toute impureté ; et,
" fidèle à votre épouse, évitez tout ce qui peut tendre au crime.
" Ne souffrez jamais que l'orgueil domine ou dans vos pensées
" ou dans vos paroles ; car, c'est par l'orgueil que tous les maux
" ont commencé. Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous,
" payez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son travail, et que la
" récompense du mercenaire ne demeure jamais chez vous. Pre-
" nez garde de ne jamais faire à un autre ce que vous seriez fâ-
" ché qu'on vous fît. Mangez votre pain avec les pauvres et avec
" ceux qui ont faim, et couvrez de vos vêtemens ceux qui sont
" nuds. Gardez-vous de manger et de boire avec les pé-
" cheurs. Demandez toujours conseil à un homme sage.
" Bénissez Dieu en tout temps, et demandez-lui qu'il vous con-
" duise, et que tous vos desseins demeurent fermes en lui. Ne
" craignez point, mon fils : il est vrai que nous sommes pau-
" vres ; mais nous aurons beaucoup de biens si nous craignons
" Dieu, si nous nous éloignons de tout péché, et si nous faisons
" de bonnes œuvres."

XCVII. *Le jeune Tobie conduit par un Ange.*

Le jeune Tobie écouta tous ces avis avec respect: mais comme son père lui avait déclaré en même temps qu'il lui était dû dix talens par Gabelus, à qui il les avait autrefois prêtés, il répondit qu'il ne connaissait point Gabelus, et ne savait pas même le chemin de la ville de Ragès, où cet homme demeurait. Sur quoi, son père lui ayant dit de chercher un guide pour le conduire, dès qu'il fut sorti de son logis, il trouva un jeune homme fort bien fait, qui paraissait prêt à faire un voyage. Le jeune Tobie ignorant que ce fût l'ange Raphaël que Dieu lui avait envoyé, lui demanda qui il était, et où il allait; et, ayant su de lui qu'il connaissait Gabelus, il le fit parler à son père, qui l'engagea d'y mener son fils, et lui promit de lui en donner une bonne récompense. L'ange caché sous l'apparence d'un homme, mena donc Tobie avec un soin qui a toujours été regardé par les saints docteurs comme la figure du soin invisible que nos anges gardiens prennent de nous. Comme le jeune Tobie, après le premier jour du chemin, se lavait les pieds dans le Tigre, il aperçut un poisson monstrueux qui venait comme pour le dévorer. Il s'écria aussitôt. L'ange le rassura, et lui dit de le prendre par les ouïes et de le tirer sur le sable, où il mourut. L'ange lui en fit mettre à part le cœur, le fiel et les foies; et, ayant fait rôtir la chair, elle leur servit pendant le voyage. Quelques jours après, comme ils approchaient de Ragès, ville des Mèdes, l'ange dit à Tobie d'aller loger chez Raguel son parent, et de demander sa fille unique en mariage. Le jeune Tobie répondit qu'il savait que les sept maris qu'avait déjà eus cette fille, avaient été tués par un démon; et qu'étant fils unique, son père serait étrangement affligés, si le même accident lui arrivait. Mais l'ange l'ayant rassuré, et lui ayant dit que les personnes sur qui le démon a du pouvoir,

sont celles qui, en s'engageant dans le mariage, bannissent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et ne pensent qu'à satisfaire leur passion : il ajouta que, pour que Dieu bénit leur mariage, il devait passer en prières les trois premières nuits de ses noces, et prendre cette fille dans la crainte de Dieu, dans le désir d'avoir des enfans, et non pas par le mouvement d'une passion aveugle et brutale.

XCVIII. *Mariage du jeune Tobie.*

Le jeune Tobie étant entré avec l'ange chez Raguel, celui-ci le reçut avec joie, quoiqu'il ne le connut point d'abord : mais, sachant ensuite que c'était le fils de Tobie, il l'embrassa avec beaucoup de tendresse, et il leur prépara un grand festin. Tobie lui protesta qu'il ne se mettrait point à table, s'il ne lui accorda auparavant Sara, sa fille unique. Raguel fut saisi de crainte à cette parole : quoique ce parti fut avantageux à sa fille, il appréhenda le malheur qui en pourrait arriver : mais l'ange l'assura que c'était à Tobie que Dieu réservait cette fille, et que ses autres maris n'étaient morts que parce qu'ils n'étaient pas dignes d'elle. On fit donc venir Sara, qui avait longtemps gémi devant Dieu de son malheur, qui la rendait la fable du monde, et qui lui attirait le mépris de ses propres servantes. On les maria sur l'heure, en leur souhaitant toutes sortes de bénédictions. Après le festin des noces, s'étant retirés dans leur chambre, Tobie se souvint des avis de l'ange, et passa les trois premières nuits de son mariage en prière et en continence avec sa nouvelle épouse. Cependant Raguel, craignant que le démon ne traitât Tobie comme il avait fait des sept autres maris de Sara, fit creuser une fosse durant la nuit, afin que si ce malheur arrivait, il pût l'ensevelir avant le jour : mais il fut agréablement surpris, lorsqu'on le vint assurer qu'il était en parfaite santé. Il fit aus-

sitôt préparer un grand festin, où il invita tous ses voisins et ses amis. Il pria ensuite Tobie de demeurer quelque temps avec lui. Tobie ne put le lui refuser : mais la crainte où il était que ce retardement ne causât de l'inquiétude à son père, l'obligea de prier l'ange qui l'accompagnait, d'aller chez Gabelus, pour lui demander les dix talens qu'il devait. L'ange voulut bien se charger de ce soin, rendit à Gabelus son obligation, et reçut de lui tout l'argent qu'il devait à Tobie. Il lui raconta aussi tout ce qui était arrivé au jeune Tobie ; et il le fit venir avec lui à ses noces, où l'écriture sainte remarque qu'on se conduisit avec la crainte du Seigneur. Enfin Raguel, après beaucoup d'instances, permit à Tobie de s'en retourner : il lui mit sa fille entre les mains, et la moitié de tout ce qu'il possédait. Alors le père et la mère embrassant leur fille, la laissèrent aller, l'avertissant d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de bien régler sa famille, de gouverner sagement sa maison, et de se conserver irrépréhensible en toutes choses.

XCIX. *Tobie recouvre la vue.*

Cependant le père et la mère du jeune Tobie, voyant qu'il ne revenait point, étaient dans une profonde tristesse ; sa mère surtout, ne pouvant se consoler, allait tous les jours sur le haut de la montagne pour voir si elle ne le découvrirait pas de loin. Elle l'aperçut enfin, et le chien de Tobie le devança, et annonça au père, en le carressant, la venue de son cher fils. Le bon vieillard s'empressa d'aller au-devant de lui avec sa mère : ils s'embrassèrent tendrement, et répandirent des larmes de joie. Dès que le jeune Tobie fut entré, son premier soin fut d'adorer Dieu ; ensuite, selon l'avis de l'ange, il oignit les yeux de son père avec le fiel du poisson qu'il avait pris, et aussitôt ce saint vieillard recouvra la vue. Sara, la femme de Tobie,

étant ensuite arrivée avec ses troupeaux et une grande somme d'argent, les deux Tobie voyant qu'ils ne pouvait assez reconnaître les services que l'ange (qu'ils croyaient un homme) venait de leur rendre, le prièrent instamment de vouloir bien accepter la moitié de tout ce qu'on avait apporté : mais l'ange leur répondit : " Bénissez le Dieu du Ciel, et rendez-lui gloire " devant tous les hommes, parce qu'il vous a fait ressentir les " effets de sa miséricorde. La prière accompagnée du jeûne et " de l'aumône, vaut mieux que tous les trésors que l'on peut " amasser : car l'aumône, délivre de la mort ; elle efface les " péchés, et elle fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. " Mais ceux qui commettent l'iniquité, sont les ennemis de leur " âme. Je vous découvrirai donc la vérité, et je ne vous " cacherai point une chose qui vous était inconnue. Lorsque " vous priez Dieu avec larmes, et que vous ensevelissez les " morts ; que vous quittiez pour cela votre dîner, et que vous " cachiez leur corps dans votre maison durant le jour, pour les " ensevelir pendant la nuit, c'était moi qui présentais vos " prières au Seigneur ; et parce que vous étiez agréable à Dieu, " il a été nécessaire que l'affliction vous éprouvât. Maintenant " donc, le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir, et pour dé- " livrer du démon, Sara, la femme de votre fils : car je suis " l'ange Raphaël, l'un des sept qui sont toujours présens " devant le Seigneur." A ces paroles, ils furent saisis de frayeur, et ils tombèrent le visage contre terre : mais l'ange leur dit : " La paix soit avec vous, ne craignez point ; car lorsque " j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu : " bénissez-le donc, et chantez ses louanges. Il vous a " paru que je buvais et que je mangeais avec vous ; mais pour " moi, je me nourris d'une viande invisible, et je me sers d'un " breuvage qui ne peut être vu des hommes. Il est donc temps " que je retourne vers celui qui m'a envoyé. Pour vous, bé-

" nissez Dieu, et publiez toutes ces merveilles." Après ces paroles, il disparut. Alors les deux Tobie s'étant prosternés contre terre pendant trois heures, bénirent Dieu ; et s'étant levés ensuite, ils racontèrent avec reconnaissance les miracles qu'il avait fait en leur faveur. Tobie avait été aveugle durant quarante ans ; il vécut depuis, quarante-deux ans dans une très-heureuse vieillesse, et il mourut âgé de plus de cent ans, laissant pour imitateur de sa piété le jeune Tobie, qui, après la mort de sa mère, s'en retourna chez son beau-père et sa belle-mère : il les trouva encore en santé, dans une heureuse vieillesse ; il eut soin d'eux, et il leur ferma les yeux. Il vit les enfans de ses enfans jusqu'à la cinquième génération ; et après avoir vécu quatre-vingt-dix-neuf ans, il mourut dans la crainte du Seigneur. L'écriture ajoute que tous ses alliés et tous ses enfans persévèrerent avec tant de fidélité dans une vie sainte, qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes.

C. *Histoire de Judith.*

Nabuchodonosor, roi des Assyriens, (différent de celui qui prit Jérusalem) ayant formé le dessein, aussi ridicule qu'ambitieux, d'assujetir toute la terre à son empire, choisit Holopherne pour commander ses armées. Ce général passa comme un feu dans les provinces, couvrit la terre de ses soldats et de ses chariots, jeta l'épouvante dans tous les pays qu'il attaqua, détruisit les murs des villes qui se rendirent, et fit passer au fil de l'épée les habitans de celles qui osèrent lui résister. Les Juifs appréhendèrent pour eux et pour le temple ; et l'exemple de tant de nations ravagées leur fit juger combien était grand le péril qui les menaçait. Quelque préparatifs qu'ils eussent faits, ils en reconnurent la faiblesse ; et leur refuge fut la prière, le jeûne et les larmes. Lorsqu'Holopherne eut appris que les Juifs ne pensaient point à se rendre, et qu'ils semblaient même

se disposer à la guerre, il entra dans une colère étrange : il voulut savoir quel était ce peuple ; et alors Achior, général des Amonites, qui s'était venu rendre à lui, fit un excellent discours pour lui faire connaître la grandeur du Dieu des Juifs, et les merveilles qui avaient signalé sa puissance dans tous les siècles. Il l'assura que tant que ce peuple servait fidèlement son Dieu, il était toujours invincible ; et qu'à moins qu'il ne l'eût irrité par quelqu'offense, on s'efforcerait inutilement de le vaincre. A ce discours, Holopherne ne put retenir sa fureur ; et, étonné qu'il y eût un homme assez insolent pour croire que personne ne pût résister au roi son maître, il commanda à ses gens de prendre Achior, de le mener à Béthulie, et de le mettre entre les mains des Juifs, afin qu'après la prise de cette ville, il fut puni avec eux, d'avoir osé préférer la puissance de leur Dieu à celle de Nabuchodonosor. Achior fut donc lié à un arbre auprès de Béthulie, où les Juifs l'étant venu prendre, le conduisirent dans la ville. Il leur dit en présence de tout le peuple ces nouvelles effrayantes, mais ils le consolèrent en lui disant qu'au lieu qu'Holopherne l'avait menacé de le faire mourir cruellement après avoir pris leur ville, ils espéraient au contraire que Dieu lui ferait voir la protection qu'il donnerait à son peuple, la ruine d'Holopherne et de son armée.

Nonobstant la confiance que ce peuple avait en Dieu, il ne laissa pas d'être consterné lorsqu'il vit Holopherne s'approcher de plus en plus avec une armée de six-vingt-mille hommes de pied, et de vingt-deux mille chevaux. Ils se prosternèrent contre terre pour prier, reconnaissant que le secours, en cette extrémité, ne leur pouvait venir que du ciel. Holopherne ayant investi Béthulie, et considéré tous ses dehors, vit qu'elle n'avait de l'eau que par un aqueduc, qu'il fit couper, afin d'obliger par la soif les habitans de se rendre. L'eau manqua en peu de jours dans toute la ville ; et ses habitans pensaient déjà à finir le tour-

ment d'une longue soif, en se rendant à Holopherne, lorsque Judith entreprit de les délivrer. C'était une veuve d'excellente vertu, qui, depuis la mort de son mari, passait sa vie dans la retraite et dans le jeûne, et portant le cilice. S'étant depuis longtemps fortifiée par ces saints exercices, elle se sentit dans cette extrémité de son peuple, poussée d'un dessein qui ne pouvait venir que de Dieu. Elle fit appeler les prêtres ; et, après leur avoir reproché leur peu de confiance en Dieu, elle leur déclara qu'elle avait un dessein, mais qu'elle ne le leur dirait pas, et qu'elle leur recommandait seulement de prier pour elle pendant qu'elle serait hors de la ville. Lorsque ces prêtres se furent retirés, elle entra dans son oratoire ; elle soupira longtemps devant Dieu, prosternée en terre ; et, s'étant relevée ensuite, elle se para de tous ses ornemens, et sortit ainsi de Béthulie, tout le monde la regardant avec admiration, mais ne lui osant parler. Les soldats d'Holopherne l'ayant bientôt saisie, la menèrent à leur général, qui, étant charmé de sa beauté et de la sagesse de ses discours, donna ordre qu'on la traitât magnifiquement : mais Judith lui déclara qu'elle ne pouvait toucher à toutes les viandes défendues par sa loi, et qu'elle s'était fait apporter par sa servante celles dont elle pouvait manger : elle observa ainsi exactement la loi de Dieu, lors même qu'elle était seule au milieu de ses ennemis.

CI. *Suite de l'histoire de Judith.*

Peu de jours après que Judith fut arrivée au camp d'Holopherne, ce général la fit inviter à souper : comme elle avait une ferme confiance en Dieu, elle y alla sans craindre. Holopherne but avec excès, et le sommeil de l'ivresse le saisit. Ses officiers s'étant retirés, Judith, qui était restée seule, ne pensa plus qu'à exécuter son dessein. Elle commença par invoquer Dieu dans son cœur ; elle le conjura de la fortifier en ce moment,

afin qu'elle achevât ce qu'elle avait cru pouvoir faire par son assistance. Elle s'approcha ensuite de la colonne du lit où pendait le sabre d'Holopherne, le tira du fourreau, et tenant Holopherne par les cheveux, elle s'adressa encore une fois à Dieu, et lui dit : *Seigneur mon Dieu, fortifiez-moi à cette heure.* Aussitôt elle frappa deux fois sur le cou d'Holopherne, lui coupa la tête, la prit et la donna à sa servante, qu'elle avait mise en sentinelle à la porte. Elles s'en allèrent ensuite toutes deux au travers des gardes, comme pour aller prier dans la campagne, selon la coutume qu'elle avait observée les jours précédens. Judith étant arrivée près des portes de la ville, cria pour qu'on les lui ouvrit. On la reçut aux flambeaux ; et, toute la ville étant venue au-devant d'elle, elle fit faire un grand silence : elle exhorta tous ceux qui y étaient, de rendre grâces à Dieu, et leur montra cette tête qu'elle portait. Ils jetèrent tous de grands cris de joie pour bénir Dieu d'un événement si inespéré, et pour relever la gloire de celle qui s'était si courageusement exposée pour leur salut. Judith fit venir Achior, lui montra la tête de celui qui avait si fièrement juré sa perte. Achior, saisi d'effroi, tomba par terre en la voyant ; et étant revenu à lui, il se jeta aux pieds de Judith ; il protesta de vouloir croire au Dieu qu'elle adorait, et de le servir selon la loi des Juifs. Dès que le jour fut venu, et que l'armée d'Holopherne connut ce qui s'était passé, elle fut saisie d'une extrême frayeur. Ceux de Béthulie sortirent aussitôt avec hardiesse, et mirent en déroute les assiégeans, les poursuivirent vivement ; et après en avoir tué un grand nombre, ils partagèrent les riches dépouilles des Assyriens. Tout le peuple vint ensuite à Jérusalem pour remercier Dieu, lui offrir des sacrifices, et s'acquitter des vœux qu'il avait faits. Ils honorèrent cette victoire par une réjouissance publique qui dura trois mois, et ils établirent une fête pour en conserver la mémoire. Judith ayant offert à Dieu les

dépouilles d'Holopherne, se renferma dans son silence et dans sa retraite ordinaire, et ne parut plus qu'aux jours de fêtes. L'histoire de Judith contient plusieurs de ces actions extraordinaires que le Saint Esprit nous propose quelquefois dans l'Ecriture, non comme des exemples que nous devons imiter, mais comme des sujets d'admirer la puissance et la sagesse de Dieu, qui sait, quand il lui plaît, confondre les superbes, et délivrer, par des moyens qui sont au-dessus de la prudence humaine, ceux qui ont recours à lui.

CII. *Histoire d'Esther.*

Assuérus, roi de Perse, ayant élevé Aman son favori au plus haut comble de gloire, Mardochée, qui était Juif, et l'un de ceux qui avaient été transportés de Judée en Balylone par le roi Nabuchodonosor, ne voulut point rendre à cette homme ambitieux des marques d'honneur qu'il croyait défendues par la loi de Dieu. Ce refus, qui n'était pas un refus d'orgueil, comme le crut Aman, mais un effet de la fidélité que Mardochée gardait à la loi de Dieu, attira non seulement sur lui, mais encore sur tous les Juifs un cruel arrêt de mort : car ce ministre irrité, ne se contentant pas de sacrifier à sa colère le seul Mardochée, dont il se croyait offensé, mais la faisant passer sur tout le peuple de Dieu, il le décria auprès du roi comme un peuple séditieux, qui ayant des lois et une religion particulière, méprisait ses ordonnances. Le roi, sans rien examiner, crut cet imposteur, et lui permit, sur ce rapport, de dresser une déclaration telle qu'il lui plairait, et d'ordonner qu'en tout son royaume, en un jour qu'il marqua, tous les Juifs fussent tués, hommes, femmes, vieillards et enfans, sans qu'on en épargnât un seul. Esther, nièce de Mardochée, qui, par une conduite toute particulière de Dieu, était devenue femme d'Assuérus, sentit vivement le malheur de tout son peuple, quoiqu'elle n'y fût point comprise, parce

que le roi ne savait pas qu'elle fût Juive. Mardochée donc l'avertit de s'aller présenter devant le roi, et de demander grâce pour son peuple. Esther représenta d'abord à Mardochée que c'était s'exposer visiblement à la mort, qui était inévitable à ceux qui entraient chez le roi sans y être appelés. Mais Mardochée lui répondit, *qu'elle ne crût pas que, dans cette perte commune des Juifs, elle seule pût sauver sa vie, parce qu'elle était dans le palais d'Assuérus : que si la crainte la tenait dans le silence, Dieu trouverait bien un autre moyen de délivrer son peuple, et qu'elle et la maison de son père périraient ; et que ce n'était peut être que pour être une ressource à son peuple dans cette occasion unique, que Dieu l'avait fait monter sur le trône.* Cette sainte femme, après cet avis, n'hésita plus, et résolut au moment même de se sacrifier pour tout son peuple : et s'étant préparée par les larmes, par les prières et par les jeûnes, elle alla jusques dans la chambre du roi, et parut en sa présence. L'éclat qui environnait son trône, la magnificence des ses ornemens, mais plus que tout cela, la fureur qui paraissait déjà dans les yeux de ce roi, firent qu'Esther tomba en défaillance : mais Dieu ayant changé en même temps le cœur de ce roi, il alla lui-même la relever ; il lui demanda ce qu'elle désirait de lui, et lui dit qu'il était prêt de lui donner jusqu'à la moitié de son royaume. Esther le pria seulement qu'il lui fît la grâce de venir le lendemain dîner chez elle avec Aman, et le roi le lui promit.

CIII. *Triomphe de Mardochée.*

Assuérus ne pouvant reposer durant la nuit suivante, se fit lire les annales de son royaume : on tomba sur l'endroit qui marquait une conspiration que firent autrefois contre lui deux de ses officiers, et que Mardochée avait découverte. Le roi demanda à celui qui lisait, quelle récompense avait reçue Mar-

dochée pour ce service : il répondit qu'il n'en avait reçu aucune. Assuérus demanda s'il y avait quelqu'un dans son antichambre. Aman y était venu de grand matin pour prier le roi de lui permettre de faire pendre Mardochée. Etant donc entré, dans la chambre d'Assuérus, ce prince lui demanda ce qu'on pourrait faire à un homme que le roi desirait d'honorer beaucoup. Aman, s'imaginant qu'il était celui-là même que le roi pensait honorer de la sorte, lui dit qu'il fallait que cet homme fût revêtu de la pourpre royale ; qu'il montât sur le cheval du roi même ; qu'il eût son diadême sur la tête ; qu'il fût conduit dans cet état par toute la ville par le plus grand du royaume, qui tiendrait les rênes de son cheval, et qui crirait *que c'était ainsi que serait honoré celui que le roi voudrait honorer.* Le roi lui ordonna de faire ponctuellement tout ce qu'il venait de dire, et de conduire ainsi Mardochée par toute la ville. On vit donc alors l'humble Mardochée recevoir les plus grands honneurs, par le conseil même et par le ministère d'Aman son plus grand ennemi ; et on vit le superbe Aman forcé de publier de sa propre bouche les louanges de cet ennemi qu'il détestait dans son cœur, et de ramper devant lui. C'est ainsi que Dieu se plaît souvent à élever, dès ce monde, les humbles, et à humilier les orgueilleux.

CIV. *Punition d'Aman.*

Assuérus étant allé dîner chez la reine Esther avec Aman, pressa cette princesse de lui déclarer ce qu'elle désirait de lui. Esther alors se prosterna à ses pieds, et lui demanda avec beaucoup de larmes, pour toute grâce, qu'il lui accordât la vie et à toute sa nation. Elle lui dévoila la malignité d'Aman, et par quelle imposture il avait surpris sa sagesse, et comme, abusant de son nom et de son autorité, il avait fait condamner tous les Juifs à mort. Ce prince, qui avait natu-

rellement de la bonté et de la justice, fut surpris, quand on lui représenta jusqu'où sa crédulité et la cruauté de son ministre avaient pu aller ; et le regret qu'il en eut, fit qu'il quitta le lieu du festin, et se retira plein de fureur dans un petit bois qui était proche. Pendant que le roi était sorti, Aman voyant l'extrême péril où il était, s'approcha du lit sur lequel la reine, selon la coutume des anciens, était couchée pour manger, et il la conjurait d'obtenir sa grâce. Mais dans ce moment le roi étant rentré dans la chambre, et le voyant en cet état, entra dans une grande colère, et ordonna qu'on le fît mourir. Alors, un des officiers qui étaient présens, dit au roi qu'Aman avait préparé une potence haute de cinquante coudées pour y prendre Mardochée. Le roi commanda aussitôt qu'on l'y attachât lui même : et il établit ensuite Mardochée en la place d'Aman, et envoya par toutes les provinces de son empire un nouvel édit qui non-seulement empêchait que les Juifs ne fussent exterminés, mais qui leur donna même l'autorité de punir leurs persécuteurs. C'est ainsi que la fermeté d'un serviteur de Dieu, qui ne voulait point, au dépens de sa conscience, se rendre agréable aux méchans ; que la générosité d'une reine qui s'exposa à perdre la couronne et la vie pour sauver son peuple, triomphèrent de la fausse et cruelle politique d'Aman ; et que cet homme superbe trouva sa perte dans les mêmes moyens dont il avait résolu de se servir pour perdre ceux qu'il haïssait.

CV. *Job sur le fumier.*

Le saint homme Job, qui est devenu si fameux par son humble patience, avait, durant toute la vie, allié deux choses bien difficiles ; une grande vertu avec de grandes richesses. Il était, dit l'Ecriture, juste, simple et craignant Dieu. Il ne se contentait pas de se retirer du mal, mais il ne se lassait point d'in-

struire aussi ses enfans dans la crainte de Dieu, et lui offrait souvent des sacrifices pour les péchés secrets qu'ils auraient pu commettre. Le démon ne put souffrir une si grande vertu sans entreprendre de l'ébranler. Il osa porter ses calomnies jusqu'à Dieu même ; et ne trouvant rien dans la vie de Job qu'il pût blâmer, il accusa ses intentions cachées, prétendant qu'il ne servait Dieu qu'à cause des avantages temporels qu'il en recevait. Dieu, pour confondre ce calomniateur, lui donna la puissance de ravir au saint homme tout son bien. Le démon usa de ce pouvoir avec toute sa fureur et sa malice ; et pour mieux accabler Job, par une multitude de malheurs subites, il fit en même temps piller ses troupeaux par des voleurs, périr ses brebis par le feu du ciel, emmener ses chameaux par les ennemis, et mourir tous ses enfans sous les ruines d'une maison qu'il fit tomber pendant qu'ils étaient à table. Job reçut tout-à-la-fois ces tristes nouvelles, sans que sa vertu en fût ébranlée. Il se prosterna en terre, il bénit Dieu, et dit ces paroles, qui depuis sont devenues si célèbres : *Dieu me l'a donné ; Dieu me l'a ôté : il en est arrivé comme il a plû au Seigneur ; que son saint nom soit béni.* L'innocence que ce saint homme conserva en cette rencontre, qui ne servit qu'à rendre sa vertu plus pure, plus ferme et plus éclatante, augmenta la fureur du démon. Il demanda encore à Dieu le pouvoir de le frapper dans sa chair ; parce qu'il ne peut rien contre les saints, qu'autant que Dieu le lui permet. Dieu lui accorda sa demande, pour confondre encore plus sa malignité, et pour faire voir qu'il n'y avait rien que de très-sincère dans la vertu de son serviteur ; mais il lui ordonna de conserver sa vie. Alors le démon frappa Job d'un ulcère épouvantable qui couvrit tout son corps. Privé de tous ses biens, il fut réduit à s'asseoir sur un fumier et à racler avec un morceau de pot de terre la pourriture qui sortait de ses plaies, et les vers qui s'y formaient. Il ne lui res-

tait alors de tout ce qu'il possédait autrefois dans le monde, que sa femme seule, qui lui fut un nouveau sujet d'affliction : car, cette femme s'étant persuadée, à la vue des malheurs qui arrivaient à son mari, que la piété de ce saint homme était inutile, tâcha, par ses discours et ses reproches, de le porter au désespoir, et au blasphême contre Dieu : mais Job se contenta de lui dire : *Vous parlez comme une femme insensée : puisque nous avons reçu le bien de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux ?* Cependant, trois amis de Job ayant appris les malheurs qui lui étaient arrivés, partirent chacun de leur pays, ayant pris le même jour pour le venir voir ensemble et le consoler. Dès qu'ils l'eurent aperçu de loin, ils commencèrent à verser des larmes, et à témoigner, par toutes les marques les plus sensibles, la part qu'ils prenaient à son affliction. Mais, lorsqu'ils virent de plus près l'état pitoyable où ce saint homme était réduit, ils demeurèrent comme interdits ; en sorte qu'ils restèrent assis auprès de lui sur la terre pendant sept jours et sept nuits, sans pouvoir lui dire une parole. Ils ne rompirent enfin ce long silence que pour lui causer un nouveau surcroit d'affliction : car Job ayant commencé à parler, et à représenter par de fortes expressions l'excès de sa douleur, ses amis, qui ne jugeaient de l'état où ils le voyaient que par des vues purement humaines, s'efforcèrent de lui prouver, par de longs discours, qu'il fallait qu'il eût commis de grands crimes ; et que les maux dont il était accablé, ne pouvaient être que des effets de la colère de Dieu justement irrité contre lui. Job fut extrêmement sensible à ces reproches : il avoua qu'à la vérité personne n'était entièrement exempt de péché devant Dieu ; que quand il reconnaîtrait en soi quelque trace de justice, il n'oserait pas répondre à un juge si éclairé, et qu'il le conjurerait humblement de lui pardonner : mais il

ajouta que, quand Dieu même lui ôterait la vie, il ne laisserait pas d'espérer en lui : qu'il savait que son Rédempteur était vivant ; que son corps, malgré toute la pourriture dont il était couvert, ressusciterait au dernier jour, et serait rétabli dans sa première vigueur ; qu'en cet état il aurait le bonheur de voir son Dieu, et que cette espérance, qui faisait toute sa consolation, demeurerait toujours dans son cœur. Il crut cependant devoir justifier son innocence attaquée par les jugemens téméraires de ses amis ; mais il se serait inutilement efforcé de persuader ces esprits prévenus, si Dieu même n'eût parlé en sa faveur. Dieu déclara donc qu'il était en colère contre les amis de Job, à cause des discours qu'ils avaient tenus ; il justifia son serviteur des reproches qu'on lui avait faits ; et il nous apprit par-là qu'il envoie quelquefois des afflictions aux justes, non pour punir leurs péchés, mais pour exercer leur vertu, et donner lieu à leur mérite. Il déclara encore qu'il ne pardonnerait aux amis de Job, qu'à la prière de son serviteur. Ensuite Dieu rendit au saint homme, avec la santé du corps, le double de toutes les richesses que le démon lui avait enlevés ; il lui donna un nombre d'enfans égal à celui qu'il avait perdu, et il y ajouta une longue et heureuse vieillesse : en sorte que ce saint homme vécut encore jusqu'à cent quarante ans, et qu'il eut la consolation de voir les enfans de ses enfans jusqu'à la quatrième génération. Mais comme il n'avait pas souffert en vue de ses avantages temporels, nous ne devons aussi les regarder que comme une faible image de la gloire dont Dieu couronne la patience dans le ciel ; gloire ineffable, que Jésus-Christ a proposé à ses disciples comme le vrai prix de leur travaux et de leurs souffrances.

CVI. *Histoire de Daniel élevé à la Cour de Nabuchodonosor.*

Le prophète Daniel était de la race des princes de Juda, et fut emmené, dès son bas âge, à Babylone par le roi Nabuchodonosor. Tout jeune qu'il était, et captif, il fut toujours très-exact à observer la loi de Dieu. On l'avait choisi avec Ananie, Mizaël et Azarie, de sa nation, pour être du nombre des jeunes enfans qui servaient le roi tour-à-tour. Ils prirent avec Daniel la résolution de jeûner, plutôt que d'user des viandes de la table du roi, qui leur étaient destinées, parce que, selon la loi des Juifs, ces viandes leur étaient défendues. L'officier qui avait soin d'eux, eut peur que, s'il ne leur donnait que des légumes, comme ils l'en suppliaient, ils ne devinssent plus maigres que les autres jeunes captifs, et qu'il n'irritât ainsi le roi contre lui : mais en ayant fait l'essai durant dix jours, à la prière de Daniel, leurs visages se trouvèrent plus beau et plus gras que ceux des autres qui se nourrissaient de viandes plus délicates. Dieu fit voir ainsi combien il aime l'abstinence, et que ce ne sont pas proprement les viandes qui nourrissent, mais la bénédiction qu'il y donne. Dieu, pour faire connaître le mérite de son saint prophète, commença à le signaler, comme il fit autrefois de Joseph, par l'interprétation d'un songe qui avait épouvanté le roi : mais il fit plus que Joseph, en ce qu'il découvrit non-seulement l'interprétation du songe, mais le songe même, que Nabuchodonosor avait oublié. Le roi avait inutilement consulté tous les sages de son royaume ; ils lui avaient tous déclaré qu'il était impossible aux hommes de deviner ce qu'un autre homme avait songé, quand il ne le racontait pas lui-même : c'est pourquoi ce prince les condamna tous à mort. Daniel ayant su ce cruel arrêt, pria qu'on le suspendit ; et après avoir invo-

qué Dieu durant quelque tems avec Ananie, Mizaël et Azarie, il vint se présenter devant le roi, et lui déclara quel avait été son songe, et ce qu'il signifiait. Il lui prédit les différens empires qui devaient suivre, et enfin le royaume spirituel de Jésus-Christ, devant lequel tous les autres disparaîtraient successivement, tandis que celui-là serait éternel. Nabuchodonosor admira Daniel ; il voulut lui rendre des honneurs presque divins, et il lui donna un grand pouvoir dans son empire. Daniel fit connaître au roi, que c'était du roi du ciel qu'il avait reçu les lumières que ce prince admirait ; que c'était à Dieu seul qu'il fallait en rapporter la gloire ; et il fit connaître au monarque idolâtre, que le Dieu d'Israël était le seul vrai Dieu et le maître des empires : il le pria aussi de partager les faveurs dont il le comblait, avec ses trois compagnons, qui, par leurs prières, l'avaient aidé à obtenir de Dieu la manifestation du songe et des choses admirables qu'il signifiait.

CVII. *Ananie, Mizaël et Azarie dans la fournaise.*

Nabuchodonosor, après avoir adoré le Dieu du ciel, ne cessa pas d'être idolâtre. Il fit faire une statue d'or d'une grandeur prodigieuse, et il commanda à tous ses sujets d'adorer cette statue. Quelques-uns, jaloux de la fortune d'Ananie, Mizaël et Azarie, prirent occasion de ce qu'ils ne se prosternaient pas devant la statue, pour les perdre ; ils les accusèrent donc devant le roi. Ce prince ayant ouï de la bouche même de ces trois jeunes hommes, qu'ils ne voulaient pas adorer sa statue, et qu'ils n'adoraient que le Dieu du ciel, en fut irrité : il les menaça de les faire jeter dans une fournaise ardente ; mais ils lui répondirent généreusement que le Dieu qu'ils adoraient, pourrait bien, s'il le voulait, les tirer d'entre ses mains ; mais que, quand il ne lui plairait pas de le faire, ils n'adore-

raient pas néanmoins sa statue ni ses faux Dieux. Nabuchodonosor ne put souffrir cette fermeté si sainte ; et se croyant méprisé par ces jeunes hommes, il les fit jeter dans une fournaise ardente. Alors un ange du Seigneur parut visiblement dans la fournaise avec ces trois jeunes hommes, et il arrêta la violence du feu, qui épargna même leurs habits, et ne consuma que leurs liens. Pendant qu'ils étaient ainsi libre au milieu des flammes, ils chantaient ensemble les louanges de Dieu, et ils invitaient toutes les créatures à le bénir avec eux. Le roi, surpris de ce prodige, les fit sortir de la fournaise, et il bénit Dieu qui avait fait ce grand miracle ; et par un édit solonnel il défendit à tous ses sujets, sous peine de la vie, de proférer aucun blasphême contre le Tout-puissant. Les saints Pères remarquent que ces jeunes hommes dans la fournaise sont l'image des saints dans l'affliction. Le feu ne brûle que leurs liens ; l'affliction de même ne consume que ce qu'il y a de faible et de moins pur dans les serviteurs de Dieu. Un ange descend avec eux dans la fournaise : Dieu est lui-même dans le cœur de ceux qui souffrent pour lui. Et comme le feu dans la fournaise devint une rosée pour ces serviteurs, et consuma ceux qui les y avaient jetés ; ainsi les maux des justes les consolent et les sanctifient, et ils retombent même souvent en ce monde, et certainement dans l'autre, sur ceux qui les ont fait souffrir.

CVIII. *Nabuchodonosor changé en bête.*

Le roi Nabuchodonosor, après la conquête de l'Egypte et les victoires remportées sur ses ennemis, s'oubliant dans les prospérités de son royame, et laissant de jour en jour croître son orgueil, Dieu voulut le punir et l'humilier, pour apprendre aux hommes par son malheur, à ne se pas enfler de leur pros-

périté, et à se souvenir toujours qu'ils ne sont qu'un néant devant lui. En effet, lorsque ce roi admirait la grandeur de la ville de Babylone, qu'il avait bâtie pour être la capitale de son royaume, il fut tout d'un coup frappé de la main de Dieu, suivant la prédiction qui lui avait été faite un an auparavant par Daniel. Il avait négligé d'en détourner l'effet, ce qu'il aurait pu, en s'humiliant, en cessant de pécher, et en rachetant ses crimes par des aumônes, ainsi que le prophète le lui avait conseillé. Ayant donc été frappé de la main de Dieu, il perdit le sens, il s'enfuit de la compagnie des hommes, et se retira dans les forêts, où il habita avec les bêtes féroces, et se nourrit avec elles de l'herbe des champs : comme elles, il demeura exposé aux injures de l'air, et il leur devint en quelque façon semblable ; car ses cheveux crurent d'une manière extraordinaire, et ses ongles devinrent comme les griffes des oiseaux. Il demeura sept ans dans ce déplorable état, jusqu'à ce qu'étant revenu au bon sens, Dieu toucha son cœur. Il s'humilia devant lui, il reconnut son orgueil, et le néant des grandeurs humaines, et il se tourna vers Dieu pour en obtenir miséricorde. Alors les grands du royaume le vinrent chercher, et le rétablirent sur son trône. Nabuchodonosor est l'image de l'homme pécheur : en s'élevant contre Dieu par son péché, non-seulement il perd la grâce et le droit qu'il avait au royaume du ciel, mais il devient encore semblable aux bêtes, qui ne s'occupent que des choses de la terre. Il faut, pour sortir d'un état si funeste, qu'il ait recours à Dieu avec une humilité sincère et un vrai esprit de pénitence.

CIX. *Balthazar condamné.*

Balthazar, roi de Babylone, ayant fait un magnifique festin à tous les grands de son royaume, voulut joindre à son luxe

l'impiété et la profanation des choses saintes ; car, ayant fait apporter les vases sacrés que Nabuchodonosor avait emportés de Jérusalem, il but dedans avec toutes ses femmes et les grands de sa cour. Au même instant Dieu, irrité de ce sacrilège, fit paraître comme une main qui écrivait sur la muraille. A cette vue Balthazar, saisi d'effroi, fit assembler tous les sages de Babylone : mais comme ils ne pouvaient pas même lire cette écriture, la reine lui persuada de faire venir Daniel. Ce saint prophète dit au roi avec une liberté toute sainte, que puisque, loin de profiter de l'exemple de son aïeul Nabuchodonosor, dont l'orgueil avait été si sévèrement puni, il avait encore irrité Dieu par un nouveau sacrilège, Dieu lui marquait l'arrêt de sa condamnation dans les trois mots qu'il voyait écrits sur sa muraille : que le premier signifiait que Dieu avait compté les jours de son règne, et qu'ils étaient enfin accomplis ; que, par le second, Dieu marquait qu'il l'avait pesé dans sa juste balance, et qu'il l'avait trouvé trop léger ; qu'enfin le troisième mot signifiait que son royaume serait divisé, et partagé entre les Mèdes et les Perses. Ces prédictions ne furent pas longtemps sans être accomplies ; car cette même nuit, pendant que les Babyloniens, se confiant trop dans les fortifications de leur ville, ne songeaient qu'à se divertir, les ennemis y entrèrent par adresse, et Balthazar fut tué, laissant un terrible exemple de la sévérité des jugemens de Dieu contre ceux qui sont assez impies pour profaner les choses saintes.

CX. *Daniel dans la fosse aux lions.*

Darius étant devenu maître des états de Balthazar, honora le prophète Daniel, et il eut même la pensée de l'établir sur tout son royaume : mais les seigneurs de la cour, jaloux de l'élévation de ce prophète, résolurent de le faire périr. Comme sa

vie était irréprochable, ils tâchèrent de le surprendre en un point où la loi de Dieu l'empêcherait d'obéir à celle du prince. Ils persuadèrent donc au roi de faire publier un édit par lequel il condamnât ceux qui, durant l'espace de trente jours, adresserait quelque prière ou feraient quelque demande à Dieu ou aux hommes, outre que lui, à être jetés dans la caverne des lions pour en être dévorés. Daniel ne crut pas devoir obéir à un ordre aussi manifestement insensé et impie. Ainsi sans craindre la mort, il continua d'adorer Dieu et de le prier à son ordinaire trois fois, chaque jour. Ses ennemis l'observaient : ils le déférèrent au roi ; et ce prince faible se vit obligé malgré lui de faire jeter le prophète dans la fosse aux lions, sous le faux prétexte que la loi du Souverain devait être exécutée. Daniel, par un miracle, fut préservé de la fureur des lions, et il resta tout un jour avec ces bêtes carnassières et affamées, sans en recevoir aucun mal. Le roi avait espérance que le Dieu de Daniel le préserverait ; et dès le lendemain matin il fut lui-même à l'ouverture de la fosse aux lions, et il trouva (non sans admiration) que le prophète était en vie et sans aucune blessure. Alors, reconnaissant à ce prodige l'innocence de Daniel et la méchanceté de ses accusateurs, il commanda qu'ils fussent jetés eux-mêmes aux lions avec leurs femmes et leurs enfans. A peine furent ils précipités, que les lions furieux les saisirent, les dévorèrent, et brisèrent leurs os en pièces. Terrible exemple de ce que peut la flatterie des méchans auprès d'un roi faible et crédule ; et aussi de la punition que Dieu exerce quelquefois dès cette vie, contre ceux qui persécutent et calomnient les saints.

Dieu avait déjà, plusieurs années auparavant, et sous un autre roi, préservé Daniel de la gueule des lions : car ce prophète ayant fait connaître au roi les fourberies des prêtres de Bel, ren-

versé l'idole et le temple de ce faux Dieu, et fait mourir un grand dragon que les Babyloniens adoraient, ces peuples vinrent séditieusement trouver le roi, et le contraignirent de leur abandonner Daniel qu'ils jetèrent aussitôt dans la fosse aux lions, où il demeura sept jours, sans que ces animaux lui fissent aucun mal, quoiqu'on ne leur donnât point alors ce qu'on avait accoutumé de leur jeter pour leur nourriture. Cependant un ange du Seigneur enleva le prophète Habacuc, qui était dans la Judée, et le transporta jusqu'à Babylone, où il le mit à l'entrée de la fosse aux lions, afin qu'il donnât à Daniel le diner qu'il avait préparé pour ses moissonneurs. Daniel le reçut en rendant grâces à Dieu avec une profonde reconnaissance, et l'ange remit aussitôt Habacuc dans le même lieu où il l'avait pris. Enfin, le septième jour le roi étant venu pour pleurer Daniel, et l'ayant trouvé plein de vie, il admira la puissance de Dieu ; et ayant fait retirer Daniel de la fosse, il y fit jeter, en même temps, ceux qui avait voulu perdre ce saint prophète, et les lions les dévorèrent en un moment.

Ceux qui ont les yeux de la foi se regardent à tous momens comme étant environnés de lions cruels qui ne cherchent qu'à les dévorer. Saint Pierre nous avertit que ces lions sont les démons ennemis de notre salut, qui rôdent sans cesse autour de nous. Mais si, à l'exemple de Daniel, nous préférons Dieu à toutes choses, si nous avons recours à la mortification et à la prière, Dieu qui a préservé ce saint prophète de la fureur des lions auxquels il fut exposé, nous protégera contre la fureur des autres lions bien plus redoutables, qui cherchent à nous ôter la vie de l'âme.

CXI. *Histoire de Susanne.*

Susanne était femme de Joachim, le plus considérable de tous les Juifs qui demeuraient à Babylone. Elle était parfaite-

ment belle, mais elle n'était pas moins vertueuse. Deux vieillards que l'on avait établis pour être les juges du peuple, l'ayant vue chez son mari, où ils allaient d'ordinaire pour rendre justice, conçurent pour elle une passion criminelle. Après avoir longtemps nourri cette plaie honteuse dans leur cœur, ils concertèrent entr'eux le détestable dessein de la séduire lorsqu'elle serait seule. S'étant donc un jour cachés dans le jardin, et ayant pris le moment qu'elle s'allait baigner, et que les filles qui l'accompagnaient étaient sorties, ils coururent à elle, et après lui avoir fait connaître leur désir infâme, ils la menacèrent que si elle n'y consentait, ils déposeraient publiquement qu'ils l'avaient trouvée seule avec un jeune homme. Susanne jeta un grand soupir, et leur dit : *Je ne vois de toutes parts que de grandes extrémités : car, si je consens à ce que vous désirez, je me rends coupable d'un crime dont je n'ai pas moins d'horreur que de la mort ; et si je n'y consens point, je n'échapperai point de vos mains : mais j'aime mieux tomber entre vos mains étant innocente, que de commettre un péché devant Dieu, qui me voit.* Aussitôt elle jeta un grand cri ; et les vieillards s'étant aussi écriés, l'un d'eux ouvrit la porte du jardin, et il dirent aux serviteurs de la maison, qui accoururent au bruit, qu'ils avaient surpris Susanne dans l'adultère. Le lendemain, lorsque le peuple fut assemblé dans la maison de Joachim, ils demandèrent qu'on envoyât quérir Susanne : elle vint accompagnée de toute sa famille, qui fondait en larmes. Ces deux vieillards la voyant devant eux, lui firent ôter son voile de dessus le visage ; et ayant mis la main sur sa tête, ils témoignèrent devant tout le peuple, qu'ils l'avaient surprise avec un jeune homme, qui s'était sauvé, parce qu'ils n'avaient pas été assez forts pour le retenir. Toute l'assemblée les crut, parce qu'ils étaient les anciens et les juges du peuple, et on condamna

Susanne à mort. Pendant qu'on l'accusait, elle leva en pleurant, les yeux au ciel, parce qu'elle avait une ferme confiance en Dieu, et lorsqu'elle se vit condamnée, elle jeta un grand cri, et elle dit: " Dieu éternel, qui pénétrez ce qui est de plus ca-
" ché, et qui connaissez toutes choses avant même qu'elles
" soient faites, vous savez qu'ils ont porté contre moi un faux
" témoignage, et cependant je meurs sans avoir rien fait de
" tout ce qu'ils ont inventé si malicieusement contre moi." Le Seigneur exauça sa prière; et comme on la conduisait au supplice, il suscita le jeune Daniel, qui n'était alors âgé que de douze ans. Il cria à haute voix: *Je suis innocent de la mort de cette femme.* Tout le peuple se tourna vers lui; et comme on crut qu'il pouvait être inspiré de Dieu, on l'écouta. Il engagea alors le peuple à revenir, et à examiner de nouveau cette affaire. Ensuite il fit séparer les deux vieillards, et les ayant interrogés séparément, il vérifia qu'ils étaient des calomniateurs, par la contradiction où ils tombèrent dans leur déposition. Le peuple ayant reconnu l'innocence de Susanne, condamna ces calomniateurs au même supplice qu'ils avaient voulu lui faire souffrir. Alors Joachim son mari, et toute sa famille, rendirent grâce à Dieu, qui avait donné à Susanne la force de ne point succomber à une si violente tentation: et nous devons aussi, en lisant cette histoire, adorer et louer Dieu, comme le véritable protecteur de la chasteté et de l'innocence.

CXII. *Jonas dans la baleine.*

Dieu ayant commandé à Jonas d'aller à Ninive, pour prédire à cette grande ville qu'il l'allait détruire à cause des crimes de ses habitans, le prophète, au lieu de le faire, s'enfuit, et s'embarqua pour aller à Tharsis; mais Dieu, voulant men-

trer que ce qui est contre ses ordres ne peut réussir, et qu'il accomplit souvent ses desseins par la résistance même que les hommes y apportent, excita sur la mer une grande tempête, qui contraignit les mariniers de jeter tout ce qui était dans le vaisseau. Jonas reconnut dans cette tempête la main de Dieu: il avoua aux mariniers qu'il était la cause de ce malheur, et il leur dit qu'ils le prissent et le jetassent dans la mer, afin que sa mort fût le salut de tous les autres. Le danger présent et les paroles de Jonas, persuadèrent les mariniers; ils le jetèrent dans la mer, qui reprit aussitôt son calme. Dieu en même temps, commanda à une baleine de recevoir ce prophète dans ses entrailles; et Jonas reconnaissant que Dieu, par une miséricorde inouïe, le conservait en sûreté au milieu d'un grand péril, lui chanta un cantique d'action de grâces. Il demeura ainsi trois jours et trois nuits dans le ventre de cette baleine, après lesquelles elle le revomit sur la terre. Cette histoire figurait, huit cent ans auparavant, ce qui devait arriver à Jésus-Christ, qui, après s'être livré à la mort pour le salut de tous les hommes, devait demeurer trois jours dans le tombeau, pour en sortir aussi plein de vie par sa résurrection glorieuse. Concevons donc à ce sujet, comme disent les saints Pères, combien sont admirables es vérités dont les figures mêmes ont de si grands miracles.

CXIII. *Pénitence des Ninivites.*

Après que Jonas eut échappé à un si grand péril, Dieu lui fit un second commandement d'aller prêcher à Ninive. Ce prophète fit voir alors, par sa prompte obéissance, que l'affliction lui avait été utile, et lui avait appris à ne plus résister aux ordres de Dieu, quelque pénibles qu'ils puissent être. Ninive était une forte grande ville, et il fallait trois jours pour aller

d'un bout à l'autre. Quand Jonas y eut marché durant un jour, il éleva sa voix, et prédit que dans quarante jours Ninive serait détruite. Les Ninivites, étonnés de cette menace, crurent à la parole du Seigneur et de son prophète; ils jeûnèrent et se revêtirent de cilice, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, afin que, comme la corruption était générale, la satisfaction le fût aussi. Le roi même descendit de son trône et quitta ses habits royaux pour se revêtir d'un sac, et se coucher sur la cendre. Il ne se contenta pas d'exciter ses sujets à la pénitence par son exemple, il le fit encore par ses édits. Il ordonna que non-seulement les hommes, mais même les bêtes, observassent un jeûne rigoureux; que tous les habitans de cette grande ville se revêtissent de sacs, et implorassent, avec les cris et les larmes, la miséricorde de Dieu, et se convertissent de leurs péchés. *Qui sait*, disaient-ils, *si Dieu n'aura point pitié de nous, et ne nous pardonnéra point?* Leur espérance ne fut pas trompée. Dieu, qui ne veut point la mort, mais la conversion du pécheur, voyant ce peuple changé, révoqua la sentence prononcée par le prophète, et qu'il ne leur avait fait annoncer qu'afin de les porter à prévenir, par la pénitence, la peine dont sa justice les menaçait. Cet exemple doit confondre tous ceux qui n'écoutent pas les ministres de Dieu qui leur prêchent la conversion et la pénitence; puisque les menaces que Jésus Christ fait dans son évangile à ceux qui ne les écoutent pas, doivent être d'autant plus redoutables, qu'il est sans comparaison plus grand que Jonas, et que nous sommes plus instruits que les Ninivites.

CXIV. *Persécution d'Antiochus.—Mort d'Eléazar.*

Après la mort d'Alexandre-le-Grand, à qui les Juifs avaient été contraints de se soumettre, ses états ayant été partagés en-

tre plusieurs de ses officiers, la Judée demeura assez longtemps paisible. Elle était dans le voisinage des rois de Syrie. Un d'entr'eux, nommé Antiochus, fut le fléau dont Dieu se servit pour punir les fautes dont les Juifs se trouvaient alors coupables. Il vint à Jérusalem, la prit par force, et ne se contenta pas de profaner le temple de Dieu, qu'il voulut consacrer aux idoles, il remplit encore cette grande ville de sang et de carnage, et voulut forcer tout le monde à renoncer à la loi de Dieu. Il entreprit ce dessein avec tant de fureur, que deux femmes ayant été accusées d'avoir circoncis leurs enfans suivant la loi de Moïse, furent menées publiquement dans toute la ville, ayant ces enfans pendus à leur cou, et elles furent ensuite précipitées du haut des murailles. Plusieurs s'étant assemblés dans des cavernes pour y célébrer secrètement le jour du sabbat, furent consumés par le feu, n'ayant osé se défendre à cause du grand respect qu'ils avaient pour l'observation de ce saint jour. Mais pendant que la cruauté des supplices jetait l'épouvante dans tous les cœurs, Dieu fit voir un exemple de courage capable d'animer les plus timides. Eléazar, qui était un vénérable vieillard, et un des premiers entre les docteurs de la loi, fut pressé de manger de la chair de pourceau, dont l'usage était défendu aux Juifs par la loi de Dieu : on voulut même l'y contraindre, en lui ouvrant la bouche par force : mais ce saint homme, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, alla volontairement au supplice. Ceux qui l'accompagnaient, touchés d'une fausse compassion, à cause de l'ancienne amitié qu'ils avaient pour lui, le prirent à part, et le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes défendues, selon le commandement du roi, et qu'on

le sauvât ainsi de la mort. Mais Eléazar, considérant que ce que demandaient de lui sa vieillesse si vénérable, le courage que Dieu avait mis dans son cœur, et la vie innocente et sans tache qu'il avait menée depuis son enfance, répondit aussitôt qu'il aimait mieux mourir que de consentir à ce qu'on lui proposait : " car il n'est pas digne, *ajouta-t-il*, de l'âge où je " suis, d'user de cette feinte, qui serait cause que plusieurs " jeunes hommes, s'imaginant qu'Eléazar, âgé de quatre-vingt-" dix ans, aurait passé de la vie des Juifs à celle des païens, " seraient eux-mêmes trompés par ce déguisement dont j'au-" rais usé pour conserver un petit reste de cette vie corrupti-" ble ; et ainsi j'attirerais une tache honteuse sur moi, et l'exé-" cration de tous les hommes sur ma vieillesse : car quand je " me délivrerais présentement des supplices des hommes, je " ne pourrais néanmoins fuir la main du Tout-puissant, ni " pendant ma vie ni après ma mort. C'est pourquoi, mourant " courageusement, je paraîtrai digne de la vieillesse où je suis, " et je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté, en souf-" frant avec constance et avec joie une mort honorable pour " nos saintes lois." Aussitôt qu'il eut achevé ces paroles, on le traîna au supplice. Ceux qui le conduisaient, attribuant à l'orgueil une réponse si sainte et si généreuse, changèrent leur pitié en colère. Enfin, lorsque ce saint vieillard fut près d'expirer sous les coups dont on l'accablait, il jeta un grand soupir, et il dit : " Seigneur, vous connaissez qu'ayant pu me dé-" livrer de la mort, je souffre dans mon corps de très-sensibles " douleurs, mais que dans l'âme je sens de la joie de les " souffrir pour votre crainte." Il mourut ainsi, en nous instruisant par son exemple, à éviter avec soin tout ce qui peut être un sujet de scandale au prochain, et à ne point user de

déguisement lorsque nous sommes obligés d'observer la loi de Dieu et de confesser son saint nom.

CXV. *Martyre des sept frères Machabées.*

Au martyre d'Eléazar, l'Ecriture joint celui des sept frères qu'on nomme ordinairement les Machabées. Ils avaient été arrêtés avec leur mère ; et le roi, pour les contraindre à abandonner la loi de Dieu, les fit d'abord déchirer à coups de fouet. L'aîné d'entr'eux lui dit généreusement qu'ils étaient tous prêts de mourir, plutôt que de violer la loi de Dieu. Le roi, entrant en colère, commanda qu'on fît chauffer des poëles et des chaudières d'airain ; et lorsqu'elles furent toutes brûlantes, il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds, à la vue de ses frères et de sa mère. Après qu'il l'eut fait ainsi mutiler par tout le corps, il commanda qu'on l'approchât du feu et qu'on le fit rôtir dans la poële, tandis qu'il respirait encore. Pendant qu'on le tourmentait, ses autrès frères s'encourageaient l'un l'autre, avec leur mère, à mourir constamment. Le premier étant mort, les bourreaux tourmentèrent le second ; et après qu'on lui eut arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui présenta les viandes défendues, et on lui demanda s'il en voulait manger, plutôt que d'être tourmenté dans tous les membres de son corps ; mais il répondit avec fermeté qu'il n'en ferait rien. Il souffrit donc les mêmes tourmens que le premier ; et lorsqu'il fut près de rendre l'esprit, il dit au roi : " Vous nous faites " perdre la vie présente ; mais le roi du monde nous ressuscitera " un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de ses lois." On vint ensuite au troisième. On

lui demanda sa langue, qu'il présenta aussitôt, et il étendit de même ses mains, en disant avec confiance : " Dieu m'a donné " ces membres, mais je les méprise maintenant pour la défense " de sa loi, parce que j'espère qu'il me les rendra un jour." Le tyran même, et ceux qui l'accompagnaient, ne purent s'empêcher d'admirer le courage de ce jeune homme, qui méprisait les plus horribles tourmens. Apres qu'il fut mort, on tourmenta de même le quatrième ; et lorsqu'il fut près de mourir, il dit : " Il nous est avantageux d'être tués pour les hommes, " dans l'espérance que Dieu nous rendra la vie en nous ressus- " citant : car pour vous, votre résurrection ne sera point pour " la vie." Le cinquième fut ensuite traité comme les autres. Celui-ci regardant le roi, lui dit : " Vous faites ce que vous " voulez, parce que vous commandez aux hommes, quoique " vous soyiez vous-même un homme mortel : mais ne vous " imaginez pas que Dieu ait entièrement abandonné notre na- " tion : vous verrez bientôt quelle est la grandeur de sa puis- " sance, et de quelle manière il vous punira, vous et votre " race." Après lui, on mena le sixième au supplice. Il dit au tyran : " Ne vous trompez pas vous-même : car si nous souf- " frons ainsi, c'est parce que nos péchés nous ont attiré ces " fléaux épouvantables : mais ne vous imaginez pas que vous " demeurerez impuni après avoir entrepris de combattre contre " Dieu même." Cependant leur mère, (qu'on ne peut assez admirer, mère digne de vivre éternellement dans la mémoire de ceux qui aiment la vertu,) voyant périr en un jour ses sept enfans, souffrait constamment leur mort, soutenue par l'espérance qu'elle avait en Dieu. Elle exhortait chacun en particulier par des discours pleins de force et de sagesse. " Ce n'est " pas moi, *leur disait-elle*, qui vous ai donné l'âme, l'esprit et

" la vie, ni qui ai joint vos membres pou. en composer votre " corps ; c'est le Créateur du monde qui vous a formés, et qui " vous rendra encore l'esprit et la vie par sa miséricorde, en " récompense de ce que vous v s méprisez maintenant vous-" mêmes." Antiochus, voyant qu'il ne restait que le plus jeune, se flatta de pouvoir le séduire par de belles paroles ; il l'assura même avec serment qu'il le rendrait riche et heureux ; et qu'il le mettrait au rang de ses favoris, s'il voulait abandonner la loi de ses pères. De si grandes promesses n'ayant pu ébranler la fermeté de cet enfant, le roi, pour faire un dernier effort, appella sa mère pour l'engager à se conserver du moins le seul fils qui lui restait, en lui faisant changer de résolution : mais cette généreuse femme adressant la parole à son fils, lui dit, en se moquant de la fureur du tyran : " Mon fils, ayez pitié de " moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai " nourri de mon lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé " jusqu'à l'âge où vous êtes. Je vous conjure, mon fils, de " regarder le ciel et la terre, avec toutes les choses qui y sont " renfermées, et de comprendre que Dieu les a créés de rien, " aussi bien que tous les hommes. Ainsi, vous ne craindrez " point ce cruel bourreau ; mais vous vous rendrez digne d'a-" voir part aux souffrances de vos frères ; vous recevrez la mort " de bon cœur, afin que vous me soyez rendu avec vos frères " dans cette vie bienheureuse que nous attendons de la miséri-" corde de Dieu." Elle parlait encore, lorsque ce jeune homme dit tout haut qu'il n'obéirait point au roi, mais à la loi de Moïse : et adressant la parole au tyran, il le menaça des jugemens de Dieu et de la punition terrible qui lui était réservée. Il prédit que Dieu, qui n'affligeait son peuple que pour le corriger, se réconcilierait de nouveau avec ses serviteurs, et que

les effets de cette juste colère finiraient par sa mort et par celle de ses frères. Antiochus, irrité de ces reproches, le fit traiter avec plus de cruauté que tous les autres. Enfin cette généreuse mère, qui avait souffert sept fois le martyre dans la mort de ses enfans, consomma après eux son sacrifice par une mort glorieuse. Imitons la vertu de ces saints martyrs, si nous prétendons avoir part à leurs couronnes. Autant qu'ils ont fait paraître de sagesse et de constance dans leurs tourmens, autant soyons fermes pour résister à toutes les passions déréglées, à la colère, à l'avarice, à l'impureté, à la vaine gloire, comme aussi aux menaces de ceux qui voudraient nous détourner du service de Dieu. Car, si nous avons la force de surmonter toutes ces tentations, comme ils ont surmontés les feux qui brûlaient dans leurs corps, nous devons espérer d'avoir une place avec eux dans le ciel.

CXVI. *Judas Machabée rétablit le culte de Dieu.*

Mathathias, qui était de la race d'Aaron, touché jusqu'au fond du cœur de l'état misérable où la cruauté d'Antiochus avait réduit Jérusalem, se retira dans la ville de Modin. Les officiers de ce prince le pressèrent de sacrifier aux idoles ; ils lui firent même de grandes promesses ; mais il leur répondit, courageusement : " Quand tous obéiraient à Antiochus, " nous n'obéirons, ni moi, ni mes enfans, ni mes frères, qu'à " la loi de Dieu." Comme il cessait de parler, un Juif s'avança pour sacrifier aux idoles devant tout le monde. Ce saint homme, animé d'un zèle que la qualité de prêtre, le rang qu'il tenait dans la ville, la loi de Moïse, et un mouvement particulier de l'esprit de Dieu, autorisaient en cette occasion, tua sur l'heure le Juif idolâtre, et l'officier d'Antiochus qui contraignait

le peuple de sacrifier. Après cette action il se retira avec ses enfans dans les lieux écartés, où les Juifs les plus courageux et les plus attachés à la loi de Dieu, s'étant joints à lui, ils chassèrent les idolâtres, et détruisirent les autels profanes. Mathathias étant mort, son fils Judas Machabée, qu'il avait nommé pour commander après lui, ayant ramassé de toutes parts ceux qui étaient fidèles à Dieu, il en composa une petite armée à laquelle il tâcha d'inspirer la même confiance en Dieu, dont il était rempli, en représentant à ses soldats que leur premier soin devait être de se rendre favorables par les jeûnes, par les prières et par les larmes; qu'après cela ils ne devaient plus craindre les armées nombreuses de leurs ennemis, parce que Dieu est le maître de la victoire. En effet, Dieu les rendit plusieurs fois victorieux, quoique les armées ennemis fussent sans comparaison plus fortes et plus nombreuses que la sienne. On vit même paraître, dans une occasion, des anges, dont quelques uns l'accompagnaient, et les autres lançaient des traits sur les ennemis, afin que les Juifs connussent visiblement que leurs victoires étaient un effet de la protection du ciel. Aussi Judas Machabée n'en usa que pour rétablir le culte de Dieu. Dès qu'il en eut la liberté, il alla à Jérusalem où il eut soin de purifier et de rétablir le temple, qui avait été profané et ravagé par les idolâtres. On rétablit l'autel, le sanctuaire : on fit de nouveau vases sacrés; on recommença à offrir des sacrifices selon la loi ; et on célébra solennellement la dédicace de l'autel, avec une joie incroyable de tout le peuple. On fortifia en même temps la montagne de Sion, pour mettre le temple à couvert des insultes des idolâtres.

CXVII. *Mort d'Antiochus.*

Ce fut alors que la justice divine commença à éclater par la punition d'Antiochus. Ce prince retournait de la Perse, où il

avait été mis en fuite, lorsqu'il apprit que Judas Machabée avait défait ses troupes, renversé l'idole qu'il avait fait élever dans le temple de Jérusalem, et rétabli ses fortifications. Il jura qu'il irait à Jérusalem, et qu'il en ferait le tombeau de tous les Juifs. Dès qu'il eut proféré cette parole, il fut attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles. Cette maladie ne l'arrêta point ; au contraire, se laissant aller aux transports de sa fureur, et ne respirant que le carnage des Juifs, il voulut hâter son voyage : mais comme son chariot allait avec impétuosité, il tomba d'une chute violente qui lui meurtrit tout le corps, et le rédusit à la mort. L'humiliation de ce prince superbe fut un témoignage évident de la puissance de Dieu. Il sortait de son corps comme une fourmilière de vers ; toutes ses chairs tombaient par pièces, et jetaient une odeur insupportable à lui-même, à ses domestiques, et a toute son armée. Tant de maux joints ensemble arrachèrent cette confession de sa bouche : *Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu, et qu'un mortel ne s'égale point à lui.* Le souvenir des excès qu'il avait commis dans Jérusalem, joignit aux douleurs de son corps les remords de sa conscience, et il reconnut que c'était pour l'en punir que Dieu le frappait d'une plaie si violente dans une terre étrangère : c'est pourquoi, il promit de mieux traiter les Juifs à l'avenir, de faire des dons précieux au temple et de fournir les dépenses nécessaires pour les sacrifices. Il promit même de se faire Juif, de parcourir toute la terre pour publier la toute puissance de Dieu. Enfin, il écrivit aux Juifs une lettre pleine de témoignages d'estime et d'affection. Mais Dieu, qui voit le fond des cœurs, ne lui fit pas miséricorde ; parce que ce n'était pas le regret de l'avoir offensé, mais le seul désir d'être délivré d'une maladie si cruelle, qui engageait cet impie à donner toutes ces

marques extérieures de pénitence. Ainsi ce prince cruel et blasphémateur finit une vie criminelle par une mort misérable, laissant aux hommes un exemple redoutable, afin qu'ils n'attendent pas à l'extrémité à demander pardon à Dieu, et qu'ils vivent de telle sorte, que leurs bonnes œuvres leur obtiennent la grâce de bien mourir. Car cette parole de St. Augustin est bien remarquable : " Voulez-vous bien mourir ? vivez bien. " Celui qui vit bien, ne peut mourir mal. La bonne mort est " la récompense de la bonne vie."

CXVIII. *Suite de l'histoire de Judas Machabée et de ses frères.*

Judas Machabée continua de vaincre en plusieurs occasions les ennemis du peuple de Dieu ; il défit, entr'autres, une armée formidable, à la suite d'une vision dans laquelle, le saint pontife Onias lui apparut, et lui montra Jérémie, en l'assurant que ce saint prophète ne cessait point d'offrir ses prières à Dieu pour le peuple. Il donna des marques de sa piété envers les morts, par les sacrifices qu'il fit offrir à Jérusalem pour les péchés des Juifs qui avaient été tués dans les combats ; et il combattit généreusement jusqu'à la mort pour le salut de sa patrie. Jonathas, son frère, fut choisi pour lui succéder, et remplit dignement, par sa piété et par son courage, la qualité de chef du peuple de Dieu. Après sa mort, Simon eut le bonheur d'achever ce que ses frères avaient entrepris, et d'affranchir entièrement la Judée du joug des princes voisins qui l'opprimaient. Comme il ne cherchait que le bien de son peuple, sa conduite fut si agréable aux Juifs, qu'ils firent une loi par laquelle il lui donnèrent, et à ses déscendans, la qualité de prince et de souverain sacrificateur de leur nation : ce qui

dura jusqu'à ce qu'Hérode, qui était Iduméen, ayant usurpé le royaume à la faveur des Romains, qui s'étaient emparés de la Judée, le peuple Juif cessa d'avoir un chef de sa nation. Alors s'accomplit la prophétie de Jacob, qui avait prédit que le Messie viendrait lorsque le sceptre sortiraient de sa maison pour passer en des mains étrangères. En effet, ce fut sous le règne d'Hérode que s'éteignit la suite des princes de la maison d'Israël, et que Jésus Christ vint au monde, pour faire succéder la loi de grâce aux figures de l'Ancien Testament, dont il était l'accomplissement et la fin.

FIN DE L'ANCIEN TESTAMENT.